This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

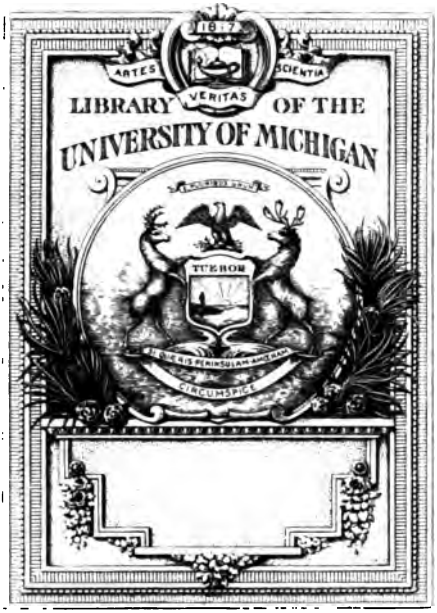
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 992,108


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

SÉNAC DE MEILHAN

L'ÉMIGRÉ

PUBLIÉ PAR

CASIMIR STRYIENSKI et FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Harmonie et fête libelle
MONACO

Contenant un portrait d'après une gravure du Cabinet des Estampes
(Bibliothèque nationale)

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5e)

TOME

Collection " MINERVA "

L'ÉMIGRÉ

OUVRAGES DE M. CASIMIR STRYIENSKI

Œuvres posthumes de Stendhal, 4 vol. Librairie Charpentier (*Journal, Vie de H. Brulart, Souvenirs d'Égotisme*) ; Librairie Quantin (*Lamiel*).

Œuvres de la comtesse Potocka : Mémoires. Un vol. in-8, 8e édition (librairie Plon). Voyage d'Italie. Un volume in-12 (librairie. Plon)

Deux victimes de la Terreur (la princesse Lubomirska et Mme Chalgrin). Un vol. in-12, 2e édition (librairie Dujarric).

La Mère des trois derniers Bourbons, Marie-Josèphe de Saxe et la Cour de Louis XV. Un vol. in-8, 2e édition (librairie Plon). Ouvrage couronné par l'Académie française.

OUVRAGES DE M. FRANTZ FUNCK-BRENTANO

La Bastille des Comédiens. Le For l'Évêque, avec 11 gravures hors texte, 5e édit., ouvrage qui a remporté le prix au concours ouvert par la Société de l'histoire du Théâtre (librairie A. Fontemoing, 1902)..... 3 fr. 50

Les Brigands, avec 12 gravures hors texte (librairie Hachette, 1904, in-4).

Légendes et Archives de la Bastille, avec une préface de Victorien Sardou, de l'Académie française, 6e édit. avec additions et corrections sur l'édition précédente (librairie Hachette, in-6), couronné par l'Académie française.

Le Drame des poisons, d'après les Archives de la Bastille, avec une préface de M. Albert Sorel, de l'Académie française, 6e édition (avec additions et corrections sur l'édition précédente (librairie Hachette, in-16).

L'Affaire du collier, d'après de nouveaux documents recueillis par A. Bégis, 5e édit., avec additions et corrections sur l'édition précédente (librairie Hachette, in-16).

La mort de la Reine, d'après de nouveaux documents recueillis en partie par A. Bégis, 3e édition (librairie Hachette, in-16).

Catalogue des Archives de la Bastille, publié par le Ministère de l'Instruction publique (librairie Plon, 1892-1895, in-8). Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Les lettres de Cachet à Paris, étude suivie d'une liste des prisonniers de la Bastille, publiée dans la *Collection de l'histoire générale de Paris.* Paris, Imp. Nationale, 1904, in-4°.

Les Origines de la guerre de Cent ans : Philippe le Bel en Flandre, librairie Honoré Champion, 1897, in-8. Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Grand-prix Gobert.

A. Fontemoing, édit.

GABRIEL SÉNAC DE MEILHAN

D'après une gravure du Cabinet des Estampes
(*Bibliothèque Nationale*).

SENAC DE MEILHAN

L'Émigré

[illegible] FONTEMOIN

SÉNAC DE MEILHAN, Gabriel

L'Émigré

PUBLIÉ PAR

CASIMIR STRYIENSKI & FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Habent sua fata libelli...
HORACE.

Orné d'un portrait

PARIS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF (5e)
1904

Collection "MINERVA"

848
S46e
1904

Com. lang.
Droz
1-27-32
35.57

PRÉFACE DES ÉDITEURS

On serait tenté de supposer qu'une œuvre de fiction peut dans certaines circonstances, même au point de vue historique, offrir un intérêt que n'ont pas toujours les Mémoires d'un homme d'État ou d'un simple curieux racontant ce qui s'est passé dans ses entours.

Le marquis d'Argenson, par exemple, nous prouve combien il faut être circonspect, lorsque l'on consulte ce genre de littérature toute personnelle. Argenson est très amusant, on aime à le lire; il a beaucoup d'esprit, on le croit volontiers; mais aucun document ne doit être étudié avec plus de prudence que le *Journal* du Ministre des Affaires étrangères de Louis XV. On trouve Argenson souvent en défaut, même pour l'exactitude matérielle des faits; il a des haines tenaces qui le trahissent et lui font juger tout de travers les hommes et les événements. Il lui arrive enfin de prendre ses désirs pour des réalités.

Et, dans le même ordre d'idées, que ne pourrait-on dire de Saint-Simon?

A propos d'un livre récent, *l'Etape*, de M. Paul Bour-

get, on a écrit : « Quand le romancier donne à son œuvre un cachet dont l'exactitude prévient en faveur de la vérité du tableau, quand de précises observations sur notre état social s'y mélangent à des analyses des doctrines les plus répandues, le *roman* a beau ne raconter que des aventures privées, il devient un vrai livre d'*histoire*. »

Il y a dans la littérature du siècle dernier plus d'un roman qui est un vrai livre d'histoire. *Le Rouge et le Noir*, *les Illusions perdues*, *Madame Bovary*, *Jacques Vingtras*, exposent des problèmes sociaux. Stendhal, Balzac, Flaubert, Vallès « si différents de doctrine et d'esthétique, de critique et de milieu [1], » ont, tous les quatre, traité à leur manière le même sujet qui est : l'*ascension individuelle*, c'est-à-dire le besoin qu'ont les individus de se hausser au-dessus de leur condition.

Les mémorialistes nous donnent des faits isolés dont la généralisation devient plus tard infiniment délicate ; tandis qu'un esprit réfléchi et observateur, en groupant les idées et les sentiments de ses contemporains, peut arriver à en faire la synthèse, et précisément dans une œuvre de fiction ; il y crée un *type*, résultante d'un grand nombre d'individualités, dont il a saisi les traits communs ; il dégage, selon la formule, le général du particulier. Si bien que son œuvre peut devenir plus utile à l'historien que des mémoires dont tous

1. Paul Bourget.

les détails, fussent-ils exacts, ne représentent qu'une réunion de particularités.

C'est le cas, semble-t-il, de Sénac de Meilhan, auteur de *l'Émigré*, ce roman presque inconnu et si rare que le réimprimer c'est vraiment publier de l'inédit.

I

Gabriel Sénac de Meilhan était le fils de Jean Sénac, médecin de Louis XV. Il eut de bonne heure accès à la Cour où il se trouva en relations avec les personnages les plus en vue : le duc de Richelieu, le comte d'Argenson, frère du marquis, Machault, Maupeou, qu'il nous décrit : « une figure de Juif, un teint olivâtre, des manières de Pantalon, un regard faux et perfide, » l'abbé Terray, Bernis, dont il dira : « Semblable aux gens qui montent trop vite et arrivent essoufflés, il était hors de lui, et son imagination s'enivra de toutes les fumées de l'ambition. » Il vécut aussi dans l'intimité du duc de Choiseul, de sa sœur, la duchesse de Grammont, de Duclos. Plusieurs grandes dames tinrent une place importante dans la vie de Sénac : la duchesse de Chaulnes, celle qui devint la femme *à Giac*, et dont on connaît le mot fameux : « Ignorez-vous qu'une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois ? » la comtesse de Tessé, une Noailles qui tiendra un jour

une laiterie à Hambourg; la marquise du Deffant et surtout la marquise de Créqui.

L'éducation de Sénac avait été très soignée ; on a de lui une belle traduction de Tacite, et l'on pensera quelquefois au grand historien en lisant *l'Émigré*. Sénac entra à vingt-six ans dans la carrière administrative (1762); il fut successivement conseiller au grand Conseil (la Cour de cassation de l'Ancien Régime); Maître des Requêtes, c'est-à-dire rapporteur au Conseil du roi et, en même temps, chargé de missions extraordinaires en province; intendant de la Rochelle, où il fut remplacé par Monthyon, le fondateur des prix de vertu ; intendant d'Aix, dont la *généralité* comprenait la Provence et les territoires d'Arles et de Marseille — à Marseille un souvenir reste attaché au nom de Sénac, ce sont les belles allées de Meilhan, plantées en 1775. Son dernier poste fut l'intendance de Valenciennes, d'où il fit maintes démarches pour entrer dans les conseils immédiats du Roi, mais sans succès. Il se rappellera cet échec et, plus tard, il lui semblera que les événements le vengent et punissent la monarchie de n'avoir point eu recours à lui[1].

En 1789, il vint à Paris, il assista aux journées de juin et d'octobre. L'année suivante, il quitte la France et devient l'émigré errant. On le rencontre à Londres,

1. Quelques-uns des contemporains de Sénac lui gardèrent rancune de ces présomptions, et c'est ce qui explique la malveillance avec laquelle le comte de Tilly parle de lui dans ses *Mémoires* (3 vol. in-8°, Paris, 1828). Voir particulièrement vol. I, p. 167-169 et vol. III, p. 77-82.

à Aix-la-Chapelle, rendez-vous des grands seigneurs revenus de leurs illusions libérales, à Rome, à Pétersbourg, où il est reçu par Catherine qui ne le retient pas à sa cour, mais qui lui fait une pension ; à Moscou, à Jassy, à Brunswick, enfin à Vienne. Il y passe les derniers mois de son existence en l'aimable compagnie du prince de Ligne[1], et y meurt le 16 août 1803.

Sénac de Meilhan était né observateur. Les milieux si divers et si intéressants dans lesquels il avait vécu étaient bien faits pour exalter chez lui ce don naturel d'observation. Le trait dominant de son caractère était une perspicacité peu commune ; nous n'en voulons d'autre témoignage que cette anecdote. En 1755, se trouvant chez Voltaire, aux Délices, près de Genève, il osa discuter, malgré ses dix-neuf ans, avec l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, au sujet du Masque de fer et soutenir que le mystérieux personnage n'avait rien de royal ; il démontra à l'historien, sans le convaincre, cela va sans dire, que ce prisonnier n'était qu'un secrétaire du duc de Mantoue, « inspirateur de la ligue d'Augsbourg ». La légende de l'origine royale du mystérieux prisonnier n'en persista pas moins. Il est curieux toutefois de noter que, dès le milieu du XVIIIe siècle, et bien avant tout autre, Sénac de Meilhan sut démêler le vrai du faux, ouvrant la voie aux chercheurs et parti-

1. On connaît le mot du prince à Sénac : « Il faut être homme de bonne compagnie pour écrire l'histoire. » Ligne encourageait ainsi Sénac à poursuivre l'histoire de Catherine de Russie qu'il avait entreprise, mais qu'il abandonna.

culièrement au baron d'Heiss qui, dans une lettre du 28 juin 1770, publiée dans le *Journal Encyclopédique*, identifiait à son tour le captif de Sainte-Marguerite et de la Bastille avec le comte Matthioli, secrétaire d'État du duc de Mantoue, Charles IV de Gonzague[1].

En une autre circonstance, Sénac nous donne une nouvelle preuve de sa pénétration d'esprit. Il était un soir chez la duchesse de Grammont quand Choiseul entra avec un air triste.

— Qu'avez-vous? mon frère, dit la duchesse.

— Voilà l'arrêt de Lally que je porte au roi; voulez-vous le lire ? demanda-t-il à Sénac.

— Cet arrêt, répliqua Sénac, est la plus atroce des iniquités : *atteint et convaincu d'avoir trahi les intérêts du Roi, de l'État et de la Compagnie...* une phrase aussi équivoque montre l'embarras des juges qui n'ont pu convaincre Lally de trahison...

On sait que le malheureux fut mis à mort et réhabilité vingt ans après.

Voltaire écrivait, le 4 juillet 1760, à Sénac : « Faites de la prose ou des vers, Monsieur, donnez-vous à la philosophie ou aux affaires, vous réussirez à tout ce que vous entreprendrez. »

Malgré cette prédiction de Voltaire, le nom de Sénac de Meilhan n'est pas de ceux qui volent sur les lèvres des hommes. Ni les *Considérations sur l'esprit et les*

1. Cf. *Légendes et Archives de la Bastille* (6e édition) et l'article publié sous le titre : *l'Eternelle Enigme* dans la *Revue Bleue* des 18 et 25 octobre 1902.

mœurs (1787), ni les *Considérations sur les richesses et le luxe* (1787), ni *les Principes et les Causes de la Révolution en France* (1790), ni même les *Portraits et Caractères du* XVIIIe *siècle* (1795)[1], ne peuvent donner une idée complète de ce moraliste et de cet écrivain.

Il y faut joindre *l'Emigré*, publié à Brunswick en 1797, chez Fauche et Cie, quatre volumes in-18, avec gravures [2].

On a pu dire, non sans raison, que Sénac serait beaucoup plus célèbre, si *l'Émigré* était connu[3].

II

Les livres ont leur destinée... Il n'est pas d'ouvrage plus rare que ce roman. Cela tient sans doute au lieu et à la date de la publication. Toujours est-il qu'après

1. A cette liste on peut ajouter : *les Mémoires* (apocryphes) *d'Anne de Gonzague* (1785), un roman anonyme : *les Deux Cousins* (1790), conte philosophique. On attribue aussi à Sénac de Meilhan, mais sans preuves, un poème des plus licencieux, dont le titre ne peut s'imprimer ; voir à ce sujet : *Correspondance de Grimm* (juillet 1776), édition Tourneux, XI; 307-308 et le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier, à la lettre F.

2. *L'Émigré, publié par M. de Meilhan, ci-devant intendant des pays d'Aunis, de Provence, Avignon et du Hainaut, et intendant-général de la guerre et des armées du roi de France, etc, etc.*, A. Brunswick, chez P.-F. Fauche et Cie, 1797. In-18, t. I de x-251 p.; t. II de 345 p.; t. III de 239 p.; t. IV de 267 p. Chacun des volumes est orné d'une très mauvaise estampe, représentant des épisodes de roman, dessinée par D^t^ du Pré, et gravée pour les volumes I et II par Benet Salomon, pour le volume III par J.-J. Wagner, et pour le volume IV par J. A. Darnstedt.

3. Louis Legrand, *Sénac de Meilhan et l'Intendance du Hainaut et du Cambrésis sous Louis XVI*. Paris, 1868, in-8°. C'est l'ouvrage le plus complet qui a été publié sur Sénac.

nous être adressé aux grandes bibliothèques de l'Europe, aux bibliophiles les plus en vue, aux libraires les plus habiles à retrouver les livres « introuvables », nous n'avons pu mettre en compte que sept exemplaires de *l'Émigré*. La Bibliothèque du Louvre en possédait un qui a été brûlé en 1871. La Bibliothèque Nationale, au temps de Sainte-Beuve, n'avait pas *l'Émigré*, mais elle a depuis trouvé ce *rara avis*[1]. M. P.-A. Cheramy, à lui seul, en garde, triomphalement, trois exemplaires, dont celui de l'auteur des *Lundis*, qui lui a été offert par Jules Troubat. Le comte Sigismond Puslowski, de Cracovie, a fait l'acquisition du roman de Sénac, par l'entremise de M. H. Champion, le libraire-éditeur bien connu. Enfin, il y a quelques années, un libraire du quai Conti annonçait dans son catalogue les quatre petits volumes pour 20 francs; il en ignorait la valeur. M. Cheramy accourut... l'oiseau s'était envolé pour une destination restée inconnue. Et cela fait bien sept exemplaires, morts ou vivants.

Le Musée Britannique, les bibliothèques d'Allemagne (Berlin, Leipzig, Strasbourg, Cologne, Hambourg, Brunswick), les différentes bibliothèques de Paris, celles de Lyon, de Grenoble, Genève, etc., ne possèdent pas *l'Émigré*.

1. Acquisition 46194, Labédoyère. — Bibl. Nationale. La 34/40 (Réserve).

III

Les lecteurs verront dans *l'Émigré* un Sénac de Meilhan complet, avec toutes ses opinions et ses jugements sur les choses sérieuses. Le roman, qui est agréable, n'est que pour la forme[1]. C'est surtout une étude historique dans laquelle l'auteur, tantôt sous le couvert du président de Longueil, tantôt sous celui du marquis de Saint-Alban, nous communique ses impressions personnelles sur le grand bouleversement qui a transformé la société française à la fin du XVIIIe siècle. Il se montre à nous dans ces deux rôles, tour à tour homme d'État et épicurien, deux personnages qui souvent se combattent en lui[2]. Publié en 1797 *l'Émigré* avait été écrit vers 1793, au milieu même des évènements qui lui servent de cadre.

« L'ouvrage qu'on présente au public, dit Sénac au début de sa préface, est-il un roman, est-il une histoire?.. On ne peut appeler roman un ouvrage qui renferme des récits exacts de faits arrivés... S'il paraissait une description du tremblement de terre de la Calabre par un homme qui s'en dirait témoin oculaire et qu'il rassemblât le tableau de toutes les circonstances de cet

1. Sainte-Beuve, *Lundis*, XII. — Articles sur la marquise de Créqui. — Sainte-Beuve a publié aussi une étude sur Sénac, *Lundis*, X.
2. Sainte-Beuve, *Lundis*, XII.

horrible bouleversement et la fidèle peinture des terreurs, des angoisses, des souffrances des malheureux habitants de cette contrée, dirait-on que c'est un roman ? Il en est de même de *l'Émigré*. »

Parmi les *peintures* dont *l'Émigré* est rempli, il n'en est peut-être pas de plus frappantes que celles qui nous révèlent l'état d'âme des Parisiens, pendant la Révolution. Le trait dominant de l'aristocratie comme du peuple, c'est la passivité — telle est l'impression que l'on a en lisant les pages profondes où Sénac, à plusieurs reprises, revient sur l'attitude des différentes classes de la société.

Il est un fait indéniable, c'est qu'au milieu des guerres, des persécutions, des bouleversements, la vie de tous les jours n'est pas arrêtée; mais jamais ce fait ne s'est démontré avec plus d'emphase qu'en ces années révolutionnaires. « Jugeons-nous, disait Mercier, dans les soixante bals quotidiens qui mettent tout Paris en cadence, jugeons-nous avec vingt-deux salles de spectacle... »

Et Sénac de Meilhan nous fournit maintes preuves de cette humeur indifférente; tel est ce charmant tableau d'une réunion *de bonne compagnie*, le soir même du 5 octobre, après l'entrée de Louis XVI à Paris.

« Je me rendis dans une maison voisine où se rassemblait ordinairement l'élite de la société; mon cœur était navré, mon esprit obscurci des plus sombres images, et je croyais trouver tout le monde affecté des

mêmes sentiments ; mais écoutez les dialogues interterrompus des personnes que j'y trouvai, ou qui arrivèrent successivement : *Avez-vous vu passer le Roi?* disait l'un. — *Non, j'ai été à la Comédie.* — *Molé a-t-il joué?* — *Pour moi, j'ai été obligé de rester aux Tuileries, il n'y a pas eu moyen d'en sortir avant neuf heures.* — *Vous avez donc vu passer le Roi?* — *Je n'ai pas bien distingué, il faisait nuit...* Quelques chuchotages, un air de tristesse passager. On entendit le canon : *Le Roi sort de l'Hôtel-de-Ville; ils doivent être bien las.* On soupe; propos interrompus. On joue au *trente et quarante*, et tout en se promenant, en attendant le coup et surveillant sa carte, on dit quelques mots : *Comme c'est affreux!* et quelques-uns causent à voix basse brièvement. Deux heures sonnent, chacun défile et va se coucher. De telles gens nous paraissent bien insensibles; eh bien! il n'en est pas un qui ne se fût fait tuer aux pieds du Roi. »

Sainte-Beuve a toute raison de dire, après avoir cité ce morceau, que Sénac a fait là une vignette à la Tacite, vignette moderne, originale et d'une vérité poignante.

L'auteur de *l'Emigré* ne peut comprendre cette insouciance. « Le sang coule à flots, dit-il, et les théâtres sont remplis. L'insensible Parisien qui se rend à la Comédie voit son char brillant heurter la charrette qui conduit des malheureux à la guillotine, et cette rencontre ne lui fait pas plus d'effet que lorsque nous étions arrêtés pour faire place à un convoi. Paris pré-

sente un spectacle atroce, dégoûtant... une barbare tranquillité règne dans le peuple... Rien n'est plus rare qu'un courage actif et entreprenant... »

Il serait toutefois injuste de dire que la « vertu » a déserté cette fin de siècle ; Sénac, en historien véridique, parle de certains personnages illustres, réduits à la misère et la supportant avec fermeté, et il n'oublie pas ces morts qui surpassent « les morts les plus glorieuses que célèbre l'antiquité ».

Il cite la fin de Marie-Antoinette, qui « a montré jusqu'au dernier moment un courage héroïque et sans aucune ostentation ». Mais, à propos de la Reine, il est amené à faire encore le procès des impassibles spectateurs qui assistent au supplice de la malheureuse femme. « Cette monstrueuse indifférence, dit-il, cet endurcissement au crime, ne sont-ils pas pires, à vos yeux, que la fureur ?... Les transports de la rage sont moins atroces que l'insensibilité des Parisiens. »

Et ces tristes réflexions rappellent la page poétique et touchante de Burke :

« Il y a maintenant seize ou dix-sept ans que je vis à Versailles la Reine de France, alors Dauphine ; et certes jamais n'était descendue sur cette terre, qu'elle semblait à peine toucher, une vision plus délicieuse. Je la vis émergeant à peine de l'horizon, faisant la beauté et la joie de cette sphère élevée où elle commençait à paraître. Oh ! quelle révolution ! et quel cœur faudrait-il que j'eusse pour contempler sans être ému cette

grandeur et cette décadence!... Je ne me doutais pas alors que je vivrais pour être témoin des désastres qui ont accablé cette femme, dans une nation de galants hommes, dans une nation d'hommes d'honneur et de cavaliers. Je croyais que dix mille épées seraient sorties de leurs fourreaux pour venger un seul regard, qui l'eût menacée ou insultée... mais le siècle de la chevalerie n'est plus[1]. »

Cette mort de l'esprit chevaleresque, Sénac nous l'explique, non pas doctoralement, non pas du haut d'une chaire, mais en nous citant quelques traits ou quelques anecdotes. Voici, par exemple, l'histoire de la maréchale, cette grande dame qui, par ambition, recevait dans son salon les ministres passés, présents et futurs, et flattait indifféremment aristocrates et roturiers, pourvu qu'ils eussent quelque crédit.

« J'avais dîné chez elle, dit l'historien, avec plusieurs personnes dévouées au parti de Necker et ardentes à soutenir le doublement du *tiers*, et l'opinion par tête ; au moment où cette question était agitée avec le plus de chaleur, la maréchale ouvrit sa boîte pour prendre du tabac, et le lourd avocat Target s'avança et prit familièrement une prise de tabac dans la boîte ouverte de la maréchale. Je ne pourrais vous dépeindre l'étonnement et l'indignation qu'une telle audace excita chez elle. On vit qu'elle était bien loin de penser que

1. *Reflections on the Revolution in France*, London, 1891, p. 84.

les *Droits de l'homme* pussent s'étendre jusqu'à prendre du tabac dans la boîte d'une grande dame, et quelqu'un lui dit avec malice : *c'est un effet naturel de l'égalité.* »

Et de cette anecdote Sénac tire quelques conclusions qui semblent fort justes; l'oppression du peuple, selon lui, n'a point été le principe des attentats auxquels il s'est livré ; le désir de dominer et l'envie ont dirigé les premières entreprises contre l'autorité. Il va même jusqu'à dire : *l'espoir du pillage était le patriotisme de la multitude;* et ce qui s'est passé en 1871, pendant la Commune, ne donne-t-il pas toute raison à cet observateur perspicace ?

Les révolutionnaires se faisaient illusion et croyaient atteindre le bonheur en arrivant au pouvoir. Cette idée est finement exprimée dans le curieux testament de l'Epicurien (chap. XVIII) où Sénac s'est peint lui-même.

« Ceux qui envient le sort des riches, déclare l'Épicurien, semblent croire qu'ils sont toujours prêts à jouir de tous les objets qui peuvent leur plaire, et qu'ils voient toujours avec une égale satisfaction les objets agréables qui les environnent ; cette erreur est pareille à celle des religieuses dont le Prince d'Orange disait : « Elles « croient que les maris goûtent sans cesse avec leurs « femmes les plaisirs de l'amour, que les ambassa- « deurs écrivent du matin au soir, et que les militaires « ont toujours le sabre à la main. »

Sénac enfin a bien su démêler dans les causes de la Révolution l'une des plus importantes, la formation de l'*assemblée des jacobins* qui, « sous prétexte de diriger l'esprit public, eut bientôt dans tout le royaume des affiliations, et usurpa le sceptre de l'opinion ». Ce levier politique devait, en effet, devenir l'un des principes de la société parlementaire moderne.

Une des originalités de Sénac c'est qu'il nie l'action des philosophes et des physiocrates sur la Révolution : « C'est lorsque les esprits ont été en mouvement, dit-il, qu'on a cherché dans J.-J. Rousseau des maximes favorables au système que les circonstances donnaient l'espoir d'établir. Parce qu'une maison a été bâtie avec les pierres d'une carrière voisine, serait-on fondé à dire qu'elle n'a été construite qu'en raison de ce voisinage ? Il est bien plus probable que, le dessein conçu, on s'est servi de matériaux qui étaient à portée. »

IV

Le roman, tel que l'entendait Sénac, n'était pas, on le voit, un simple récit plus ou moins animé.

L'intrigue peut tenir en quelques lignes. L'action se passe en 1793, et le héros est un jeune militaire, le marquis de Saint-Alban, qui sert dans l'armée prussienne ; il est blessé et trouve un refuge dans un château des bords du Rhin. Là, il inspire un tendre inté-

rêt à une jeune femme qui, devenue veuve, pourrait l'épouser si, forcé (par ce qu'il considère comme l'honneur) de se rendre à l'armée de Condé, il n'était fait prisonnier et condamné à périr sur l'échafaud.

L'auteur adopte la forme épistolaire, à la mode alors, illustrée par *la Nouvelle Héloïse* et *les Liaisons dangereuses*. Il fait la part assez large à la sentimentalité qu'il relève toutefois par une psychologie fine et subtile.

Comme Sénac est exempt de toute déclamation, son style[1] ne nous trompe pas sur le caractère véridique du livre; ses petits tableaux, ses anecdoctes, toute cette variété de faits en disent plus long sur les évènements que les pages émues des mémorialistes.

On peut certes faire des critiques à Sénac de Meilhan et trouver qu'il ne compose pas toujours à la française, avec méthode et régularité; mais il prend sa revanche, car il est souvent élégant et toujours simple; par là il est bien l'expression du génie national.

L'Émigré, quoi qu'il en soit, appartient aux œuvres durables, qui peignent sincèrement les idées et les mœurs d'une époque.

1. Sénac a dit : « La simplicité du style convient seule lorsque l'expression ne peut atteindre à la grandeur des objets. L'homme n'a qu'une mesure de sensibilité, et son langage qu'un degré d'énergie; son cœur est-il oppressé par le poids accablant d'un sentiment profond, son imagination ravagée par des spectacles d'horreur, il désespère d'y proportionner son langage; et un geste, un regard, un morne silence lui tiennent lieu alors de paroles et sont plus expressifs. » (*Caractères et Portraits.*)

V

L'Émigré remettra sur le tapis la question toujours très délicate des *Blancs* et des *Bleus*. Au lieu de venir, après tant d'historiens, apporter des arguments en faveur des uns ou des autres, il nous a paru qu'il vaudrait mieux mettre, en présence du royaliste, un adversaire politique.

Ceux qui jugeraient le poison de Sénac trop fort trouveront un antidote en lisant un livre tel que *les Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*[1], par A. Moreau de Jonnès, membre de l'Institut.

Moreau fut, comme Sénac, mêlé aux événements qu'il rapporte, et il fut, comme lui, un esprit de premier ordre. Bien plus, il fut aussi un homme de cœur, rempli de générosité, et aimant d'un amour sans égal la patrie à laquelle il se dévoue. Mais Sénac et Moreau sont dans les deux camps opposés. Le premier incarne la grandeur de la patrie dans la grandeur royale ; il la voit dans la conservation des institutions séculaires ; le second est dévoué à la Révolution et à ses idées. Et tandis que l'ancien intendant de Valenciennes vit à l'étranger parmi les fugitifs qui croient servir leur pays en

1. Paris, 1858, 2 vol. in-8°. Il en a été donné, en 1893, une édition abrégée précédée d'une préface de Léon Say.

portant les armes contre lui, le futur membre de l'Académie des Sciences combat les Chouans en Bretagne, les émigrés à Quiberon.

Moreau dira de l'armée républicaine : « Les meilleurs sentiments étaient habituels dans les rangs de ces jeunes soldats, et je pourrais citer autant de leurs bonnes actions que la sultane des *Mille et une Nuits* fait d'histoires à son seigneur et époux ». Et ce sont des histoires charmantes.

« Nous étions dans un village, écrit Moreau, qui semblait inhabité. Auprès d'une église en ruines s'élevait une maison dont l'aspect flatta nos espérances. En entrant dans la cour, notre vue fit fuir tout en pleurs une vieille femme et amena sur un perron un homme de bonne mine, qui nous demanda si nous venions l'arrêter. Je répondis que nous ne faisions pas un si vilain métier, bien que le nôtre ne fût pas des meilleurs, puisqu'il nous laissait depuis deux jours sans manger.

« — C'est pourquoi, ajoutai-je, nous sommes venus vous demander du pain, en vous croyant plus heureux que nous, qui sommes assez étonnés d'en être réduits à cette indigence.

« — Bien volontiers, répliqua-t-il, et avec plaisir.

« Charmés de ces bonnes paroles, nous le suivîmes, en laissant toutefois une sentinelle sur le perron pour surveiller le dehors. L'honnête curé, car c'était lui-même vêtu en paysan, nous fit servir un repas abondant, auquel il joignit plusieurs pichets d'excellent cidre.

Nous mangions comme des ogres, lorsque le cri : « Aux armes! » poussé par notre vedette, nous fit lever de table brusquement. Suivant l'usage du temps et du pays nous avions gardé chacun notre fusil entre les jambes. Aussi étions-nous à la minute en bataille sur le perron du presbytère, prêts à riposter à une douzaine de gars bien armés qui venaient d'entrer dans la cour.

« — Ce n'est rien de sérieux, nous dit le curé, en se mettant au-devant de nous. Mes paroissiens, qui me sont fort attachés, m'ont cru en danger en vous voyant entrer ici, et ils accourent à mon aide. Je vais les congédier par un seul mot.

« L'effet suivit aussitôt la promesse. Il n'eut pas plus tôt prononcé quelques paroles en gaélique que les paysans se retirèrent, mais non pas avant d'avoir reçu sa bénédiction et lui avoir témoigné leur respect et leur affection. »

A quelque temps de là, Moreau de Jonnès, suivant la crête de la falaise à pic qui forme la côte, assiste à la scène suivante :

« J'entendis les cris d'un enfant. J'accourus et je vis un petit garçon de six à sept ans, qu'entraînait vers le précipice une chèvre dont le licou était attaché autour de son corps. Cet animal avait sans doute découvert, dans quelque cavité de l'escarpement, des touffes d'herbes dont il espérait un meilleur repas que du gazon desséché des landes; et il voulait pour atteindre

cette pâture s'élancer sur la pointe d'un rocher battu à sa base par les flots d'une mer en furie. Je me jetai sur la corde et, la tirant avec force, je m'efforçai d'en dégager l'enfant. J'y réussis ; mais, pendant que j'étais baissé, la chèvre, mécontente de l'intervention d'un étranger, me lança un coup de tête qui m'envoya rouler dans la bruyère. Je fus tenté de riposter par un coup de sabre à cette attaque, mais j'eus heureusement une meilleure inspiration. Au lieu de tuer cet animal, qui se méprenait sur mes intentions, je tirai de ma poche le pain de mon déjeuner et le lui montrai. En un instant son air farouche et hostile disparut et fit place à la câlinerie la plus caressante. Je profitai de cette disposition pour l'éloigner de la falaise et l'empêcher de mettre de nouveau en péril les jours de son jeune maître. Il me sembla que celui-ci regarda d'un air d'envie le pain blanc que je donnais à sa chèvre et que, s'il l'eût osé, il en eût bien réclamé sa part. Je lui offris le morceau qui restait, en lui faisant signe de le manger; il le prit en baisant ma main, mais il l'enveloppa soigneusement dans de larges feuilles de plantain et il le cacha dans son giron sans vouloir y toucher... En l'interrogeant sur ce qu'il en voulait faire, je compris qu'il le réservait pour sa mère. Je fus touché de ce soin dans un enfant qui devait éprouver une aussi forte tentation que si c'eût été du gâteau; car le pain noir des paysans était alors bien mauvais, et au contraire le pain blanc des boulangeries de la marine était excellent.

« Avant de quitter mon nouvel ami, je m'efforçai de lui faire comprendre qu'il devait venir me visiter au fort Minou. Mais notre conversation était fort difficile, car il ne parlait que la langue de Vercingétorix que je n'entendais pas mieux que César. Le lendemain, on vit arriver au fort petit Pierre, vêtu de ses habits du dimanche, et accompagné de sa chèvre dont les cornes étaient ornées de bouquets. Aussitôt qu'il m'aperçut, il courut se jeter dans mes bras, je l'embrassai de tout mon cœur. Il me fit un discours où le nom de sa mère revenait souvent. L'explication ne s'en fit pas attendre, car, détachant de son côté une belle jatte de bois, il se mit à traire sa chèvre, et, d'un air plein d'assurance et de satisfaction, il me présenta la jatte remplie d'un lait fumant. J'allais me trouver fort empêché n'ayant aucun goût pour ce breuvage. Heureusement les acclamations des canonniers, en voyant l'action de cet enfant, appelèrent le commandant qui, moins difficile que moi, huma le lait d'un seul trait et le déclara excellent. Petit Pierre ne savait pas trop comment prendre ce procédé. Mais on lui apprit que c'était le commandant, et bientôt il le reconnut à sa générosité. En effet notre brave capitaine lui recommanda de lui apporter chaque matin une pareille pitance, et il lui fit payer d'avance la semaine entière. Ce ne fut pas tout. La chèvre et son jeune maître furent hébergés, et petit Pierre emporta pour sa mère un plein bissac de pain.

« Depuis ce jour, le pauvre enfant devint le commen-

sal du fort Minou, le favori du commandant et le fils adoptif de tous les artilleurs. »

Tels étaient les hommes que Sénac de Meilhan appelle dans son livre des sauvages, des monstres altérés de sang. D'autre part on verra, dans *l'Emigré*, quels citoyens étaient ces Français qui portaient les armes contre la France et que Moreau de Jonnès considère comme des traîtres et des criminels.

C'est l'affreuse tristesse des dissensions intérieures...

Oh! n'exilons personne, oh! l'exil est impie!

Et plus impies encore sont ceux qui, au sein même d'un pays, méconnaissant les principes qu'ils croient défendre, font naître des circonstances telles que des citoyens, souvent parmi les meilleurs, se voient obligés de prendre le dur chemin de l'exil.

Casimir STRYIENSKI, Frantz FUNCK-BRENTANO.

Octobre 1903.

AVANT-PROPOS

On n'a pas cru devoir réimprimer *l'Émigré* intégralement, tel qu'il parut en 1797. Le roman de Sénac de Meilhan contient des longueurs qui n'ont aucun rapport, ni avec l'émigration, ni avec l'intrigue qui fait la trame du récit. On les a supprimées. Mais les éditeurs pensent qu'en comparant leur réimpression avec l'édition originale, on estimera que rien d'intéressant n'a été omis. Les raccords se sont d'ailleurs faits comme d'eux-mêmes sans qu'on ait eu à modifier une seule ligne du texte, ni à y faire la plus légère addition. Le roman a été divisé en chapitres afin que la lecture en soit plus facile.

On a mis à la fin du volume une concordance entre les chiffres que chacune des lettres porte dans l'original et les chiffres nouveaux, si bien que les recherches comparatives pourront se faire rapidement.

L'ÉMIGRÉ

CHAPITRE PREMIER

LE BLESSÉ

I

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A Mlle ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je vous ai promis de vous raconter une aventure extraordinaire, qui a fait revenir hier au soir mon oncle, avec un grand empressement. La voici dans la plus grande exactitude. Mon oncle est arrivé avant-hier pour dîner. Vous voyez d'ici la réception, les empressements pour lui, et les caresses qu'il prodigue avec dignité et tendresse à sa Victorine; ajoutez qu'on lui apporte un paquet; on est attentif, il l'ouvre, et de là sortent une étoffe des Indes, charmante, pour faire une robe à votre amie, et une autre, d'une couleur un peu rembrunie, pour la plus aimable et la plus indulgente des mères. Remerciements, effusion de reconnaissance; le dîner ensuite, conversation sur les affaires de la France. La nièce chante l'air favori de son oncle, et s'accompagne sur le piano-forté. De là mon oncle dort, on fait silence, on ne parle que par

signes, on marche sur la pointe du pied; il se réveille au bout d'une heure, et l'on profite du beau temps pour aller se promener dans ce joli bois où nous avons lu Werther. Vous voyez tout cela, n'est-ce pas? mon Émilie; attendez, voici du nouveau. A peine étions-nous descendus de voiture pour nous promener à pied que nous apercevons un jeune homme en uniforme rouge brodé d'or, qui était évanoui au pied d'un arbre; un domestique, aidé d'un paysan, s'empressait autour de lui, et une espèce de charretier arriva, son chapeau plein d'eau pour la lui jeter sur le visage; une petite charrette attelée d'un cheval et remplie de paille formait le reste du tableau. Ma mère tout émue d'un tel spectacle tira aussitôt son flacon de sel d'Angleterre, et mon oncle le lui fit respirer. Le jeune homme reprit ses sens, et nous regardant avec des yeux étonnés : « Où suis-je, dit-il, est-ce un rêve? » Il pouvait à peine parler, mais des regards touchants nous peignaient sa reconnaissance de nos soins, et une sorte de plaisir à nous voir. Le valet nous dit que son maître servait depuis quelque temps à l'armée prussienne, et que la veille, ayant été la nuit en détachement avec une trentaine de hussards, il était tombé dans une embuscade de deux cents Patriotes. « Ce nombre n'ayant pas effrayé mon maître, il s'est défendu avec un courage de lion; mais douze ou quinze de sa troupe ayant été tués, ou blessés dangereusement, ce qui restait a été fait prisonnier. » Il nous ajouta que son maître, qui était cruellement blessé, avait eu le bonheur de s'échapper ainsi que lui, et qu'après avoir marché en toute diligence sur une des rives du Rhin, ils étaient parvenus à une barque de

pêcheurs où ils s'étaient reposés quelques moments et que la douleur que ressentait son maître était si forte qu'il était obligé, pendant la route, de se tirer les cheveux pour ne pas s'évanouir. Les pêcheurs leur ayant dit que plusieurs détachements de Patriotes s'étaient fait voir depuis deux jours dans les environs, et que la blessure de son maître ne lui permettant pas de se tenir à cheval, il n'y avait d'autre moyen pour les éviter que de traverser le Rhin dans leur barque, qu'ils avaient suivi ce conseil, et qu'ils étaient arrivés à la pointe du jour dans un petit village; « mais la blessure de mon maître, ajouta le valet, exigeant un prompt secours, qu'il ne pouvait trouver dans ce lieu, il a fallu le faire conduire à un gros village qu'on nous a indiqué; en arrivant dans ce bois, il a été forcé par la douleur que lui causaient les cahots de la voiture de descendre pour se reposer un instant, et il s'est trouvé mal. » Mon oncle écoutait ce récit avec intérêt, ainsi que nous; il fit plusieurs questions à ce valet, et celle-ci entre autres : « Votre maître est sans doute un bon serviteur du roi? — Ah! Monsieur, répondit-il, c'est un fier aristocrate, qui a manqué plus de dix fois d'être à la lanterne. » Nous nous empressions autour du blessé qui avait peine à reprendre ses sens. Mon oncle paraissait touché, mais en suspens sur ce qui était à faire, lorsque le valet de chambre dit : « C'est à l'épaule que M. le marquis est blessé, et il souffre cruellement. » A ces mots, le visage de mon oncle s'épanouit : « Votre maître est un homme de qualité à ce que je vois, quel est son grade? » Le valet de chambre lui apprend qu'il était major en second, que son père avait commandé

un régiment, et que son grand-père était mort au moment d'être fait maréchal de France. « Je suis de ses terres, ajouta-t-il, et c'était un des plus grands seigneurs du pays. Vingt-six villages dépendaient de la terre de son nom; mais il n'y a plus de seigneurs à présent. Il avait deux châteaux superbes, des meubles, de l'argenterie, ah! il fallait voir! tout cela a été brûlé, et cette enragée de nation a tout pris. » L'intérêt de mon oncle croissait de moment en moment au récit de ces circonstances. Ma mère et moi nous nous empressions auprès du pauvre blessé pour le secourir. Son épaule gauche est fracassée, il souffrait infiniment, faisait des efforts pour vaincre sa douleur, et nous témoigner sa sensibilité à nos soins. Ma mère lui demanda où il comptait aller. « A Francfort, dit-il, si je puis »; mais cela était impossible dans l'état où il se trouvait. On le lui représenta, et alors il dit : « Je vois un village à quelque distance d'ici, je vais tâcher de m'y rendre. » Mon oncle regarda ma mère, qui l'entendit, et elle offrit au blessé un asile dans sa maison. Il se défendit quelque temps d'accepter ses offres, dans la crainte de l'importuner; mais mon oncle termina les débats en disant : « Faut-il faire de telles façons entre gens de qualité? Monsieur le Marquis, ne m'auriez-vous pas accordé l'hospitalité dans un de vos châteaux, si je m'étais trouvé dans votre situation? » Le marquis lui répondit avec vivacité qu'il aurait été empressé de le recevoir, et de lui rendre tous les services possibles. Il se défendit encore, ma mère lui fit tant d'instances qu'il accepta. On le fit entrer dans la voiture, et nous revînmes au château. Le blessé occupe votre ancien appartement au bout du corridor, à droite.

Il est là plus éloigné du bruit et auprès de la bonne Magdeleine, dont vous connaissez les talents pour soigner les malades. En voilà bien long; vous allez me dire : lorsqu'on commence un roman on doit faire le portrait du héros, et je vais me conformer à cette invariable coutume. Il s'appelle le marquis de Saint-Alban. Il est grand, bien fait, à ce que je crois, car souvent j'ai trouvé bonne grâce à des gens qu'on me disait n'être pas bien faits; il paraît avoir vingt-cinq à vingt-six ans; ses cheveux sont blonds, ses yeux et ses sourcils noirs; sa physionomie annonce de la vivacité et de la douceur; il porte un habit rouge brodé en or, avec des revers et parements noirs également brodés, c'est l'uniforme des Gens-d'armes. Adieu, ma chère amie, donnez-moi de vos nouvelles.

II

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Je m'intéresse à votre héros blessé, et je le trouve bien heureux de vous avoir rencontrés. On dit qu'on renvoie les Français de plusieurs villes d'Allemagne ; ces pauvres émigrés sont bien à plaindre, et mon père a bien raison de dire qu'on est bien peu généreux à leur égard, et que leur fidélité et leur courage devraient leur attirer, ne fût-ce que par politique, les bienfaits, ou du moins la protection, des souverains. Nous avons assez parlé depuis six mois de nouvelles; nos lettres étaient des

gazettes, dans les tristes circonstances où nous étions ; je ne veux plus parler que de nous : il semble que mon cœur ait été fermé tout ce temps.

Je crois que le marquis que vous avez ramassé doit se trouver, dans son désastre, bien heureux d'être ainsi soigné, dans un bon château, par de belles et illustres princesses. Ce début m'intéresse ; dites-moi ses aventures, que son écuyer vous aura sans doute racontées en partie. Je suis bien aise qu'il ait de la naissance, cela lui vaudra l'intérêt de votre cher oncle, et les pauvres émigrés ont besoin de tout le monde. Il y a quelque temps que nous lisions qu'un roi d'Espagne ayant perdu ses cheveux, il fût question de lui faire une perruque, et que le conseil, composé de Grands, s'assembla pour délibérer sur ce sujet ; il fut décidé unanimement, dans cette auguste assemblée, qu'il fallait faire grande attention à ce qu'il ne fut employé que des cheveux d'hommes et de femmes de qualité. Nous nous regardâmes tous en riant, et il n'y eût pas un de nous qui ne songeât, en cet instant, à votre bon oncle. Pardonnez-moi cette plaisanterie, ma chère Victorine ; je rends d'ailleurs toute justice à ses excellentes qualités. Adieu, adieu, écrivez-moi et faites mieux, venez. Je vous embrasse mille fois.

III

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je suis bien contrariée, ma chère amie, en voyant retarder l'heureux moment où je pourrai vous embrasser, et je suis forcée de paraître gaie, car mon oncle, accoutumé à être obéi dans sa maison, craint de ses vassaux, veut étendre son empire sur les esprits et les visages ; il faut rire, avoir l'air content quand on est auprès de lui. Il est fort occupé de notre héros blessé ; mais il faut que je l'appelle par son nom, puisque nous le savons. Mon oncle lui a fait des questions sur sa naissance, son grade et ses parents, qui nous ont mis à portée d'être instruits de tout ce qui le concerne. Il a eu soin aussi de faire parler son valet de chambre, qui a confirmé tout ce que son maître avait dit; il parle avec un enthousiasme touchant de sa bonté, de sa générosité. C'est une très bonne marque d'être aimé et estimé de ses domestiques; car enfin ils nous voient de plus près que les autres, et dans ce temps où les Français croient que tous les hommes sont égaux, ce n'est pas peu pour un valet de cette nation de parler de son maître avec respect : il faut qu'il y soit en quelque sorte forcé par ses grandes qualités. Le marquis de Saint-Alban souffre toujours beaucoup; il garde la chambre et nous allons tous les soirs passer deux heures avec lui

pour le distraire. Mon oncle se plaît à l'entendre ; il dit qu'il n'a jamais vu un Français si modeste, et je ne puis m'empêcher d'être de son avis, sans connaître autant que lui les Français, parce qu'il ne me paraît pas possible d'avoir des manières plus simples, de parler de soi avec plus de réserve, et des autres avec plus d'indulgence. Il y a deux jours que, souffrant moins, il fit l'effort de venir prendre du thé dans le salon ; il y avait beaucoup d'étrangers qui étaient venus dîner chez ma mère, et tous en furent infiniment satisfaits. La baronne de Blenem, dont vous connaissez le discernement, dit à ma mère en s'en allant : « Votre émigré me paraît fort aimable ; c'est un homme qui ne paraît jamais avoir envie de faire un effet et qui a le don de fixer l'attention de tous ceux qui se trouvent avec lui. » Mon oncle qui l'entendit, lui dit : « Bravo, Madame la Baronne. » Adieu, mon Émilie.

IV

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Quand il fut question de mon mariage, j'étais comme vous incrédule, et la crainte n'entrait pour rien dans cette disposition de mon esprit. En considérant M. de Loewenstein, je ne pouvais concevoir qu'il allait acquérir sur moi un empire, en quelque sorte absolu ; que ce ne serait plus de mon père, de ma mère, dont la domination

est si douce, que je dépendrais; que tout cela serait l'affaire d'une minute, qu'il n'y aurait qu'un mot à prononcer, et que ce mot ferait le destin de ma vie. Je n'avais ni goût, ni répugnance; il me semblait que j'allais changer de père : voilà ce que je voyais dans mon mariage, et je croyais toujours qu'il surviendrait quelque circonstance qui ferait rompre les engagements pris, tant il me semblait étrange de changer de nom et de situation. L'âge de M. de Loewenstein n'était point un sujet d'éloignement pour moi, mais d'embarras : je craignais de me familiariser avec lui. Une seule fois je fis une comparaison désavantageuse de lui, et en voici l'occasion : le jeune baron de Glekem était venu dîner chez ma mère; on fit des parties après le dîner; je restai avec lui et nous jouâmes au volant; ensuite, à la promenade, il me défia à la course en me donnant une grande avance : la journée se passa à folâtrer ensemble de mille manières, et le soir ma mère me fit danser une allemande, et valser avec lui; je me sentis émue. M. de Lœwenstein arriva pendant le souper, et je lui trouvai des rides que je n'avais pas encore aperçues. Pendant plusieurs jours je songeai, non pas précisément au jeune baron, mais à son âge rapproché du mien, mais à cette conformité de goûts, de plaisirs qui se trouvent entre gens du même âge; mon cœur ne fut pas effleuré, mais mon esprit faisait des parallèles désavantageux à M. de Lœwenstein. Si la surface de mon cœur eût été entamée vous en auriez été instruite, du moins au moment où je m'en serais rendu compte; mais vous l'eussiez, je crois, plutôt su que moi.

M. de Lœwenstein arrive ces jours-ci de Vienne avec

mon père, et reviendra bien mécontent; il est menacé de perdre un procès d'où dépend une partie de sa fortune. J'en suis plus fâchée pour lui que pour moi, et tant que j'aurai des chevaux pour me traîner à Mayence, la fortune n'aura aucune prise sur mon âme. J'oublie de vous donner le bulletin du marquis de Saint-Alban : le chirurgien qui l'a pansé est un ignorant, et il en a envoyé chercher un à Francfort. Son séjour sera prolongé d'après les accidents qui sont survenus. Il prend sur lui pour causer avec nous; mais on voit quelquefois qu'il fait effort pour vaincre sa douleur. Si l'on cessait d'aller chez lui, il serait encore à ce qu'il dit plus à plaindre qu'il ne l'est de se contraindre un peu. Nous lui sommes devenus si nécessaires qu'il regarde sans cesse à sa montre dès quatre heures, et il nous reproche d'une manière touchante de l'abandonner, si nous arrivons un quart d'heure plus tard.

V

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

J'ai reçu au camp prussien, devant Mayence, votre lettre datée de..., et elle a mis fin aux inquiétudes extrêmes que j'éprouvais. Vous existez, vous avez sauvé quelques débris de votre fortune, c'est le comble du bonheur dans ces temps de calamités. La plupart de ceux qui ont été assez heureux pour dérober leur vie à la fureur des monstres qui gouvernent la France ne trouvent

que la misère dans les pays étrangers. J'ai parcouru plusieurs pays et rencontré des émigrés dans plusieurs endroits. Là, je les ai vu accueillir d'abord avec mépris et défiance, ensuite j'ai vu la plus barbare cupidité mettre à profit leur ignorance de la langue et l'urgence de leurs besoins; souvent on les forçait, en entrant dans une ville, de faire connaître leurs ressources, et quelques-uns, après avoir ainsi exposé leur misère à tous les yeux, étaient reconduits aux portes de la ville, comme de malheureux mendiants, pour n'y plus rentrer. Il me semble depuis quelques mois être sur un champ de bataille, où l'on ne porte que des regards inquiets dans la crainte de trouver parmi les morts quelques-uns de ses amis. La lecture de chaque gazette offre une affreuse liste que je n'ose parcourir qu'en tremblant. La vie la plus retirée, la conduite la plus circonspecte ne peuvent faire échapper à la barbarie de la jurisprudence révolutionnaire. Hélas! ces biens qui faisaient naguère l'orgueil et les délices des riches sont aujourd'hui, en quelque sorte, autant d'accusateurs qui s'élèvent contre eux; il en est de même du mérite, des dignités et de l'esprit; jugez d'après cela, Monsieur, si j'ai dû trembler pour vous! Quelle affreuse époque pour l'humanité que celle où les avantages qui distinguent les hommes sont devenus des principes de ruine, et marquent du sceau de la réprobation ceux qui les possèdent. Je me plaisais autrefois à croire des vertus et de la sensibilité au général des hommes, et à regarder le crime et la cruauté comme d'affreuses exceptions; mais une révolution est une fatale lumière qui découvre l'hideuse nudité de la majeure partie des hommes.

J'attends avec impatience le récit que vous m'avez promis des événements de votre émigration, et je vais vous obéir en vous faisant part de mes dernières aventures. J'ai fait la campagne de 1792, et lorsque l'armée française a été dispersée, je me suis rendu dans le camp prussien pour y servir en qualité d'aide-de-camp de mon parent, le comte de Fours, lieutenant-général au service de la Prusse. Je n'entrerai pas dans le détail des opérations militaires, et je me bornerai à vous dire que trois jours avant la reddition de Mayence, ayant été blessé assez considérablement, je fus obligé de passer le Rhin afin de ne pas être fait prisonnier. On essaya de me transporter à un gros bourg à peu de distance pour me faire panser; la douleur que me causait ma plaie me fit évanouir au pied d'un arbre; et là, en reprenant connaissance, je me suis trouvé au milieu d'une famille allemande, composée d'un Commandeur de l'Ordre Teutonique, de sa belle-sœur et d'une nièce, et de plusieurs valets. Les uns et les autres étaient également empressés de me secourir, et je n'ai pu me défendre des instances qui m'ont été faites pour accepter un asile dans le château de la belle-sœur du Commandeur. Tout ce que l'humanité peut prodiguer de secours je l'éprouve, et la sensibilité la plus touchante vient encore y donner un nouveau prix. Je regrette quelquefois de me trouver si bien soigné, si heureux, lorsque je songe à mes infortunés compatriotes, à de vieux et braves militaires expirant de misère; ils méritent mieux que moi les faveurs du sort, et ils ont moins de forces pour supporter ce que l'adversité a de plus cruel. Vous aimez les détails quand il s'agit de

choses qui vous intéressent, ainsi je ne vous laisserai ignorer aucune des circonstances qui peuvent vous donner une juste idée des personnes qui m'ont si généreusement accueilli. Leur maison, qui est dans une situation charmante, est en ce moment habitée par un vieux Commandeur de l'Ordre Teutonique, qui est venu passer quelques jours chez sa belle-sœur. C'est un homme qui retrace les seigneurs châtelains du xve siècle : la noblesse est à ses yeux le premier des mérites, la chasse, le premier des plaisirs, et le respect pour les dames, le premier des devoirs. Des manières franches jusqu'à la brusquerie, une certaine écorce de rudesse sous laquelle on découvre promptement un excellent cœur, un bon sens naturel sans culture, une gaieté qu'il entretient et réveille deux fois par jour par deux longs repas, où le vin du Rhin n'est pas épargné, voilà, jusqu'à ce moment, le principal personnage de la maison. Diverses circonstances lui ont procuré une fortune bien plus considérable que celle de son frère; il en use noblement; mais abuse peut-être un peu de l'ascendant de la richesse envers la famille de ce frère, que ses bienfaits et la perspective de son héritage tiennent dans une grande dépendance. La belle-sœur, qui est la maîtresse de la maison, est une femme de quarante ans; elle a été belle, et, avec un peu d'art et de soin, pourrait encore prétendre aux hommages; mais elle a une fille qui concentre toutes ses affections, et c'est pour elle seule qu'elle a des prétentions. L'esprit de la mère est plus juste que brillant, son caractère paraît froid; toutes ses manières ont une certaine réserve qui présente l'image de l'indifférence, mais dès qu'il est

question de quelque chose qui tient à la générosité du cœur, à la sensibilité de l'âme, on la voit s'animer et s'il s'agit de sa fille, le son de sa voix change, ses regards, ses gestes, tout prend chez elle le caractère du sentiment. Il faut à présent vous parler de la fille. Figurez-vous une femme de vingt ans, dont les traits ne semblent manquer d'une extrême régularité que pour avoir quelque chose de plus frappant. De légères marques de petite vérole paraissent aussi jetées çà et là pour donner plus de piquant et de variété au plus beau teint qu'on puisse voir. Je sais combien les descriptions de la beauté d'une femme sont insipides; j'abrège donc, et je finis en vous disant que sa physionomie rassemble tout ce qui peut plaire et toucher, et que son esprit, sans jamais surprendre, ne laisse rien à désirer; ce qu'elle dit attache et satisfait d'abord l'âme encore plus que l'esprit; mais, en réfléchissant un moment, on trouve que l'esprit ne peut aller plus loin. Son mari est en ce moment à Vienne pour un grand procès, dont la famille redoute l'issue; elle est menacée de perdre la moitié de sa fortune. Voilà les personnes qui ont bien voulu me recevoir, et vous voyez que je dois me trouver fort heureux; mais je me reproche d'abuser de leur bonté par la longueur de mon séjour. Elles s'opposent à tout projet de départ, jusqu'à ce que je sois entièrement guéri, et il n'est pas vraisemblable que ce soit avant six semaines ou deux mois. L'oncle vient tous les matins passer une heure avec moi; il a la complaisance de m'apporter tous les papiers publics et de me communiquer les nouvelles qu'il apprend par ses correspondances particulières. Vers les cinq heures, il

revient avec sa sœur et sa nièce, et toute la compagnie reste avec moi deux ou trois heures. La conversation ne languit point : le Commandeur raconte assez gaiement; la mère de temps en temps dit quelques mots plein de sens, et la fille plus animée parle d'une manière qui intéresse et séduit, et elle écoute avec la plus intelligente attention. Adieu, mon cher Président, mon père, mon tendre ami. Admiration, respect, reconnaissance, voilà les sentiments que je vous ai consacrés depuis longtemps. Donnez-moi de vos nouvelles, et conservez-moi des bontés dont je sens tout le prix.

VI

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

J'ai lu il y a quelques jours au marquis l'article de votre lettre, où vous me dites que son écuyer nous aura sûrement raconté ses aventures, et ma mère en prit occasion de lui dire : « Mademoiselle Émilie a raison, et vous auriez dû nous en faire vous-même le récit, parce que vous vous exprimez un peu mieux que votre écuyer. » « Ma vie, nous a-t-il répondu, a été celle des gens de mon âge et de mon état; j'avais environ vingt ans au commencement de la Révolution, ainsi je n'ai pu figurer parmi les acteurs de cette terrible tragédie; mais j'ai vu de près les personnages les plus importants, et j'ai été

témoin de quelques événements. J'ai entendu des hommes éclairés et instruits converser sur les plus grands intérêts, discuter en liberté des questions dont auparavant on n'osait sonder la profondeur. J'ajouterai que les révolutions avancent et mûrissent les esprits en hâtant l'essor des facultés ; ce que j'ai à vous dire ne sera donc pas tout à fait sans intérêt; mais, comme il faut que je me rappelle plusieurs choses qui ne seraient pas dans le moment présentes à ma mémoire, je préfère de dicter le récit qu'on attend de moi. » Le Commandeur a applaudi à cette idée, et deux jours après, le marquis nous a lu l'écrit que je vous envoie, qui nous a fait grand plaisir à entendre.

CHAPITRE II

HISTOIRE DU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je suis d'une famille qui a eu depuis longtemps d'assez grandes illustrations, et qui jouissait, avant la Révolution, d'une fortune considérable. Mon père, marié de très bonne heure, entra au service par obéissance pour le sien qui avait servi avec distinction, et est mort au moment d'être élevé au premier grade des honneurs militaires; à sa mort mon père s'empressa de donner sa démission de son régiment, pour vivre indépendant; il s'affranchit bientôt après de la gêne des devoirs de la société, se livra à un goût raisonné pour le plaisir, avec un petit nombre d'amis ou de complaisants, qui formaient une petite secte de philosophes épicuriens, dont mon père était le chef. Le goût des plaisirs, le mépris des hommes, et l'amour de l'humanité et de tous les êtres sensibles formaient la base de leur système; mon père méprisait les hommes en théorie par delà ce qu'on peut imaginer, et cédait à chaque instant à un sentiment de bienveillance et d'indulgence, qui embrassait les plus petits insectes. Il aima ma mère quelques années avec une vive tendresse, ensuite il eut constamment pour elle les égards les plus flatteurs et les meilleurs procédés. Le caractère trop in-

dulgent de mon père le rendait incapable de diriger mon éducation; il ne pouvait ni voir pleurer un enfant ni le contrarier; une sévérité de quelques moments était au-dessus de ses forces. Il prit le parti de confier le soin de mon éducation au président de Longueil, son parent et son ami depuis l'enfance. Le Président, sans partager les opinions de mon père, le chérissait à cause des agréments de son esprit, et par l'estime qu'il avait pour son caractère et son cœur. Mon père suivait des principes de philosophie qui l'écartaient de la société et des affaires; le Président, avec un grand fond de lumières et de philosophie, suivait la carrière des affaires, et avec d'autant plus de succès que la nature, en lui donnant un esprit plein de sagacité joint à un jugement sûr, semble l'avoir fait homme d'État. Mon père, après avoir réglé ses affaires domestiques, en remit le soin à ma mère, se conserva une pension considérable, et prit le parti de voyager. Le Président, de ce moment, me tint lieu de père. Ce fut lui qui fit choix de mon précepteur, et qui traça le plan de conduite qu'il devait suivre. Il lui indiqua le genre et la marche de mes études, et fixa le degré de sévérité ou d'indulgence dont il devait user. C'est à lui que je dois mon instruction et en quelque sorte mes sentiments, puisque c'est lui qui a eu l'art de les développer. Semblable à un habile cultivateur, il a donné de l'air aux bonnes plantes et les a fait arroser, tandis qu'il a arraché et étouffé une partie des mauvais germes. A l'âge de quinze ans, j'entrai dans un régiment de cavalerie; mais je ne fus envoyé à la garnison que dix-huit mois après; ce temps fut employé à me perfectionner dans les mathé-

matiques, à étudier les fortifications et l'artillerie. Le Président disait que les sciences exactes ont un charme infini pour les jeunes gens capables d'application, que le penchant que l'homme a pour la vérité se trouve satisfait par l'enchaînement de vérités progressives, qui mènent à de grands et incontestables résultats ; c'est dans la jeunesse, ajouta-t-il, que l'esprit à toute l'appréhension nécessaire pour saisir les choses abstraites, et que leur connaissance se grave plus profondément dans la mémoire. Il savait que, pour la plupart des officiers généraux en France, les fortifications et l'artillerie étaient une science mystérieuse, et qu'ils étaient obligés de s'en rapporter aux gens de ce métier, sans pouvoir apprécier leur mérite. Le comte de Maillebois, me disait-il, est le seul qui ait approfondi de bonne heure ces objets importants, et c'est à cette étude qu'il a dû en partie la réputation dont il a joui.

Il me disait aussi : les hommes sont modifiés par l'état qu'ils embrassent, au point, en quelque sorte, d'être entre eux comme des êtres distincts. Il faut qu'un souverain, qu'un ministre connaissent la moralité des hommes des diverses classes de la société, et un militaire appelé au commandement doit connaître à fond l'homme-soldat. La science militaire est composée de deux choses, de moralité et de géométrie ; par l'une on apprend l'art de plier l'homme à une exacte discipline, d'exalter son âme et de lui inspirer un noble orgueil de son état ; par l'autre on combine les moyens les plus prompts d'opérer avec précision différents mouvements. Un ancien militaire attaché à ma famille prit soin, au régiment, de diriger ma conduite et de me faire suivre mes premières

études lorsque les exercices m'en laissaient le temps. Quoique jeune et sans expérience, j'aperçus dès lors que les troupes étaient fatiguées des divers changements introduits chaque année dans la discipline et la tenue. Les officiers, obligés sans cesse et d'apprendre et d'oublier, se pliaient avec peine sous le joug des nouvelles ordonnances, qu'ils prévoyaient ne devoir pas plus subsister que les autres. Chaque garnison, chaque régiment offraient des différences dans le régime, suivant la sévérité, la négligence ou l'inquiète ardeur des chefs. Je fus présenté à la Cour à dix-neuf ans, et quand je songe à cette pompe qui environnaient le Roi, à cette foule empressée qui circulait dans ses appartements, à l'accent de respect avec lequel se prononçait le nom de Roi, à l'impression qu'il faisait sur les esprits, et aux affreux événements des temps postérieurs, je ne puis croire que ce soit le même peuple ; je ne puis concevoir comment, dans un si court espace, des souvenirs gravés par la main des temps, pendant douze siècles, ont été effacés; mais peut-être trouvera-t-on le principe d'un si étonnant changement dans le caractère ardent et passionné de la nation; peut-être un philosophe dira-t-il qu'un peuple qui, dans son extrême enthousiasme, adorait ses Rois, qui baisait le cheval écumant du courrier qui apportait la nouvelle de la convalescence de Louis XV (qui n'avait rien fait pour lui), que ce peuple, précipité dans une voie contraire par l'emportement, devait être outré dans sa fureur comme il l'avait été dans son attachement passionné. La mode n'était pas dans ce temps d'être fort assidu à la Cour, la magnificence en était en quelque sorte bannie, et des

jeunes gens, qui dépensaient des sommes immenses a Paris pour leurs plaisirs, paraissaient à Versailles en habit noir. Le Roi, avec raison, en témoigna son mécontentement. Ces petites circonstances servent à faire voir le changement survenu dans les opinions, et combien peu la Cour en imposait aux esprits. Un homme éclairé, frappé du spectacle que lui présentaient la confusion des rangs, et la suppression de la pompe extérieure attachée à certains États, disait, quelques années avant la Révolution : « Je crois voir la monarchie décroître à mesure que les vestes se raccourcissent et se changent en gilets. » Il y avait à Paris cinq ou six maisons où circulait tout ce qui composait la haute société, et l'opinion publique n'était que leur écho. Là, on voyait rassemblés les ministres passés, présents et futurs; là, étaient distribuées les places à l'académie, et préparées les intrigues qui devaient élever un homme au ministère et en faire descendre un autre. Là, le M. de *** qui, depuis le ministère de M. de Choiseul, ne pouvait renoncer à la jouissance d'un grand crédit, était une des personnes qui avait le plus d'empire dans le monde. Sa maison rassemblait tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les diverses classes de la société. M. Necker était l'objet du culte de la maîtresse de la maison, qui chérissait en lui les moyens de conserver un grand ascendant dans le monde, et une influence dans les affaires. C'est là que toutes les trames ont été ourdies pour le rappel et le soutien de M. Necker, et pour accréditer ses opinions; c'est là que le résultat du Conseil, principe de la subversion totale de la monarchie, a été conçu, communiqué, applaudi; c'est là que l'absence de

Necker de la séance du 23 juin a été proclamée comme un acte héroïque, et c'est là qu'ont été forgés les instruments qui ont brisé le trône. Les jeunes gens recevaient dans cette maison les principes d'opposition à l'autorité, qu'ils répandaient dans d'autres sociétés, et qui devinrent la règle de leur conduite. Ce qui paraîtra surprenant, c'est que la maréchale était la personne la plus infatuée de l'avantage d'une haute naissance, et des distinctions attachées à son rang. Elle n'était populaire que pour dominer, et croyait qu'on serait toujours maître de *ce Tiers* qu'elle caressait pour en faire le corps d'armée de Necker, par qui elle prétendait régner. Je ne puis résister à vous raconter un trait qui vous fera connaître la vanité de la maréchale, et qui, dans le moment, me frappa de la manière la plus comique. J'avais dîné chez elle avec plusieurs personnes dévouées au parti de Necker, et ardentes à soutenir le doublement du *Tiers*, et l'opinion par tête; au moment où cette question était agitée avec le plus de chaleur, la maréchale ouvrit sa boîte pour prendre du tabac, et le lourd avocat Target s'avança et prit familièrement une prise de tabac dans la boîte ouverte de la maréchale. Je ne pourrai vous peindre l'étonnement et l'indignation qu'une telle audace excita chez elle. On vit qu'elle était bien loin de penser que les *Droits de l'homme* pussent s'étendre jusqu'à prendre du tabac dans la boîte d'une grande dame, et quelqu'un lui dit avec malice : *C'est un effet naturel de l'égalité*. Je me suis laissé aller à ces détails parce qu'ils servent à faire voir que l'oppression du peuple n'a point été le principe des attentats auxquels il s'est livré, que le désir de domi-

ner et non le patriotisme a dirigé les premières entreprises contre l'autorité, et que l'ascendant de quelques sociétés a exalté les esprits. La femme dont je vous parle a été fatale à la France, et je ne pouvais, en vous rendant compte de ce que j'ai vu, la passer sous silence. Répandu comme je l'étais, il me fut facile de voir les ressorts qu'on faisait jouer pour le rappel de Necker et enflammer le peuple en sa faveur. Une circonstance légère, en apparence, frappa le président de Longueil, au moment du rappel de Necker avant les États généraux. Le hasard nous fit trouver ensemble sur son passage, et nous rendit témoins de la joie universelle qu'inspirait ce charlatan politique : quand il fut à la salle des Cent-Suisses, en se rendant chez le Roi, ces colosses s'animèrent et se mirent à battre des mains; le Président s'approcha de moi avec un air pensif et consterné : « Le royaume de France est perdu, me dit-il, et le trône est à bas ». Je le regardai avec surprise, cherchant ce qui pouvait occasionner un si triste présage. Et quand nous fûmes dans les cours du château : « Vous avez été étonné, me dit-il, du propos que je vous ai tenu, mais vous allez juger s'il est fondé, et mes motifs doivent particulièrement frapper un militaire. Les Suisses de la garde du Roi ont applaudi avec transport M. Necker sur son passage, tandis que des soldats sous les armes sont des hommes qui doivent être impassibles comme les armes qu'ils portent. Appartient-il à des gardes de participer à une émotion populaire? Si les gardes du monarque partagent les affections et les mouvements du peuple, qui le contiendra? Ce ne sont plus dès lors des soldats, mais des hommes qui jugent, sentent et

se conduisent d'après leur opinion et leur sentiment, et non d'après leur devoir. Serait-il facile de faire arrêter M. Necker par des gardes enivrés de sa personne? La conduite des Cent-Suisses peut faire juger des dispositions des autres troupes. » A son arrivée, ce ministre s'empressa d'avancer le moment de l'assemblée des États généraux dans l'espérance chimérique de fortifier et de consolider sa puissance de l'appui de la nation. Un esprit de vertige s'empara alors des esprits. Le rang le plus éminent, les dignités, les emplois les plus importants n'étaient rien aux yeux des plus grands seigneurs, comparés à la place de députés aux États généraux. Des jeunes gens, qui n'avaient aucun moyen de s'y distinguer, mettaient leur amour-propre à être élus, et tel qui avait fait une chanson se croyait comptable à sa patrie de son génie pour la régénérer. Les femmes, les mères, les maîtresses intriguaient pour faire élire leur fils, leur mari, leur amant. Enfin l'enthousiasme d'un nouvel ordre de choses régnait sur les esprits, et les courtisans les plus corrompus s'empressaient, par l'effet de la mode, d'être représentants d'une nation qu'ils avaient opprimée gaiement pour servir leur intérêt ou leur vanité. Necker, dans l'espoir de produire un plus grand effet sur un vaste théâtre, et dominé par la soif des applaudissements, insista auprès du Roi, malgré tout le Conseil, pour que les États fussent assemblés à Paris ou à Versailles.

Le président de Longueil en sentit le danger et écrivit à la Reine pour le lui faire connaître; je me souviens encore des expressions de sa lettre. « Si l'on assemble, lui disait-il, les États à Paris ou à Versailles c'est porter des bran-

dons de feu sur des matières combustibles. Le peuple français est aimable, léger, facile, mais emporté, mais barbare dans ses emportements, témoin la guerre des Armagnacs, etc. » Le fatal génie de Necker l'emporta, et la Reine dit depuis à un ministre : « Le président de Longueil m'a donné d'excellents avis, mais je n'avais pas le crédit de les faire suivre. » Le charme de la nouveauté, le besoin d'intérêt et de mouvement déterminèrent la plus grande partie ; le désir de s'élever en manifestant ses talents sur un grand théâtre animaient quelques personnes, et plusieurs, parmi le Tiers, songeaient à sortir de leur obscurité, à se procurer des protecteurs et à obtenir des grâces. Je ne rapporte que ce que j'ai vu, et il me serait possible d'en donner des preuves. Surpris de la vivacité des démarches de quelques membres du Tiers pour se faire élire, je leur représentai que leur âge et leur santé leur rendraient pénibles les fonctions et le travail de la députation. Ils me répondirent que leurs intérêts et celui de leur famille déterminaient leur empressement ; enfin quelques-uns me firent l'aveu qu'ils espéraient obtenir des lettres de noblesse, et d'autres, des bénéfices pour leurs enfants ou des places lucratives. Dans le temps où l'on s'occupait d'établir des Assemblées provinciales ou d'accorder aux pays qui avaient eu des États le rétablissement de ces Assemblées, j'ai vu un homme qui cherchait à se faire valoir par son zèle pour le peuple, intriguer sourdement pour avoir la présidence permanente de l'Assemblée de sa province. Tel était le patriotisme qui régnait dans les esprits avant l'assemblée des États ; et ensuite les zélés partisans du peuple n'ont

suivi que leur ressentiment contre la Cour. Un cordon bleu refusé, la préférence accordée à un rival pour un gouvernement, ou une place à la Cour ont été les principes qui ont inspiré à des grands et à des nobles des sentiments contraires à la monarchie. Le duc d'Orléans, devenu justement l'horreur du genre humain, cet homme sans principes et sans résolution, qui n'a jamais eu l'étoffe d'un ambitieux, et qui est parvenu successivement au comble de la scélératesse parce que le crime de chaque jour ne surpassait que d'un degré celui de la veille, le duc disait alors, et je crois qu'il le pensait : « Les États seront tout ce qu'ils voudront, peu m'importe, pourvu qu'il me soit permis d'aller ou de venir en Angleterre, ou ailleurs, et qu'on ne puisse ni m'enfermer ni m'exiler... » Enfoncé dans la fange de la débauche, il n'élevait pas alors ses vues par delà une liberté indéfinie, favorable à ses vicieuses inclinations. Je me souviens que, dans le commencement de la Révolution, frappé de l'inconséquence du duc, le Président me dit un mot d'un grand sens. « Il est commun, dit-il, de voir des gens qui veulent la fin sans aimer les moyens ; mais le duc d'Orléans veut les moyens sans la fin. » Il ne tint en effet qu'à lui d'être, au 14 juillet, lieutenant général de l'État, et il ne s'agissait pour cela que de se montrer aux yeux d'un peuple aveuglé et corrompu par lui, dont il était en ce moment l'idole. Je l'ai beaucoup connu dans un temps où toute la jeunesse de la Cour avait avec lui des liaisons plus ou moins étroites. Il avait de l'esprit, mais par étincelles ; l'amour du plaisir éteignait dans lui toute affection morale, et un seul sentiment, celui de la ven-

geance, pouvait donner quelque action à son âme, et a été le principe de sa conduite. Cette connaissance de son caractère m'a fait apprendre depuis sans surprise, que lorsqu'on vint l'avertir que Mme la princesse de Lamballe, entre les mains d'un peuple factieux, était en grand danger, et qu'il pouvait la sauver, il dit : « il faut la laisser suivre sa destinée ». Quelque temps après, ses valets de chambre vinrent lui dirent tout effrayés qu'on promenait la tête de cette princesse. « Hé bien! dit-il, c'est une tête comme une autre. » Je reviens à ce qui me regarde. Les sages conseils du Président me préservèrent de la contagieuse épidémie qui s'était répandue dans toute les classes, j'assistai aux assemblées d'élection qui se firent à Paris; mais n'ayant pas l'âge requis et n'ayant formé aucune brigue, j'étais bien certain de n'être point élu. Enfin arriva ce jour tant désiré de l'ouverture des États. Jamais la majesté royale ne parut dans un plus grand éclat. Les divers ordres du royaume revêtus des habits de leur état, la pompe de la religion, la Reine réunissant la dignité, la beauté dans sa personne, et dans sa parure le goût et la magnificence, le Roi revêtu des ornements de la royauté, tout concourait à présenter le plus imposant des spectacles. Je reviens à Paris, et je ne m'étendrai pas sur ce qui se passa dans les premières assemblées des États. Une sourde fermentation agitait à Paris les esprits. Les capitalistes, occupés de faire assurer la dette par la Nation, favorisaient toutes les entreprises de l'Assemblée, et le peuple s'habituait à la regarder comme la protectrice de ses droits et des propriétés, et les agents de l'autorité royale comme ses ennemis.

Je fus témoin au Palais Royal des premiers symptômes de la cruauté atroce à laquelle s'est livré ce peuple regardé comme si léger, si aimable. Le peuple dans tous les pays jouit avec avidité de la vue des exécutions, et peut-être de l'empressement à être spectateur des supplices il y a peu de distance pour en devenir l'instrument. Un homme fut traité dans la rue d'espion de la police, à tort ou à raison, par un autre qui avait à se plaindre de lui ou lui en voulait. Le peuple s'attroupa et se mit à le poursuivre de rue en rue, de place en place ; la plaisanterie se mêlait à la fureur, ce qui est un caractère distinctif du peuple français, et le malheureux, poursuivi à coups de pierres, vint se réfugier au Palais Royal. Il n'y fut pas en sûreté, et saisi par les plus acharnés, il fut plongé à plusieurs reprises dans le grand bassin. On délibéra ensuite sur ce qu'il lui fallait faire, et il fut proposé de lui couper les oreilles; alors je vis une femme au-dessus du peuple, et mise avec assez d'élégance, tirer froidement de sa poche une paire de ciseaux et les offrir. Je m'éloignai avec horreur de cette affreuse scène : et j'appris que le malheureux si barbarement poursuivi avait expiré dans sa course avant de pouvoir trouver un asile. Voilà le premier acte de cruauté, suivi peu de temps après des meurtres de Foulon et de Berthier. A la honte éternelle de ce peuple, la postérité apprendra en frissonnant d'horreur les barbaries exercées sur leurs cadavres. Il se disputa longtemps leurs membres déchirés et sanglants, et le cœur du malheureux Berthier, étant devenu le partage d'une troupe effrénée, elle s'assembla autour du même bassin et se mit à danser en chantant à la lueur des torches

qu'elle portait. Cette détestable troupe, ivre d'une aveugle rage, et se passant de main en main ce cœur, hurlait dans sa joie atroce ce refrain d'un vaudeville :

Ah ! il n'est point de fêtes
Quand le cœur n'en est pas.

Je restai à Paris où le Roi se rendit après l'affreuse nuit du cinq octobre ; je fus témoin de son entrée dans cette capitale, et pour vous donner une idée du caractère d'une nation que le luxe et les plaisirs rendaient presque insensible à tout ce qui ne frappait pas au moment sur ses jouissances, je vais vous raconter l'effet que produisit cette déplorable marche d'un monarque outragé et captif sur ce qu'on appelait la bonne compagnie. Son cortège, étonnant par sa composition, affreux par sa contenance féroce et ses cris, mit trois heures à passer dans la rue Royale où j'étais ; des troupes à pied ou à cheval, des canons conduits par des femmes, des charrettes où sur des sacs de farine étaient couchées d'autres femmes ivres de vin et de fureur, criant, chantant, et agitant des branches de verdure, ensuite le Roi et sa famille escortés de la Fayette, et du comte d'Estaing l'épée à la main à la portière, et environnés d'une foule d'hommes à cheval, voilà ce qui se présenta successivement à mes yeux pendant l'espace de trois heures. Je me rendis dans une maison voisine où se rassemblait ordinairement l'élite de la société, mon cœur était navré, mon esprit obscurci des plus sombres nuages, et je croyais trouver tout le monde affecté des mêmes sentiments ; mais écoutez les

dialogues interrompus des personnes que j'y trouvai, ou qui arrivèrent successivement. « Avez-vous vu passer le Roi, disait l'un? — Non j'ai été à la Comédie — Molé a-t-il joué? — Pour moi j'ai été obligé de rester aux Tuileries, il n'y a pas eu moyen d'en sortir avant neuf heures. — Vous avez donc vu passer le Roi. — Je n'ai pas bien distingué, il faisait nuit. » Un autre : « Il faut qu'il ait mis plus de six heures pour venir de Versailles. » D'autres racontaient froidement quelques circonstances. Ensuite : « Jouez-vous au *whist?* — Je jouerai après souper, on va servir. » Quelques chuchotages, un air de tristesse passager. On entendit du canon. « Le Roi sort de l'Hôtel de Ville, ils doivent être bien las. » On soupe; propos interrompus. On joue au trente et quarante, et tout en se promenant, en attendant le coup et surveillant la carte, on dit quelques mots : « Comme c'est affreux ! » et quelques-uns causent à voix basse brièvement. Deux heures sonnent, chacun défile et va se coucher. De tels gens vous paraissent bien insensibles; eh bien ! il n'en est pas un qui ne se fût fait tuer aux pieds du Roi.

Le Président prévit alors l'entière et inévitable subversion de la monarchie; je me rappelle à ce sujet un passage de Montaigne, qu'il me cita à l'appui de son opinion : *La majesté royale s'avale plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se précipite du milieu à fonds.* Deux jours après l'arrivée du Roi, je fus à portée de voir avec quel succès on a travaillé à inspirer au peuple une aveugle aversion pour la Reine; chaque jour la curiosité l'attirait en foule sur la terrasse des Tuileries, qui est au-dessus des appartements occupés par la

famille royale. Je passai au milieu d'un nombre infini d'hommes et de femmes qui étaient devant les fenêtres de ces appartements. Comme ils contemplaient avec un curieux empressement le Roi et la Reine qui se montraient de temps en temps aux fenêtres, j'entendis plusieurs femmes se dire : « Voyons donc cette Reine avec toute sa méchanceté. » J'allais quelquefois aux Tuileries faire ma cour; la contenance de la Reine était digne d'admiration. Captive réellement au milieu des bourgeois préposés pour garder son palais, elle paraissait supérieure aux événements, et, profondément affectée, elle montrait un visage calme, et savait allier la dignité souveraine avec les ménagements dictés par la politique envers une foule de bourgeois enorgueillis d'être admis dans le palais des Rois; la plupart surveillaient indécemment ses actions, épiaient jusqu'à ses regards et ses gestes, pour y lire sa pensée et démêler le degré d'affection qu'elle avait pour ceux qui l'approchaient. Le trône avait été à demi renversé; la majesté royale avilie; la puissance souveraine avait cédé à la violence populaire, et, le croirait-on? rien ne semblait avoir changé dans Paris, où régnaient le même luxe, le goût du plaisir, celui du jeu et le même empressement pour les spectacles. L'assemblée ne paraissait être qu'un sujet de conversation plus varié et plus animé. Les aristocrates et les démocrates se trouvaient dans les mêmes maisons. Les plaisanteries se mêlaient aux récits des plus importantes discussions; on ne songeait plus le lendemain à la scène souvent tragique de la veille. Telle est la mobilité du caractère d'une nation, qui oublie promptement le mal

passé, et, tout entière au plaisir présent, détourne ses yeux d'un avenir effrayant. Au milieu de cette dissipation générale, il y avait des clubs, des conciliabules où l'on s'occupait sérieusement des affaires, et dans lesquels l'ambition et la cupidité, ardentes à profiter des malheurs publics, combinaient en secret leur marche et préparaient des attaques fatales à l'autorité de jour en jour affaiblie. Des femmes séduisantes par leur beauté, deux ou trois qui étaient des saltimbanques d'esprit, faisaient servir la politique à leurs plaisirs et leurs plaisirs à la politique; leurs faveurs étaient souvent l'amorce plus ou moins attrayante qu'elles offraient aux jeunes prosélytes de la démocratie. La présomption que l'homme est porté à avoir de ses talents et de son esprit faisait croire à plusieurs jeunes gens qu'ils joueraient un rôle éclatant; mais la Révolution, en mettant en quelque sorte l'homme à nu, faisait évanouir promptement cette illusion qu'il était aisé de se faire à l'homme de cour, à celui du grand monde qui se flattaient d'obtenir dans l'Assemblée les mêmes succès que dans la société. Le ton, les manières, une certaine élégance qui cache le défaut de solidité, l'art des à-propos, tout cela se trouve sans effet au milieu d'hommes étrangers au grand monde et habitués à réfléchir. Le comte de *** est un exemple frappant de médiocrité démasquée, de présomption déjouée, d'infidélité punie. Les succès qu'il avait eus dans la société avaient enflé son ambition, il crut avoir dans la Révolution une occasion de s'élever promptement, et, se flattant d'être l'oracle de l'Assemblée, il quitta une Cour où quelques *agréments* dans l'esprit et des connaissances en littérature

lui avaient obtenu un accueil flatteur. Il s'empressa de venir à Paris armé de sa tragédie de *Coriolan*, d'une douzaine de fables et de cinq à six chansons. Mme de Staël alla au-devant du futur premier ministre, *Jeanne Grey* à la main, et tous deux s'électrisèrent en faveur de la démocratie; mais bientôt le mérite du comte fut apprécié à sa valeur, et il fut trop heureux d'obtenir d'être ministre à ***. Traité avec le plus grand mépris dans cette Cour, et privé de l'espoir de jouer un rôle à Paris, la mort lui parut être sa seule ressource; mais il porta sur lui une main mal assurée; le courage manqua à ce nouveau Caton, pour achever... L'amour de la vie prévalut, un chirurgien fut appelé, et le comte prouva qu'il ne savait ni vivre ni mourir.

Le Roi, dès les premiers temps de son séjour à Paris, fut livré sans défense à tous les artifices; Necker était le maître du conseil, et le comte de Montmorin, élevé avec le Roi, comblé de ses bienfaits, n'était que le servile instrument du ministre des finances; l'ambition et la cupidité dominaient les habiles scélérats qui influaient sur l'Assemblée, et la liste civile, objet de leur convoitise, aiguisait leur esprit; une foule d'intrigants, attirés par la même amorce, s'empressaient de multiplier de faux avis pour se rendre nécessaires; d'autres faisaient éclater un zèle fougueux pour se faire craindre et se donner un crédit sur la multitude qui forçât le Roi à acheter leur silence. Un trait que je choisis entre cent vous fera juger de la profonde scélératesse des moyens inventés par la cupidité. Vous avez entendu parler d'un marquis de Favras, qui avait cherché à signaler son zèle pour le service du Roi;

ses démarches indiscrètes et mal combinées parurent fournir une occasion d'intimider ceux qui étaient animés du même esprit; on supposa une conjuration, le malheureux Favras fut condamné, et jamais on n'oubliera qu'un de ses juges osa lui dire en l'exhortant à la résignation, *qu'il fallait une victime au peuple.* Un magistrat, qui n'était pas de ses juges crut y voir une occasion pour lui de faire promptement une grande fortune; plein de son projet, il se rend en robe à la prison et demande à voir le marquis de Favras; le geôlier, habitué au respect pour les magistrats, ne fait point de difficulté; il est introduit et reste seul avec le prisonnier; Favras, troublé et ignorant les formes de la justice, croit voir en lui son juge et se dispose à lui répondre avec respect et à le persuader de son innocence. Le magistrat prend la parole, entre dans quelques détails sur son affaire, lui en fait voir la gravité et frappe son imagination du danger imminent auquel il est exposé : « Il vous reste cependant, ajoute-t-il, un grand motif d'espoir, le Roi et la Reine ont été sans doute instruits de vos projets », et il lui fait à cet égard questions sur questions, de la manière la plus insidieuse. Favras nie qu'il ait reçu des ordres du Roi; le magistrat lui fait sentir que sa seule ressource est en ce moment de dire la vérité, que son affaire ne peut devenir grâciable que dans le cas où il sera prouvé qu'il n'a fait qu'agir conformément aux intentions du Roi et de la Reine; que tous ceux qui leur sont attachés prendront alors son parti, et agiront efficacement pour le dérober au supplice. Favras, troublé par l'aspect de la mort, sans rien articuler de précis, convient qu'il a parlé à des gens qui

approchent le Roi, et qu'il lui a fait offrir ses services; il se rappelle des circonstances vagues qui peuvent donner lieu à croire que le Roi était instruit de ses desseins; enfin il en dit assez pour faire entrevoir au magistrat une heureuse issue à son projet; celui-ci tire aussitôt une feuille de papier timbré en lui disant : « Votre grâce n'est plus douteuse, il ne s'agit que de mettre par écrit ce que vous venez de me dire, d'implorer la bonté du Roi, et de lui rappeler que vous n'avez rien tenté que pour le servir et d'après les conseils de gens qui l'approchent. » Il dicte à Favras une déclaration telle qu'il la désire, et le malheureux prisonnier, qui se voit entre la vie et la mort, ne chicane pas sur les termes. Le magistrat le quitte en l'exhortant à la sécurité, et ne perd pas un instant à mettre à profit sa déclaration; il fait savoir au Roi par une personne affidée, qu'il a entre les mains une pièce juridique, qui le compromet, et encore plus la Reine; il insiste particulièrement sur l'observation que le Roi seul est *inviolable*, et ne met pas en doute que la Reine sera mise en jugement; le Roi ne voit que le danger apparent et ne réfléchit pas plus que son ministre sur l'illégalité de la déclaration; une somme immense est comptée au magistrat, et il remet au ministre cette pièce qui prouve l'abus qu'il a fait de son ministère, et dont il ne pouvait faire usage sans risquer lui-même de périr sur un échafaud. Favras attend toujours l'effet de sa déclaration, et n'est point effrayé de sa condamnation; soutenu par l'espoir de sa grâce, il retarde l'heure de son supplice jusqu'à la nuit, et n'est désabusé que pressé par le fatal cordon.

Je ne vous parlerai pas en détail des divers systèmes qui régnaient; l'intérêt personnel en était le principe essentiel; l'établissement de deux Chambres était un de ceux qui avait le plus de partisans, et il était simple que la perspective de la place de sénateur de la nation française excitât vivement l'ambition de plusieurs. Quel beau rêve n'était-ce pas pour un juge de village de se voir élever en France à une dignité pareille à celle des pairs d'Angleterre? Chacun des principaux acteurs étendait ou limitait ses projets et formait à son gré une constitution; mais tous ébranlaient à l'envie les fondements de la monarchie. C'est d'après cette diversité de systèmes que depuis l'entière subversion du gouvernement (et la sanglante anarchie qui l'a remplacé), les premiers auteurs des troubles prétendent devoir être considérés comme des hommes distingués par la modération de leurs idées et la pureté de leurs principes. Il leur suffit en ce moment, pour avoir cette prétention, que leurs systèmes, que leurs actions, leurs discours aient été surpassés par d'autres en violence; ainsi N. N. se regardent comme des hommes modérés, parce qu'ils n'ont pas participé au 5 octobre; mais, l'un oublie qu'il a un des premiers prêché une doctrine incendiaire dans une grande province, un autre qu'il a le premier tenté de dégrader le monarque en proposant qu'il ne fût pas participant à la formation de la Constitution. Les L*** et leur parti se vantent d'avoir soutenu le Roi constitutionnel, et d'avoir empêché qu'à son retour de Varennes il ne fût mis en jugement.

Dumouriez se vante de n'avoir pas voulu servir sous Robespierre. Ainsi, cherchant à faire oublier leurs atten-

tats contre le gouvernement et le monarque, chacun des différents partis s'attache à une époque à laquelle il a été primé par un autre parti, dont il n'a pas adopté les maximes, et se range ainsi dans la classe des opprimés. Il s'ensuivrait qu'en dernière analyse il n'y aurait de coupables que ceux qui ont voté, précisément, la mort du monarque.

Je viens de vous rendre un compte fidèle de mes premières années, et de vous faire part de l'impression que m'ont fait éprouver les commencements de la Révolution. Je vais, en continuant un récit auquel l'amitié seule peut trouver quelque intérêt, vous parler d'un événement qui affecte mon cœur d'un douloureux souvenir et qui vous fera connaître à quelle barbarie se porta en peu de temps un peuple dont on vantait la douceur et l'humanité.

Une jeune veuve, après la mort de son mari, s'était retirée quelque temps dans un couvent; elle vint habiter une terre voisine de la mienne. Je fis connaissance avec elle. Mme de Granville, c'était son nom, n'était point une de ces personnes célèbres par la beauté, ou des prétentions à l'esprit; elle avait vécu loin du monde, avec un un vieux mari, et avait exercé son esprit pour s'occuper sans avoir ni l'occasion ni le désir d'en faire parade. Peu connue dans la société, elle n'y paraissait que depuis la fin de son deuil. On en parlait comme d'une femme qui n'était ni sans agréments ni sans esprit; mais la mode, cet arbitre suprême des Français, n'avait point consacré son mérite, et il y avait peu de presse pour aller chez elle. Mes parents, qui désiraient vivement de me voir marié, crurent que je ne pouvais trouver un parti plus

avantageux et m'engagèrent à lui rendre des soins. Ses bonnes qualités, sa franchise, sa simplicité jointes à une figure agréable, m'inspiraient de l'intérêt et l'envie de lui plaire; je pris ces dispositions pour de l'amour, et je lui en parlai le langage; mais j'ai senti depuis, en y réfléchissant, combien ce léger sentiment était différent de l'amour, de cette impression qui saisit le cœur, l'esprit, les sens comme une soudaine ivresse, et ne laisse, dès les premiers moments, rien à faire à la raison. Telle est l'idée que je me fais de l'amour, et la vie aurait peu de charmes pour moi sans l'espoir de la réaliser. Je me faisais illusion auprès de Mme de Granville, et le président de Longueil ne s'y trompait pas. Vous prenez, me disait-il, l'exaltation de votre tête pour la chaleur de votre cœur. Mme de Granville était sans art comme sans prétention, elle parut sensible à mes empressements, et me l'avoua avec ingénuité. Riche et maîtresse d'elle-même, il lui paraissait simple de recevoir mes hommages; le besoin d'aimer me faisait saisir l'image de l'amour. J'étais dans cette situation lorsque la Révolution commença. Mme de Granville, qui avait embrassé avec vivacité le parti aristocratique, avait été passer quelque temps pour affaires dans sa terre, elle y était tombée malade, et comme je me trouvai dans son voisinage, j'allai la voir; je la trouvai remplie d'effroi, d'après les récits qu'elle entendait faire chaque jour des excès auxquels le peuple se livrait contre les nobles. On en avait massacré plusieurs et on avait brûlé un grand nombre de châteaux. Mme de Granville, sensible et généreuse, s'était fait jusque-là chérir de ses vassaux, et je ne pouvais croire qu'on cessât

de respecter une femme qu'on avait vue tant de fois, avec attendrissement, se rendre à pied dans les plus misérables chaumières, y porter des secours, et, ce qui est encore plus touchant, des soins et des consolations. Les bienfaits marquent la supériorité et la compassion ; mais les soins ont quelque chose d'amical et qui tient en quelque sorte de l'égalité. Je n'ai pas une grande expérience, mais il me semble que la reconnaissance n'existe véritablement que lorsque l'amour-propre fait cause commune avec elle.

Les espérances que j'avais conçues étaient bien peu fondées ; il n'est pas de vertu que respecte le fanatisme et surtout quand sa fureur est attisée par des mains habiles et scélérates. Enfin, l'intérêt ne connaît aucun ménagement, et l'espoir du pillage était le patriotisme de la multitude. Les terreurs de Mme de Granville n'étaient que trop justes, elle savait que ses gens étaient pour la plupart partisans de la démocratie, et il lui était évident qu'elle serait trahie par eux, au moment où ils pourraient le faire impunément. Je restai auprès d'elle pour la rassurer et la secourir s'il en était besoin ; mais, hélas ! quoique déterminé à la défendre au péril de ma vie, je fus réduit à n'être que le spectateur désespéré de son malheur. J'abrège un récit affreux, qui ne pourrait exciter que l'horreur ; je me bornerai à dire qu'elle fut inhumainement traînée dans un cachot, après avoir vu brûler son château ; qu'elle y expira dans des convulsions affreuses excitées par la terreur. Je fus arrêté, conduit par un peuple furieux à ma terre où la même scène se renouvela ; mon château fut pillé, ensuite brûlé, mais le courage et l'intelligence d'un de mes gens me procurèrent la liberté,

et j'en profitai pour aller rejoindre mon régiment. L'image de Mme de Granville expirante au milieu d'une multitude furieuse était sans cesse présente à mon esprit ; ses cris douloureux retentissaient dans mes oreilles, et ce terrible souvenir pénètre encore en ce moment mon âme d'un sentiment qui la déchire. Mon séjour à mon régiment ne fut pas long ; on avait exigé des troupes un serment qui me répugnait et qui dénaturait entièrement le genre des engagements consacrés par dix siècles. Plusieurs officiers étaient favorables à la Révolution, et une grande partie des soldats de l'infanterie était disposée à abandonner le parti du Roi. Il n'en était pas de même de la cavalerie, dont la composition est différente. Les cavaliers, moins vagabonds, plus occupés, et la plupart fils de fermiers, laboureurs, plus connus de leurs officiers, plus éprouvés, étaient restés attachés à leur ancien serment. Je revins à Paris consterné des dispositions où j'avais vu une partie des troupes, et l'âme flétrie de la cruelle fin de Mme de Granville. Mon père, après avoir parcouru l'Europe, venait d'y arriver, et il fut témoin de la mort de ma mère, auprès de laquelle il s'était rendu pour lui donner ses soins ; le hasard avait fait rencontrer à ma mère la troupe de cannibales qui promenait les têtes sanglantes de Berthier et Foulon, avec lesquels elle avait eu quelques liaisons ; à cet effroyable aspect, elle tomba évanouie dans sa voiture ; on la ramena chez elle, et sa santé déjà languissante ne résista pas à l'atteinte que lui causa ce hideux spectacle : elle se réveillait en sursaut, poursuivie en rêve par l'aspect des visages affreux et déformés de ces malheureuses victimes des fureurs populaires. Mon

destin était d'être ainsi frappé par la Révolution dans les endroits les plus sensibles. La mort de ma mère, des affaires, et un intérêt de curiosité à l'aspect des grands mouvements qui agitaient la capitale retinrent quelque temps mon père à Paris ; mais les troubles croissant sans cesse, et le séjour en devenant dangereux, il prit le parti de se retirer dans une terre éloignée, où il comptait vivre en sûreté en attendant le rétablissement de l'ordre ; il me recommanda de suivre les conseils du Président, et partit. Le président de Longueil, après m'avoir prodigué tous les soins de l'amitié, m'aida de ses conseils pour me guider dans la situation embarrassante où se trouvaient tous ceux qui, comme moi, étaient demeurés invariablement attachés à la Monarchie. « Le militaire, me dit-il, est désorganisé, et son état ne vous permet pas d'être utile au Roi. Chaque personne que vous voyez excite en vous un douloureux souvenir et rouvre la plaie de votre cœur ; si vous portez les yeux sur les intérêts publics, la nécessité de vous éloigner n'est pas moins pressante. Offrez à la Reine vos services pour n'avoir rien à vous reprocher. Tentez, comme vous en avez l'idée, d'assurer au Roi la province de ... où vous avez de grands biens, dans laquelle votre nom est respecté, et si vos efforts sont inutiles, partez et attendez en terre étrangère des temps plus favorables. Les puissances sans doute finiront par connaître leurs véritables intérêts ; elles ont joui avec satisfaction, et cela était dans l'ordre, du spectacle de nos troubles, qui devaient affaiblir nos forces ; mais elles commencent à sentir que le mal dont nous sommes travaillés est épidémique, et qu'il est de leur intérêt d'en

empêcher les progrès pour n'en pas éprouver elles-mêmes les atteintes. La Reine reçut avec bonté mes offres de services, et me fit dire que, dans l'occasion, elle profiterait de mon zèle. Je me rendis dans la province de ..., et bientôt je m'aperçus que la démocratie avait gangrené tous les esprits. Mes tentatives furent infructueuses, et ce fut un grand bonheur pour moi d'avoir été averti à temps des ordres donnés par le commandant de la milice nationale pour m'arrêter. Échappé à ce danger, je voyageai en Angleterre et en Italie. Au retour de mon voyage, je joignis l'armée des princes, et j'appris pendant la campagne qu'un oncle et un de mes cousins, que j'aimais tendrement, avaient été massacrés à l'affreuse époque de ce mois de septembre, dont il serait à désirer, pour l'honneur de l'humanité, qu'on pût perdre à jamais la mémoire. Peut-être que mon émigration a été la cause de la mort de mes parents ; cette idée me poursuit souvent et aggrave les chagrins qui m'accablent. Quand l'armée des princes a été dispersée, j'ai songé au moyen d'employer utilement mon faible courage, et je me suis adressé à un de mes parents qui est lieutenant général au service de Prusse ; il a bien voulu me prendre pour son aide-de-camp, en attendant que je puisse servir dans une armée française. Mon père a trouvé le moyen de me faire passer des fonds qui m'ont suffi jusqu'à ce moment, et peuvent m'aider à gagner des temps plus heureux. Voilà mes aventures jusqu'à ce jour, jusqu'au moment où j'ai été accueilli avec tant de générosité, soigné avec tant d'intérêt, où j'ai éprouvé enfin des bontés dont le souvenir vivra éternellement dans mon cœur.

CHAPITRE III

ODYSSÉE DU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

VII

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

C'est avec un extrême plaisir, mon cher et jeune ami, que j'apprends que vous êtes, pour le moment, dans une situation moins malheureuse que celle de la plus grande partie des émigrés. Vous avez raison de dire que chacun dans ces temps affreux a son roman à raconter; j'ai eu aussi ma part de leurs diverses fortunes, mais je ne puis pour le moment vous en faire le récit, étant pressé par le temps; je me bornerai donc à vous parler de ma position actuelle. Je mène ici une vie tranquille que je partage entre la lecture et la promenade; mais je n'habite pas comme vous dans un château et près d'une femme charmante, je suis logé chez une Juive à qui une banqueroute qu'on lui a faite a donné une ineffaçable jaunisse. On a découvert que la choroïde des animaux qui paissent est verte, et l'on est indécis de savoir si cette couleur vient de l'habitude de voir du vert, ou de leur

nourriture, ou si la nature les a ainsi conformés. Mon Israélite ne voit plus les choses que sous la couleur des ducats, et elle-même en a le coloris. Au reste, c'est au premier aspect une femme douce et honnête, et en qui rien ne décèle la bassesse et l'âpre avidité de sa nation. Ses manières sont polies, son extérieur décent ; mais, dès qu'il s'agit d'argent, ses yeux s'enflamment, ses mains s'ouvrent pour recevoir, ou deviennent crochues pour retenir ; il n'y a pas un muscle de son visage qui ne soit en action. Vous vous rappelez Ulysse qui, voulant s'assurer si Achille n'était point caché sous le déguisement d'une fille, fit étaler devant lui des parures de femmes et des armes. Achille se trahit, laissa les parures et sauta sur les armes. Ma Juive est de même pour les ducats. Sa voix devient douce et tendre en prononçant le mot *ducat*, si elle en parle sans qu'il soit question d'un intérêt pressant, et elle a l'accent de la passion, si on lui en conteste un seul. On croit entendre alors la femme qui réclamait devant Salomon son fils qu'on lui disputait. L'or est le dieu de l'univers ; il donne l'intelligence aux plus bornés. Le *Jokai* de douze ans, transporté à mille lieues de son pays, connaît la monnaie avant de savoir un mot de la langue ; il possède en huit jours le nom des plus petites pièces et est familiarisé avec toutes les fractions. Pour n'être pas en reste avec vous, j'ai cru devoir à votre exemple vous faire la peinture de mon hôtesse ; votre tableau est du Corrège et le mien est d'un peintre flamand ; mais je crois qu'il n'est pas celui qui a le moins de vérité. Je vous adresserai incessamment le récit de mon émigration et de mes aventures, qui, je crois, seront

les dernières ; il n'en est pas de même de vous, votre valeur, votre état, votre zèle, votre jeunesse vous conduiront encore à de nouveaux hasards. La vie offre à votre âge un immense horizon à parcourir, de la gloire à acquérir, des passions à éprouver et à vaincre, des injustices à souffrir et une foule de sentiments doux ou déchirants : c'est là ce qui s'appelle vivre, c'est-à-dire exister vivement. Pour moi, il me reste encore à durer, mais j'ai cessé de vivre. Je vous embrasse, mon cher et jeune ami, de tout mon cœur.

J'ai encore écrit comme vous le désirez au vicomte de ***. Il m'a répondu qu'il saisirait la première occasion de vous faire employer à l'armée de Condé. C'est mon ami depuis longtemps, et il s'empressera de faire faire au prince une si bonne acquisition.

VIII

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Remerciez le ciel, ma chère Victorine, de ce qu'il y a un cheval bai à vendre chez un fermier, à une lieue de Loewenstein; grâce à ce cheval bai, vous verrez votre amie. Voici le fait : mon oncle, le doyen du chapitre, a besoin d'un cheval de cette couleur ; c'est un grand connaisseur ; il va le voir demain et ira vous demander à dîner. Sa nièce l'accompagne et sa joie d'embrasser sa chère Victorine la transporte. Je verrai donc enfin la

fleur de la chevalerie française, et je vous en dirai bien franchement mon avis. Adieu, ma chère amie, à demain ; mon cœur bat déjà de plaisir; que sera-ce quand je vous serrerai dans mes bras ?

IX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Il est naturel qu'on désire savoir l'effet qu'on a produit sur les personnes dont le suffrage est flatteur, et j'étais bien assurée que le marquis était curieux de savoir ce que vous m'avez dit de lui ; mais il craignait sans doute qu'il n'y eût de la présomption à penser qu'on s'en était occupé, et croiriez-vous que cela a produit une scène touchante. « Mlle Émilie a dû me trouver bien heureux, m'a-t-il dit en me voyant, moi pauvre impotent, moi malheureux émigré proscrit de sa patrie, repoussé de la plupart des pays, établi si agréablement auprès de sa charmante amie et recevant d'elle des soins... » Sa voix s'est altérée et il a eu de la peine à achever sa phrase, et j'ai vu une larme sur sa joue. Vous allez être surprise, Émilie, l'attendrissement m'a gagnée et j'ai balbutié : « Mon oncle et ma mère, Monsieur le Marquis, sont eux-mêmes... » Mon oncle qui était derrière moi a pris la parole : « Ne voilà-t-il pas encore des compliments » ! Je me suis remise de mon trouble et, tâchant de plaisanter pour n'y pas retomber,

j'ai dit : « tout au contraire c'est un compliment que monsieur le Marquis cherche. Il désire de savoir ce que pense de lui ma chère Émilie. » Mais que dites-vous du trouble que j'ai éprouvé ?... Et n'admirez-vous pas combien l'accent du sentiment fait impression sur l'âme? L'expression de la reconnaissance du marquis a agi sympathiquement sur moi et m'a singulièrement émue. Mon oncle a repris la parole et s'adressant au marquis : « Voilà comme sont les femmes, a-t-il dit, elles croient que l'homme le plus sensé met un prix infini à leur suffrage, et ma nièce pense que le marquis, souffrant cruellement et inquiet à tant de titres, s'occupe de ce que peut penser et dire de lui une jeune demoiselle qu'il n'a fait qu'entrevoir et qu'il ne verra peut-être de sa vie. Il est bien certain qu'elles ont plus parlé de vous que de moi ; mais enfin chacun a son temps, et quand vous aurez fait vingt campagnes, mon cher Marquis, écoutez si vous voulez aux portes, et vous n'entendrez pas les belles dames parler de vous, à moins que vous ne soyez un mari jaloux. Elles sont toutes de même, à commencer par Mlle Émilie. »

X

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je vous ai promis, mon cher et jeune ami, le détail des aventures de mon émigration, et en voici le tableau tracé avec la plus exacte vérité. Vous vous rappelez que j'étais en Provence pour le soutien de quelques droits à

une succession considérable. Je n'avais pas tardé à voir le danger que je courais dans un pays où la vivacité des esprits se joignait à la fermentation générale, et je choisis Nice pour y attendre en sûreté le dénouement de la scène tragique qui fixait l'attention de l'Europe. Plusieurs personnes distinguées de la Provence s'y étaient ainsi que moi réfugiées ; j'étais dans cette ville à portée de recevoir promptement des nouvelles de France, et la douceur charmante du climat ainsi que la société de quelques personnes du pays et de mes compatriotes adoucissaient les regrets de mon exil, enfin l'espérance soutenait mon courage; mais la journée du 10 août et la captivité du Roi remplirent mon esprit des plus noirs pressentiments. Bientôt après une armée française s'avança près du Var, jeta l'épouvante dans la ville de Nice et dans tout le Piémont. Une terreur panique s'empara des esprits, dès qu'on eut pénétré les dispositions des Français; chacun se hâta de prévenir leur arrivée et de sortir de la ville. L'alarme fut si vive, la précipitation si grande que l'on ne se donna pas le temps de rassembler le peu d'effets précieux qu'on aurait pu emporter ; je fus du nombre de ceux qui prirent ce parti et je pensai que le plus sûr était de se rendre à Turin, où l'on avait lieu de croire que les émigrés seraient accueillis favorablement. Dans peu d'heures le chemin du Col de Tende fut couvert de monde, de vieillards, d'enfants, de femmes grosses, d'autres qui portaient sur leurs bras leur enfant qu'elles nourrissaient : des magistrats, des évêques, des moines dispersés sur cette route, fuyaient consternés. Un évêque de quatre-vingt-trois ans, entre autres, offrait le spectacle

le plus touchant : hors d'état de marcher, il était porté par des prêtres qui se relayaient tour à tour; une femme d'un nom distingué se trouva au milieu du voyage pressée des douleurs de l'enfantement et accoucha sur le chemin, dénuée de tout secours ; pour comble de malheur, des soldats Piémontais, entendant la nuit un grand bruit sur la route et ne distinguant rien, se figurèrent qu'un détachement de Patriotes arrivait sur eux; ils tirèrent et blessèrent plusieurs des personnes qui marchaient en avant de notre misérable troupe. La pluie survint et dura huit jours. Les chemins furent inondés, les rivières débordées, et tous les fléaux semblaient se rassembler contre des infortunés fugitifs : on craignait de se noyer à chaque pas ; celui qui tombait et s'embourbait invoquait en vain du secours. Le malheur extrême rend l'homme barbare, concentrant tout son intérêt sur lui-même.

Quelques-uns avaient des charrettes, d'autres des chevaux et des mulets ; mais, à peine arrivés à la Scarena, les troupes piémontaises s'en emparèrent. On se flattait de trouver à Tende une auberge pour y prendre quelque repos; elle était occupée par ces troupes, et après une aussi longue marche et tant de fatigues, il fallut passer la nuit en plein air, inondés de la pluie, les pieds dans l'eau ; les cris, les pleurs des femmes et des enfants ajoutaient à l'horreur de cette situation, et l'espoir abandonnait tous les cœurs. Nous passâmes le col de Tende, et des voitures venues de Turin offrirent un instant l'espoir d'achever plus heureusement notre route; mais la cupidité aveugle et barbare ne permit pas à un grand nombre de profiter de ce secours ; on demanda un prix exorbitant

de ces voitures, et il y en eut une qui fut payée cinquante louis pour deux journées de marche. La troupe infortunée arriva enfin à Turin : lieu si désiré et qui nous semblait devoir être le terme de nos malheurs, mais en arrivant nous vîmes affiché au coin des rues un règlement qui défendait aux Français de séjourner plus de huit jours à Turin et dans les États du roi de Sardaigne. Les hommes qui étaient en état de servir prirent le parti de se rendre à l'armée de Condé, au moyen de quelques secours qu'ils se procurèrent, les femmes, les enfants, les vieillards obtinrent ensuite la permission de rester ; mais le séjour dans la ville était trop cher pour des personnes réduites à la plus affreuse misère. Il fallut se retirer dans les villages voisins, et je m'associai à une famille intéressante pour former un petit établissement dans une cabane de paysan où nous passâmes quatre mois ensevelis en quelque sorte sous les neiges. Plusieurs de mes compatriotes ne pouvaient subsister que de la bienfaisance des habitants, et ignorant la langue du pays, leur situation seule invoquait la compassion. Les habitants, hommes grossiers mais humains, étaient frappés de notre courage, de celui des femmes surtout, ainsi que de leur piété. Ils admiraient leur résignation à un sort si malheureux, et je partageais ce sentiment en voyant des femmes, qui peu de mois auparavant étaient au milieu de domestiques empressés de les servir, aller acheter des légumes, de la viande et faire ensuite la fonction de cuisinière. Dans les premiers moments on se livre à la douleur, mais la nécessité impérieuse subjugue bientôt les esprits; lorsqu'on sent qu'il est impossible de lutter

contre elle, on rentre en soi-même alors pour y chercher des ressources, et le courage vient roidir l'âme, qui se familiarise peu à peu avec un nouvel ordre de choses. Dix-huit mois s'étaient écoulés pendant que nous étions dans cette triste habitation ; il n'était pas à croire que cette dernière ressource nous serait enlevée ; mais les Français, s'étant emparés du mont Saint-Bernard, menacèrent Turin ; alors les émigrés furent obligés par ordre du gouvernement de quitter le Piémont. Incertains du lieu où il nous serait permis de respirer, nous prîmes la résolution de nous rendre à Venise. Nous louâmes une barque où s'entassèrent quatre-vingts personnes, et nous suivîmes le cours du Pô. Les combinaisons de la pauvreté industrieuse diminuèrent les frais que semblerait devoir coûter un aussi long voyage. Quinze francs par tête nous acquittèrent de tout. Je ne puis, pour l'honneur de l'humanité, passer sous silence la réception des habitants de tous les lieux où la barque s'arrêtait le soir. Dès la première soirée nous vîmes, à Casal, le curé, les magistrats et un grand nombre d'habitants qui s'étaient rendus sur la rive pour nous offrir leurs maisons et nous prodiguer les marques les plus touchantes d'intérêt ; ils nous partagèrent entre eux pour nous donner des lits et un bon souper, et dans un quart d'heure quatre-vingts personnes se trouvèrent réparties chez les plus considérables habitants, qui regardaient comme un bonheur de nous recevoir, et celui qui en avait un petit nombre enviait à un autre l'avantage qu'il avait de posséder une maison plus grande ; jamais l'hospitalité ne fut exercée d'une manière plus cordiale, plus noble et plus touchante.

C'est ainsi que nous fûmes reçus à Casal, Vérone, Plaisance, Casal-Maggiore, Borgo-Forte, etc., etc. Souvent même plusieurs de ceux qui nous avaient reçus prenaient le lendemain les devants au moment de notre départ, et, se rendant au lieu de la prochaine couchée, y prévenaient les habitants de notre arrivée, commandaient à souper dans les auberges, où nous retrouvions en débarquant les personnes qui nous avaient reçus la veille, et qui avaient fait plusieurs lieues pour nous procurer de nouveaux secours ; souvent aussi on remplissait la barque de provisions de tout genre. Si jamais les humains ont été ce qu'ils devraient être, un peuple de frères, c'est pendant notre route. Combien le récit de nos malheurs les attendrissait ! Combien de fois nous avons vu leurs yeux se remplir de larmes en nous écoutant ! On voyait pendant le repas régner sur la famille qui nous recevait une joie pareille à celle d'un jour de noces ou d'une fête occasionnée par le plus heureux événement. Chacun s'empressait de nous offrir ce qu'il avait de meilleur en fruit, en vin, en gibier, l'attention était portée jusqu'à offrir aux femmes des bouquets des plus belles fleurs. Au milieu de ces marques de sentiment et de générosité, mes idées quelquefois se portaient sur Paris où le sang coulait à grands flots, où le peuple furieux traînait dans les rues des corps déchirés, promenait sur des piques des têtes dégoûtantes de sang. Je me demandais si c'étaient les mêmes êtres que ceux qui nous recevaient avec tant de bienveillance et qui nous montraient une si vive et touchante sensibilité. J'ajouterai à ce tableau de l'humanité sous son plus bel aspect un trait qui le ter-

minera dignement. Nous trouvâmes en sortant de la barque, à Crémone, un homme que nous avons appris être un négociant, et qui nous suivit à l'auberge. L'intérêt qu'il prenait aux malheureux émigrés était peint dans ses yeux et se manifestait par ses gestes. Après nous avoir offert en général ses services, il resta quelque temps en silence avec l'air d'un homme embarrassé, qui balance à s'expliquer; une dame de notre compagnie descendit pour parler à l'aubergiste, et il la suivit. Elle rentra quelque temps après et nous conta que ce monsieur, qui avait paru s'intéresser si vivement à nous, l'avait priée d'entrer un instant dans une petite salle en bas, et que là, il avait tiré deux rouleaux de cinquante louis en la suppliant de les accepter et de les partager avec ceux de ses compagnons de voyage qui en avaient le plus besoin. Cette dame nous ajouta qu'elle les avait refusés, que le monsieur avait insisté à plusieurs reprises, avait tâché même de lui mettre dans sa main les deux rouleaux, et qu'enfin il était sorti aussi affligé de ses refus qu'elle était touchée de son offre généreuse. Nous admirâmes ce noble procédé; mais la dame fut blâmée de n'en avoir pas profité pour aider plusieurs prêtres qui étaient sans ressources. Nous attendions un souper frugal que nous avions commandé, et l'on s'impatientait de la lenteur de l'hôte, lorsqu'il entra avec l'air d'un empressement respectueux, une serviette sur l'épaule comme un maître d'hôtel, et nous dit que le souper était servi dans la pièce voisine. Nous y passâmes et nous trouvâmes la pièce éclairée de bougies et la table couverte d'une grande quantité de plats et plusieurs bouteilles de vin sur un buffet; à côté étaient de

très beaux fruits, des confitures, des biscuits et deux ou trois sortes de vins de liqueur; l'hôte, voyant notre surprise, nous dit que tout avait été ordonné et payé par un monsieur de la ville qui était entré avec nous à l'auberge. Il ne voulut pas nous apprendre son nom et se borna à nous dire que c'était un négociant fort riche et un des plus honnêtes hommes qu'il y eût dans toute la Lombardie. Le lendemain, aucun des garçons de l'auberge ne voulut recevoir la plus petite gratification et nous arrivâmes à la barque suivis de plusieurs personnes qui s'attendrissaient à la vue des enfants, des prêtres et des vieillards, et levaient les mains au ciel en nous souhaitant toutes sortes de prospérités. Nous cherchâmes en vain parmi ces personnes le généreux inconnu. Il avait cru sans doute devoir se dérober à notre reconnaissance; mais de nouveaux bienfaits de sa part nous attendaient dans la barque, elle était remplie de provisions de tout genre.

Fatigué de lire les horreurs de la Révolution, mon jeune ami aura sans doute du plaisir en lisant les détails de faits qui honorent l'humanité, et de douces larmes succèderont aux pleurs amers qui ont inondé souvent ses yeux.

J'ai demeuré un mois à Venise où s'était retiré un de mes amis. J'y trouvai mon valet de chambre qui m'y attendait depuis huit mois, et qui avait sauvé de Nice ma vaisselle et une somme assez considérable. Il lui avait fallu autant de courage et d'adresse que de fidélité, pour me rendre le service qui me met à portée de vivre dans l'aisance. Le peuple vénitien est bon et obligeant, et il n'est point de secours qu'il n'ait offert et donné aux

Français qui en avaient besoin. Je me contenterai de vous citer un trait de l'hospitalière bonté de cette nation. Un des prêtres qui étaient venus avec nous disait depuis quinze jours la messe dans une paroisse, et c'était son unique moyen de subsister ; un jour, il fut suivi, au sortir de l'église, par un homme enveloppé d'un manteau, et lorsqu'il fut près de la porte, l'homme s'approcha de lui et lui demanda de vouloir bien lui dire une messe, le lendemain, à une chapelle qu'il désigna. Le prêtre lui promit de faire ce qu'il désirait, et l'homme au manteau, s'approchant alors de plus près : « Voilà, Monsieur, dit-il, la rétribution que je vous prie d'accepter pour votre messe » ; et au même instant il lui mit dans la main un papier qui enveloppait deux médailles d'or de quinze ducats. Le prêtre voulut se défendre de les recevoir ; mais l'homme au manteau le quitta aussitôt, et passant par une petite ruelle disparut à ses yeux.

Je serais resté à Venise si l'air humide n'avait pas été contraire à ma santé. J'ai quelque temps été en suspens sur le lieu où je me fixerais ; enfin je me suis déterminé à venir à... On y est plus à portée qu'en Italie d'être instruit de ce qui se passe en France, et on y a bien plus de ressources pour la lecture ; enfin le Gouvernement y laisse les émigrés en paix.

CHAPITRE IV

VIE DE CHATEAU

XI

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Il faudrait en vérité que la génération actuelle eût reçu des âmes plus fortes ou insensibles pour résister aux troubles et aux spectacles terribles de la malheureuse époque où nous vivons. Je viens de lire les *Confessions* de Rousseau, qui a l'art d'intéresser en racontant des faits minutieux, et qu'un autre ne serait pas tenté de relever; et je songeais après cette lecture aux circonstances présentes; je me disais : quelle énergique peinture n'aurait pas fait un si grand homme d'événements qui demanderaient toute la pénétration de son esprit observateur, pour en démêler les causes, et toute la vigueur et la clarté de son style pour les bien expliquer; mais en y réfléchissant plus attentivement j'ai pensé que son âme sensible aurait été flétrie par des spectacles pleins d'horreur, et affaissée sous le poids de tant de maux. C'est dans le sein de la paix qu'il est descendu dans son cœur pour y

chercher des sentiments doux et touchants pour en saisir si habilement toutes les nuances; il a pu alors choisir des expressions convenables et proportionnées. Les mots affreux, atroces, terribles, monstrueux, mille et mille fois répétés, employés à chaque instant, deviennent insignifiants, et il faudrait d'autres expressions pour exprimer un *crescendo* de crimes et d'infortunes qui va à l'infini. Le plus simple récit fait alors plus d'effet, et je l'ai éprouvé ce matin. Ma sensibilité a été singulièrement affectée par un exposé simple et naturel des malheurs des émigrés; un officier, qui a su que le marquis de Saint-Alban est ici, est venu le voir; nous avons parlé des émigrés. « Plusieurs, nous a-t-il dit, sont réduits à vivre du métier de garçon charpentier ou menuisier; les plus heureux sont ceux qui enseignent à danser, qui montrent la géographie ou le français, ceux-là sont des *Milords*. » Ce fut son expression. « Un des meilleurs gentilshommes de ma province, ajouta-t-il, vend dans une petite ville du ratafia; je l'ai vu en tablier dans sa baraque et — ce qui vous surprendra, — il a l'air content. Le Français commence par être abattu, il reprend courage, et à la moindre ressource il passe à la gaieté. Le marquis lui a demandé en baissant la voix s'il pourrait lui être utile; l'officier a tout de suite dit, en prenant un ton animé et sensible, comme pour rendre toute la compagnie témoin de la générosité du marquis : « Je vous remercie infiniment », et il lui a serré fortement la main; « je suis très reconnaissant de vos offres, mais j'ai eu le bonheur de me tirer d'affaires; j'enseigne la musique, et je puis dire avec un grand succès; je gagne à ce métier vingt ducats par mois; mais ce

n'est pas tout ; j'ai le plaisir de me trouver avec de très jolies demoiselles et de les entendre chanter. Il ne m'en coûte rien pour ma nourriture, parce que je suis invité tous les jours chez l'une ou l'autre de mes écolières, parmi lesquelles il y en a de charmantes ; nous faisons aussi de très jolis concerts ; ainsi vous voyez que je ne suis point trop à plaindre. » Un instant après il a dit, ayant eu l'air de réfléchir. « Puisque monsieur le Marquis est disposé à obliger ses compatriotes, je vais, s'il le permet, lui fournir une occasion d'exercer sa générosité envers un homme malheureux et très respectable. — Quel est-il, si ce n'est pas un mystère, a dit le marquis, qui s'attendait à entendre nommer un officier ou un gentilhomme. — C'est mon confesseur, a répondu le jeune homme. Nous nous sommes regardés en souriant. Oui, a-t-il dit, mon confesseur. Je vous avouerai qu'il y a longtemps que je n'en fais pas d'usage ; mais je n'en suis pas moins reconnaissant des bons conseils qu'il m'a donnés autrefois et de l'intérêt qu'il me témoignait, lorsque ma mère me faisait aller à confesse, et il fallait bien y aller, car mon précepteur m'accompagnait ; c'est un vieux prêtre infirme et qui est menacé d'être aveugle. Je l'ai trouvé ici et je tâche de le secourir dans son malheureux état. » Nous étions disposés à rire au début de cette histoire, ensuite les larmes aux yeux, chacun a remis à l'officier une petite offrande, déterminée par le plus touchant intérêt. L'officier sautait de joie à mesure que les ducats arrivaient dans ses mains ; il les regardait avec un plaisir singulier et remerciait chacun de nous avec la plus sensible expression de reconnaissance. « Ce pauvre homme avec cela aura de quoi vivre

six mois », disait-il. Nous lui avons promis de continuer à donner des secours à son malheureux confesseur, et il est sorti enchanté d'aller lui porter une aussi bonne nouvelle.

Le Marquis va toujours de mieux en mieux ; heureusement que l'os n'était point entamé, et dans peu de jours, il se servira de son bras. Nous voyons avec peine approcher le moment où il nous quittera. Il a l'air de se plaire parmi nous et la reconnaissance qu'il témoigne surpasse de beaucoup nos soins. Je ne sais quelquefois si je dois m'applaudir d'avoir fait connaissance avec le marquis, et si je n'éprouverai pas pour la société ce qui arriva à votre père pour la bonne chère. Il fit à Vienne, chez l'ambassadeur de France, un très bon dîner accommodé à la française et il fut quelque temps à trouver la cuisine allemande détestable. Je n'avais pas idée de la conversation avant d'avoir connu le marquis. J'ai entendu disserter, mais converser agréablement sans s'appesantir sur les objets, mêler l'enjouement à la gravité, se proportionner aux personnes qui écoutent, prêter de l'intérêt aux sujets arides, approfondir les objets en ayant l'air de les effleurer, savoir passer d'un ton à l'autre, voilà, ma chère Émilie, ce que je trouve dans la conversation du marquis, et j'ai passé des heures délicieuses avec lui, surtout lorsque vous étiez en tiers : mon cœur et mon esprit alors n'avaient plus rien à désirer. Adieu, mon Émilie, je vous embrasse bien tendrement.

XII

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Cette malheureuse guerre durera-t-elle encore longtemps? Les transes continuelles qu'elle me fait éprouver ne peuvent se décrire; des grades, des rubans peuvent-ils servir de compensation à tant d'inquiétudes? La paix, l'union, les douceurs d'une tendre intimité ne sont-elles pas mille fois au-dessus du vain plaisir de faire parler de soi, d'entendre les autres parler de ce qu'on aime? Je ne suis pas politique; peut-être les intérêts de mon cœur font-ils illusion à mon esprit, mais je suis bien tentée d'être de l'avis d'un homme d'esprit qui soutenait chez ma mère que les puissances n'auraient pas dû se mêler des affaires des Français, qu'il aurait été plus sage de laisser se consumer leur feu dans l'intérieur et ne pas, disait-il, en citant un ancien, l'*attiser avec l'épée*. On dit que c'était le sentiment de l'impératrice de Russie; si cela est, je dois être bien fière. Ce sentiment n'est peut-être pas celui du marquis de Saint-Alban. Les émigrés veulent que les puissances fassent les plus grands efforts, déploient toutes leurs ressources pour détruire jusqu'au germe de la Révolution française dont la contagion, suivant eux, menace tous les pays; peut-être ont-ils raison; peut-être aussi sont-ils aveuglés par leur ressentiment et l'intérêt, qui leur inspirent une impatience bien excusable. Je pense

comme eux qu'il importe à l'humanité d'éteindre l'incendie qui consume la France, et peut s'étendre dans le reste de l'Europe; mais je diffère avec eux sur les moyens. La guerre est le plus grand des fléaux, et je voudrais que l'univers ne fut habité que par ces bons Quakers qui ont en horreur l'effusion du sang. J'embrasse mille fois ma charmante Victorine, j'espère la voir incessamment et lui faire lire dans mes yeux, dans toute ma personne, le sentiment de reconnaissance qu'elle ajoute à une tendresse que je croyais au-dessus de tout; mais le cœur le plus aimant a donc toujours quelque vide que découvrent de nouvelles et vives émotions; le mien ne semblait pas pouvoir vous aimer davantage, et c'est cependant ce que je crois éprouver depuis votre lettre.

XIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

J'ai lu, mon respectable ami, avec le plus vif intérêt le récit de vos aventures. Les Français dispersés sur toute la terre présentent une variété infinie de scènes touchantes, trop souvent tragiques et dont plusieurs sont romanesques. Ils ont tout éprouvé : humiliations, refus inhumains, intérêt touchant, secours imprévus, persécutions impolitiques, compassion stérile. Mes généreux hôtes m'ont trouvé les larmes aux yeux hier, en entrant chez moi; votre lettre était sur la table, on a craint que je

n'eusse reçu de fâcheuses nouvelles; et, essayant en vain de les rassurer, j'ai pris le parti de leur en faire la lecture; tous les visages étaient attentifs, et il n'y a pas eu un trait intéressant de votre récit qui n'ait produit la plus vive impression; des larmes d'attendrissement ont coulé à plusieurs reprises à la description de la généreuse réception des habitants des rives du Pô. Le Commandeur pleurait en criant bravo; il trépignait de joie, comme s'il eût été sur le rivage à vous attendre; on le voyait prêt à courir pour vous précéder le lendemain et vous retrouver. La comtesse, les yeux inondés de pleurs au récit des procédés de ce bon négociant de Crémone, était d'une beauté ravissante; je n'avais jamais eu le spectacle d'une belle femme qui pleure d'attendrissement; quelle différence d'avec les larmes de la douleur qui ne sortent qu'en déformant le visage qu'elles paraissent sillonner; ici la beauté de chacun de ses traits semblait, si je puis parler ainsi, s'épanouir pour recevoir la céleste rosée qui les inondait. « Le brave homme, disait le Commandeur, je lui donnerais la moitié de mon château, s'il était dans le besoin ! » La mère disait : « L'excellent homme, heureusement, il s'en trouve encore de tels. » La comtesse tendait les bras comme pour y recevoir cet honnête Crémonois, et je crois que, s'il eût été là, elle n'aurait pu s'empêcher de l'embrasser.

Après cette intéressante lecture, vous jugez qu'il a été fort question des émigrés ; on a raconté quelques histoires dont plusieurs étaient d'un genre bien opposé à celle de votre voyage. Une carte géographique était sur ma table, et l'on a parcouru les divers pays où nos compatriotes

sont accueillis et tolérés; il est venu à ce sujet une assez singulière idée à la comtesse. « Il faut, a-t-elle dit, que cette carte serve d'indication du sort dont jouissent les émigrés dans les différents États de l'Europe; ils seront peints de diverses couleurs et leur site sera analogue au traitement dont ils jouissent; ainsi les pays où ils auraient été mal accueillis seront en couleur noire, et des montagnes arides, des torrents dévastateurs désigneront l'âpreté du climat; dans ceux où ils auront été bien reçus, on verra des prairies émaillées de fleurs et des verts bocages; mais il faut une légende au bas de la carte pour donner des explications. » On a fort applaudi à cette idée et la comtesse a été prendre ses crayons.

Elle s'est mise à dessiner et pendant ce temps, essayant de faire les légendes, j'ai senti la difficulté de leur donner le style court et serré qu'exige le genre lapidaire. Il m'a donc fallu, n'ayant pas le temps d'être court, faire un récit historique.

Voici celui de la Russie :

« Louis XIV a prodigué des secours à un Roi qu'on avait précipité du trône : la générosité de son âme et le noble orgueil de son rang ont déterminé ses bienfaits; mais, si la souveraine de Russie s'est empressée d'adoucir les malheurs d'une famille auguste, Catherine, femme sensible et généreuse, a tendu une main bienfaisante à l'humanité souffrante; son trésor a été la caisse des malheureux; ils ont trouvé une nouvelle patrie dans ses États, et ont reçu d'elle des terres et des fonds pour les faire cultiver. »

La légende de l'Angleterre :

« Les malheureux Français fuyant leurs maisons en feu, poursuivis par le fer des brigands et la hache des bourreaux, sont venus chercher un asile chez leurs anciens rivaux.

La politique, l'intérêt ont cédé aussitôt aux cris de l'humanité désolée ; les dons du Roi, ceux des grands, des Anglais de toutes les classes, au moyen de nombreuses souscriptions, ont procuré des secours immenses pour une foule prodigieuse d'hommes, de femmes, de prêtres, d'enfants sans asile et sans subsistance ; enfin, pour rendre ces bienfaits durables et en assurer l'équitable distribution, ils ont établi les plus sages précautions, avec cette méthode précise du génie calculateur qui les caractérise ; ils ont su distinguer, naissance, services, âge ; enfin le malheur et les talents, la valeur, la vertu ont été pour tous les Français des lettres de naturalisation. »

La Prusse est à remarquer pour les secours que le Roi a prodigués aux émigrés français ; plusieurs vivent de ses bienfaits, ou de ceux des princes de sa maison. Beaucoup de jeunes gens ont été placés dans ses troupes, et un grand nombre dans des maisons d'éducation aux frais de Sa Majesté[1].

La retraite modeste et simple d'un héros, *Rhinsberg*[2], est

1. Cette lettre a été écrite en 1793, et, depuis cette époque, le Roi de Prusse a donné des terres à plusieurs émigrés français dans l'intérieur de ses Etats et dans la nouvelle partie de la Pologne, acquise par le dernier partage. Une congrégation de religieuses a demandé un asile, et le Roi leur a accordé une maison où elles vivent facilement du travail de leurs mains et selon leur institut. Enfin les émigrés, que distingue leur mérite littéraire, ont obtenu dans l'académie de Berlin des places auxquelles sont attachés des appointements.

2. Résidence du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II.

aussi distinguée sur cette carte; on y voit, comme dans les Champs-Élyséens, quelques ombres heureuses échappées à la fureur d'un gouvernement barbare, s'entretenant sous des ombrages frais de leur malheureuse patrie, célébrant les vertus et les talents de leur auguste bienfaiteur; ils sont auprès d'une pyramide, et j'y lis le nom de l'éloquent et généreux Malesherbes. C'est à toi qu'elle est consacrée, ministre du plus vertueux des Rois, défenseur du meilleur des hommes.

Brunswick doit être désigné sur cette carte comme un des pays où l'hospitalité envers les Français est le plus noblement exercée; on croit souvent se trouver à la cour de France quand on voit l'illustre souverain de *Brunswick* entouré de généraux, de ministres, de magistrats et de prélats français. Ses bienfaits préviennent les besoins, et à la noble simplicité de ses manières il semblerait que ce sont les dons de l'amitié.

Je n'aurais malheureusement pas à m'étendre beaucoup, mon respectable ami, sur cette idée de la comtesse que j'ai saisie avec empressement. Ce court tableau est tracé par la vérité, et joint à celui de votre voyage il forme un agréable contraste avec tant de scènes d'horreur. Je vous écris cette lettre en quelque sorte en commun; vous êtes connu dans le château de Lœwenstein comme si vous y aviez longtemps habité, et la comtesse et le commandeur ont pour vous non seulement de l'estime, mais de l'amitié, et ce dernier sentiment, passez-moi cette vanité, est dû à celle dont vous m'honorez. Adieu, mon respectable ami, conservez-moi vos bontés.

CHAPITRE V

LA MARCHANDE DE FLEURS

XIV

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

A Düsseldorf.

Je ne vous parle point en ce moment ni de la France ni de l'armée, parce que vous êtes plus à portée que moi d'en être promptement instruit. Je ne sais, au reste, quelles sont vos conjectures, mais les miennes se perdent dans le plus vaste et le plus noir horizon. Je vous écrirai amplement à ce sujet dans quelque temps; pour le moment, parlons de nous et de nos amis. Le temps où nous vivons resserre les intérêts et les sentiments dans le plus petit cercle, et l'âme cicatrisée de tous côtés n'a plus que quelques points de sensibilité. N'êtes-vous pas affligé et étonné de n'avoir point de nouvelles de la duchesse de Montjustin? J'ai fait de tous côtés des perquisitions sans pouvoir rien apprendre à son sujet. Je sais seulement qu'elle a été en Angleterre; mais on n'a pas pu me dire si elle y est encore, et je suis porté à croire qu'elle

a changé de nom. Ses affaires étaient très dérangées avant la Révolution, tout son bien est en terres, et il est à craindre qu'elle n'ait pas emporté des fonds suffisants. Quelquefois je crains que la détresse où elle a pu se trouver ne l'ait forcée de rentrer en France, et alors je frémis. Plusieurs émigrés ont pris ce parti par le même motif, et les malheureux ont payé de leur vie cette funeste rentrée dans leur patrie. Il y a quinze ans que je suis attaché à la duchesse de Montjustin; vous connaissez ses rares qualités, sa raison, son esprit, ses agréments, jugez donc de mes regrets; sa société faisait le charme de ma vie, et si je pouvais me rejoindre à elle et à mon jeune ami, si je les pouvais voir dans une situation supportable, je défierais la fortune; et la Révolution n'affecterait en moi que le sujet fidèle, et que l'ami de l'humanité. Lorsque les fonds que vous avez seront épuisés, adressez-vous à moi, mon cher marquis; ce serait faire outrage à l'amitié que de ne pas en recevoir les dons, et cette fausse discrétion ne ferait en vérité honneur ni à votre esprit, ni à votre cœur. Songez donc que je suis plus riche que je ne l'ai jamais été, quoique j'aie perdu trente fois la valeur de ce qui me reste; on n'est riche que de ce dont on jouit. La plupart des choses que j'ai perdues n'étaient pas des jouissances pour moi; j'avais un grand hôtel où j'habitais un très petit appartement; beaucoup de chevaux, et je n'en employais que quatre ou cinq; je donnais de grands dîners, et ils m'ennuyaient; les spectacles, après une fréquentation de vingt ans, étaient moins un plaisir pour moi qu'un emploi du temps, et les loges que j'y avais étaient plutôt des

moyens d'obliger que de m'amuser. Si l'on ôtait de la jouissance d'une grande fortune ce qui n'est qu'au profit de la vanité, il y aurait bien peu de différence réelle entre le sort de l'homme le plus opulent et de celui qui jouit d'une honnête aisance. L'homme riche a plus envie de briller que de jouir, et vous savez que je ne cherchais pas l'éclat dans ma dépense; mais ce qui m'affecte le plus cruellement, c'est la séparation peut-être éternelle de quelques amis; ce sont les dangers qu'ils courent, enfin c'est ce déchirement qu'on éprouve quand on est enlevé subitement à toutes ses habitudes, à tout ce qui nous est cher; quand on se trouve transporté au milieu d'hommes indifférents, et dont on ignore jusqu'à la langue. Toutes les pages du livre de ma vie semblent effacées; il faut recommencer à me faire connaître, à me faire estimer, si je veux entretenir quelque commerce avec des gens aux yeux desquels ma position me rend d'abord suspect, parce qu'ils craignent que je ne leur devienne à charge. Je me dis souvent : je n'intéresse aucun de ceux que je vois; je puis vivre, souffrir, mourir, sans exciter un sentiment, sans qu'il y ait une larme de versée; mon esprit et mon cœur me sont inutiles et à charge par leurs besoins. Je ne puis ni converser sur les objets dont je me suis occupé, ni m'attacher à personne, et mes avances seraient regardées comme des calculs intéressés. Mon cœur est surchargé de son propre poids, il voudrait se répandre et il est arrêté par l'indifférence qu'on lui oppose, douloureusement froissé par la défiance; ou si je sors dans les rues je m'aperçois souvent que je suis, pour le peuple, un objet de haine ou de mépris;

car il ne faut pas s'aveugler sur ses dispositions. Il admire les succès des brigands appelés Patriotes, et les mots décevants d'égalité et de liberté chatouillent son cœur et lui inspirent de l'éloignement pour ce que l'on appelle les aristocrates. Il contemple avec plaisir leur chute et croit s'élever de toute la hauteur dont on les a précipités. J'ai été assez heureux pour emporter quelques fonds qui me mettent à portée de vivre dans l'aisance, et cette aisance est une immense richesse comparée à la détresse de la plupart de mes compatriotes. Celui de nous qui peut avoir la plus grossière subsistance assurée est un homme fortuné; on a dit avec raison que, pour être content de son état, il fallait regarder en bas; aujourd'hui qui le dirait : c'est en portant ses regards jusqu'à la plus sublime élévation. Quel est l'homme dont la vie et la liberté sont assurées, qui ne doive pas se trouver heureux en se rappelant l'infortuné Louis XVI? Tout homme, de quelque classe qu'il soit, était en quelque sorte familiarisé avec l'idée de la possibilité de périr sur un échafaud; l'histoire en fournit mille exemples, et l'innocence n'a souvent pas suffi pour échapper à un tel sort; mais un Roi!... qui peut se faire une idée des affreuses pensées, des sentiments d'étonnement et d'horreur qui ont rempli son esprit et son cœur quand il a passé, captif, au milieu d'un peuple furieux qu'il avait vu, pendant vingt ans, se précipiter sur son passage pour le contempler avec délices, pour faire retentir l'air des plus touchantes acclamations! Qui peut dire si son cœur n'a pas été ouvert à l'espoir, et combien il a été cruellement trompé, lorsque, pendant cette longue route, il n'a en-

tendu aucune voix s'élever en sa faveur, aucun bruit avant-coureur d'un généreux effort? Enfin, arrivé au terme fatal, il s'est flatté sans doute, que peut-être ce peuple ne résisterait pas à la voix de son Roi qui paraissait en suppliant devant lui; mais la plus atroce barbarie fait retentir l'air d'un bruit affreux qui couvre ses faibles accents; enfin le crime comble l'intervalle immense qui est entre le trône et l'échafaud, entre le supplice et l'innocence. Cette affreuse image me revient sans cesse dans la pensée, et le jour et la nuit. A tout ce qu'elle a de déchirant pour le cœur, se joint un tel étonnement pour l'esprit que je suis quelquefois tenté de croire que cette affreuse catastrophe n'est qu'un songe affreux. Je reviens à vous, mon cher et jeune ami, et j'exige de votre attachement que vous me disiez au plus tôt l'état de vos affaires, et ce qui vous reste, et ce que vous attendez. J'ai quelque argent à votre service, pour le moment, sans nuire à mes arrangements, sans rien diminuer de ma dépense. Songez que je vous tiens lieu de père et que j'en ai toute la tendresse. Adieu, pour aujourd'hui.

XV

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Écoutez, écoutez, ma chère Émilie, une scène du plus grand genre dont vous êtes la cause sans le savoir. Nous

étions à prendre le thé dans le salon lorsqu'on m'a apporté un billet de vous, écrit il y a deux jours, pour m'annoncer cette marchande qui fait si bien les fleurs artificielles, et j'ai proposé à ma mère de la faire entrer, en lui disant qu'on m'avait assuré qu'elles égalaient presque en fraîcheur et en vivacité les fleurs naturelles. Un instant après est entrée une jeune fille avec deux grands cartons. Les fleurs ont été étalées sur une petite table auprès de ma mère; la Warberg n'a fait qu'un saut jusqu'à nous pour voir les fleurs, et je ne puis vous rendre ses exclamations; elle regardait de tous ses yeux, avait envie de tout : combien cela, Mademoiselle?... et celle-ci, et celle-là? La marchande avait à peine le temps de répondre à ses mille et une questions. Dans ce moment nous apercevons le marquis, qui, se trouvant beaucoup mieux, avait voulu nous causer une agréable surprise, et qui traversait la cour, appuyé sur son valet de chambre, pour se rendre dans le salon. Nous nous levons aussitôt pour aller au-devant de lui et le féliciter. Une voiture était rangée près de la porte du vestibule, et nous apercevons dans le fond une femme d'une figure fort agréable. On s'empresse de témoigner au marquis la joie de le trouver en si bon état et, prêt à entrer, il porte ses yeux du côté de la voiture et s'avance vers elle en disant : « Quoi, c'est vous, Madame la Duchesse?... » Et la femme de répondre sans le moindre embarras : « C'est moi-même, mon cousin. » Tout le monde est surpris, mon oncle surtout semble pétrifié et demeure un instant les yeux fixes et la bouche ouverte. On demande au marquis par quel hasard cette dame qu'il appelle Madame la Duchesse, attend dans la cour sans entrer. Il

s'approche d'elle, lui parle à demi-voix et revient nous dire : « C'est une de ces aventures de roman que produit la Révolution ; Mme la duchesse de Montjustin vend des fleurs, voilà le mystère, et elle attend une ouvrière qui est allée en porter dans le salon. Nous nous avançons vers la duchesse et, après bien des instances, nous l'engageons à entrer. On garde ensuite un instant le silence, et la duchesse, d'un air tranquille et résigné, s'adressant à mon oncle qui était dans l'attitude d'un homme qui attend le dénouement d'une grande aventure, lui dit : « Je ne suis pas la seule, Monsieur, que la Révolution ait réduite à un sort pareil ou plus fâcheux, et je me trouve heureuse d'avoir un petit talent qui écarte de moi la misère. » Mon oncle lève les bras au ciel en croisant ses mains, et demande au marquis si elle est de la famille du maréchal de***, la femme de son petit-fils. Mon oncle s'écrie : « La petite-fille du maréchal de*** que j'ai vu commander les armées françaises en 17... ! Qui lui aurait dit que sa petite-fille serait réduite à vendre des fleurs? — La Révolution, lui dit le marquis, a fait du monde un grand bal masqué où des princes paraissent sous des habits de paysans et des valets sont habillés en empereurs; ma cousine s'est résignée avec courage à son sort. — Il y en a, reprit la duchesse, de bien plus à plaindre que moi, ce sont les vieilles femmes et celles qui n'ont aucunes ressources dans leur industrie ; je frémis en songeant qu'un peu plus tôt ou plus tard, elles n'auront rien à attendre que de la compassion charitable. » Le marquis lui demanda des nouvelles de plusieurs personnes, et comme il ne lui parla ni de mari, ni d'enfants, je jugeai qu'elle était veuve et

n'avait pas d'enfants; je ne me suis pas trompée. Mme de Warberg n'osait plus acheter et ne jetait que des regards furtifs sur ces belles fleurs qu'elle avait tant admirées; comment dire à une duchesse : « cela est trop cher? » comment lui mettre de l'argent dans la main? La duchesse s'en aperçut et lui dit en souriant : « Il ne faut pas, Madame, si mon nom ne me sert pas, qu'il me nuise. Vous paraissiez disposée à acheter des fleurs; le prix est sur chacune, cela vous épargnera l'embarras de marchander. » Mme de Warberg s'enhardit, choisit plusieurs fleurs fort belles, regarda le prix, tira sa bourse et mit en rougissant l'argent dans le carton. Je suivis son exemple, mais sans en acheter une grande quantité comme c'était mon premier mouvement; je craignis d'avoir l'air, par pure générosité, d'augmenter ses profits. Comme je lui témoignais mon admiration de son courage, elle m'a dit une chose qui m'a frappée : « Quand on ôte, Madame, du malheur, l'humiliation, il perd ce qu'il a peut-être de plus douloureux, et comment être humilié d'un malheur général? Qui ne serait pas honteux de paraître en chemise dans la rue?... Mais supposez que le feu prenne à votre maison, aux maisons voisines, on ne songera pas, en fuyant le danger, à la manière dont on est vêtu. — Mais, dit mon oncle, Mme la duchesse aurait trouvé dans tous les pays des gens qui se seraient empressés de la secourir sans s'abaisser... — Ah! Monsieur, lui dit-elle, ces services-là ne sont que pour un temps, et quand le malheur dure, la générosité se lasse. N'est-il pas plus satisfaisant de pouvoir se suffire à soi-même, et n'avoir d'obligations à personne? — Ma foi, dit-il, Madame, vous

avez raison et ce n'est pas là de l'orgueil, mais une noble et estimable fierté. » Il se détourna en même temps pour cacher ses larmes. J'allai à lui, et prête moi-même à pleurer, je lui pris la main et ne pus que lui dire : « Mon bon oncle... » La duchesse reprit la parole, et dit : « On ne peut se refuser à une vérité constante, c'est que si on enlève à l'homme le plus riche tout ce qu'il possède, il est forcé de revenir à l'état de nature et de travailler pour subsister. J'ai lu qu'en Turquie on fait, dans leur jeunesse, apprendre un métier aux Sultans ; c'est peut-être par le souvenir des fréquentes révolutions qui précipitèrent du trône les monarques de l'Asie qu'on a cru devoir adopter cet usage : est-il aujourd'hui en Europe un homme, quelque élevé qu'il soit, qui puisse assurer qu'il ne sera pas réduit à faire usage de son industrie? Rousseau avait raison, dans son superbe ouvrage sur l'éducation, de faire apprendre un métier à Émile. On s'en est moqué, on a fait des railleries d'un héros menuisier. Combien de gens de qualité, de gens riches seraient heureux d'avoir été élevés comme Émile! » Quelle modération, ma chère amie, quelle sagesse! ce ne sont pas là des mots, c'est le courage et la vertu en action. J'ai voulu l'engager à passer la journée avec nous ; mais il n'y a pas eu moyen de l'y déterminer ; elle avait des affaires à Francfort et devait s'y trouver de bonne heure le lendemain ; mais elle nous a promis de s'arranger pour venir la semaine prochaine et nous accorder deux jours ; de grâce venez-y, ma chère amie ; je m'honorerai à ses yeux de votre amitié, et puisqu'elle vous connaît, elle me sera un titre pour prétendre à la sienne. Sa douceur, son courage, sa noble

simplicité ont enchanté toute la maison ; le marquis, après avoir loué la courageuse résignation de sa cousine, nous dit : « Mesdames je vous conseille de vous presser de faire provision de fleurs; car ma cousine me fera certainement la grâce de partager ma petite fortune. — De tout mon cœur, dit-elle, mais prenez garde de vous aveugler sur vos espérances et d'en croire le succès trop prochain; je serais fâchée de vous faire dépenser trop vite un argent qu'il sera prudent de ménager pour l'avenir. Dès ce moment le produit de mes fleurs est pour les pauvres. » Et elle me pria de me charger de celui de Mme Warberg. Ensuite elle ajouta : « Je crois, mon cousin, que tout bien considéré je ne dois pas renoncer entièrement à mes travaux; il y a tant de malheureux à soulager, ce serait un vol que je leur ferais que de ne pas exercer mon petit talent. Qu'en pensent ces dames? » Nous fûmes de son avis. « J'en ferai dit-elle, un amusement au lieu d'un travail forcé. » Nous l'avons tous reconduite à sa petite voiture; mon oncle lui donnait la main et en la quittant la regardait avec des yeux de tendresse et d'admiration. Vous pensez bien qu'il n'a pas été question d'autre chose toute la soirée, et chacun de nous, à sa manière, a fourni son contingent à un chapitre sur les vicissitudes de la fortune. Adieu, pour aujourd'hui.

XVI

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Je m'empresse de vous apprendre, mon cher Président, que votre amie est retrouvée. Mme de Montjustin vous écrit par le courrier une lettre qui vous apprendra comment je l'ai rencontrée, et ne vous laissera rien ignorer de tout ce qui vous intéresse. Les maîtres de la maison, instruits de l'état de la marchande de fleurs, l'ont accueillie avec la plus grande considération. Le titre de duchesse n'a pas été auprès du bon Commandeur une faible recommandation; mais il a fallu bien peu de temps à Mme de Montjustin pour exciter ensuite pour sa personne le plus vif intérêt, et même de l'admiration. Mme la comtesse de Lœwenstein, à qui je parle souvent de vous, est enchantée de la reconnaissance de la duchesse et partage votre joie. « Je voudrais, m'a-t-elle dit, être à sa place pour éprouver tout ce que l'amitié doit avoir de plus doux, dans un moment où l'on revoit une personne pour qui on a tremblé tant de fois. » Mme de Lœwenstein est avide de sentiments, comme un ambitieux l'est d'honneurs et de distinctions, un avare d'argent; jugez par là, mon cher Président, du bonheur d'un homme qui aurait excité, dans son âme, un tendre sentiment. S'il suffit d'en connaître l'étendue pour le mériter, personne n'en est plus digne que votre ami. Chaque jour me fait découvrir de nouvelles qualités dans cette intéressante femme. Le

charme de sa société écarte loin de moi jusqu'à l'idée du malheur. Je crois être dans un séjour enchanté, et chaque jour que j'ai à rester ici est une partie d'un trésor dont je regrette d'avance la perte. Je vois avec peine avancer ma guérison, quand je songe qu'elle sera le terme de mon bonheur. Adieu, mon cher Président, je finis à votre exemple en disant : *vale et ama.*

XVII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

La marchande de fleurs est, ma chère Émilie, l'intime amie de ce Président dont nous parle si souvent le marquis; il me l'avait peint comme un des sept sages de la Grèce, mais les sages sont donc aussi sensibles à l'amour, car je crois que le Président a été plus que l'ami de la duchesse, et que leur liaison a pris, avec le temps, la couleur de l'amitié; ne pourrait-on pas appliquer, à un tel sentiment, ce que dit le célèbre fabuliste des Français : *c'est le soir d'un beau jour.* Cette comparaison ne serait pas moins juste que l'autre; car les belles soirées succèdent à des chaleurs brûlantes. Il y a longtemps que la duchesse a perdu son mari; ainsi je ne lui fais pas de tort en supposant qu'elle ait aimé un homme estimable. La duchesse a montré une grande satisfaction en apprenant que le Président avait échappé aux fureurs démocratiques,

et qu'il était dans une situation supportable du côté de la fortune. Le Parlement a été presque entièrement immolé, et le Président, à ce qu'elle m'a dit, était un homme trop marquant par sa naissance, ses talents, et enfin par son zèle, pour n'avoir pas été une des premières victimes. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Mme de Montjustin que je voudrais être à sa place, pour jouir d'un bonheur aussi vif. Elle m'a répondu en m'embrassant et a eu l'air de s'attendrir sur moi. Je ne saurais vous exprimer ce qui était dans ses regards, peut-être lui en demanderai-je quelque jour l'explication. Le marquis est heureux dans les personnes de son ami et de sa cousine. Je crois qu'il les regarde aussi avec la même envie que moi; car son âme est sensible, et je vous avouerai que je n'ai trouvé que lui qui m'ait parlé *sentiment* d'une manière attachante et vraie. La plupart des hommes cherchent à montrer de l'esprit lorsqu'ils en parlent, ou bien s'expriment avec une chaleur exagérée. On voit que ce que dit le marquis part de l'âme, et on le croirait profondément sensible au seul son de sa voix, à la manière dont il prononce le mot *d'aimér*. Adieu, ma chère amie, raisonnez sur tout cela à votre charmante manière. Votre Victorine vous embrasse mille et mille fois.

CHAPITRE VI

DÉPART DU MARQUIS

XVIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Ma santé se rétablit de jour en jour, grâce aux soins qui me sont prodigués, et à un excellent chirurgien. Je ne serai certainement point estropié, voilà ce qu'il y a d'intéressant, ma chère cousine. La paisible et charmante habitation où m'a conduit un génie bienfaisant n'est plus aussi solitaire que vous l'avez vue ; le père et le mari de la comtesse sont arrivés de Vienne ; l'inquiétude règne dans la maison, le père craint de rendre un domaine assez considérable dont il jouissait depuis plus de trente ans, avec les fruits perçus depuis ce temps. Les frais du procès ajouteraient encore aux embarras, parce qu'il faut les payer incessamment ; à la vérité, on compte un peu sur le bon Commandeur. Je partage les alarmes de sa famille et, pénétré de reconnaissance, j'oublie depuis deux jours mes malheurs. Le père de la comtesse est un

homme de soixante ans; il n'a point servi et n'a presque jamais quitté son château; il connaît peu le monde et il a mauvaise opinion des hommes, par l'effet d'une disposition misanthropique, sans philosophie, et par de mauvais procédés qu'il a éprouvés, et qui ont laissé de profondes impressions dans son âme; du reste, il est attaché scrupuleusement à ses devoirs, à sa religion jusqu'à la superstition; occupé de l'administration de son bien et entier dans ses volontés, il aime sa femme parce que la morale et la religion le prescrivent; mais sa fille, ce n'est ni la morale, ni la religion, c'est cette irrésistible attraction qui est dans le moindre de ses mouvements. Il me reste à vous donner une idée du mari; il a une de ces figures qu'on croit avoir vue partout, et qu'on n'a remarquée nulle part; il a servi quelques années; et sa famille, désirant que son nom se perpétuât, l'a engagé à se marier avec la charmante Victorine qui est de la même maison. Il paraît sentir son infériorité; mais il croit que la dignité de mari suffit pour faire disparaître toutes les inégalités personnelles; il ne faudrait pas, je crois, rassembler beaucoup de circonstances pour exciter en lui de la jalousie; tel est l'heureux mortel qui possède Victorine; mais que dis-je! un tel bonheur n'est pas sans partage; il ne possède que la plus petite partie de cette femme divine; il ne sait la langue ni de son esprit ni de son cœur. Elle verra donc passer ses beaux jours sans avoir embelli l'existence d'un mortel digne d'elle, sans avoir donné l'essor aux sentiments de son âme sublime et aimante, sans avoir participé au charmant concert de deux esprits et de deux cœurs se répondant et s'éclairant mutuellement! Les nouveaux

arrivés m'ont fait des politesses à leur manière, le père avec assez de franchise, le mari avec une sorte de contrainte. La conduite de la comtesse avec son mari répond à la justesse de son discernement, à cette connaissance, j'oserai dire, à cet instinct des plus délicates convenances: elle ne cherche point à le faire valoir en protectrice; mais sait faire en sorte qu'il ne paraisse jamais à son désavantage; elle ne cherche point à faire, à lui ou aux autres, illusion sur ses sentiments, et se borne à des manières qui caractérisent l'amitié et l'estime; enfin elle ne montre rien d'hypocrite ni d'exagéré, et rien qui puisse donner l'idée du mépris. Le temps va arriver où je serai obligé de quitter cette aimable société. Je ne puis rien comparer dans ma vie au charme des jours que j'ai passés ici. Il y a quelque temps qu'ayant horriblement souffert, je m'endormis profondément; à mon réveil, mes yeux se portèrent vers une glace qui est en face un sopha sur lequel je suis pendant la journée, et cette glace m'offrit une femme vêtue de blanc; ses cheveux épars et bouclés tombaient sur un coup d'albâtre entouré d'un rang de perles, une rose était à quelque distance et s'élevait et s'abaissait... deux bras arrondis par l'amour étaient nus jusqu'au coude, et des mains d'une blancheur éblouissante parfilaient des fils d'or. Je restai quelques moments sans faire connaître que j'étais éveillé, et je vis cette figure céleste jeter des regards d'intérêt de mon côté; ils ont pénétré, ces regards, jusqu'au plus profond de mon cœur; je ne me croyais plus sur la terre, et j'étais transporté au milieu des anges. Sa mère était près d'elle et contemplait avec délices sa charmante fille, et un vieillard respectable

lisait et s'arrêtait quelquefois pour jeter sur elle un regard de satisfaction. Chacun m'exprima à mon réveil, d'une manière touchante, ses craintes et le plus tendre intérêt. Ce réveil, ce tableau, car c'en était un, puisque je ne les voyais tous que dans la glace, seront sans cesse présents à mon esprit. Adieu, ma chère cousine.

XIX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Le procès répand toujours un nuage de tristesse sur toute ma famille, et je suis forcée aussi de prendre un air inquiet pour ne pas désobliger mes parents ; mais au fond je ne mets pas assez de prix à la fortune pour être fort affectée. Ce qui me touche véritablement c'est l'embarras où se trouverait mon père pour subvenir aux frais du procès. Le marquis de Saint-Alban, qui me croit plus inquiète que je ne le suis, partage avec vivacité le chagrin général, et ce qu'il y a de bon c'est que c'est moi qui fais effort pour le consoler. Il avance dans sa guérison, et partira dans huit à dix jours pour Francfort ; ce sera pour moi, et je crois aussi pour ma mère, une véritable privation, et peut-être aurait-il mieux valu que je ne l'eusse pas connu. Nos bons Allemands me paraissent un peu plus maussades depuis son séjour ici, et nos agréables me sont encore plus insupportables ; mon mari

s'en est sans doute aperçu, et sur ce que je n'étais pas aussi enthousiasmée que lui du prince de *** que nous avons vu deux ou trois fois l'hiver dernier, il m'a dit avec un peu d'aigreur : « Il faut être Français pour plaire à Madame. » Voilà ses mots ; mais il y avait dans le son de sa voix quelque chose d'aigre, et dans ses regards une intention que je ne puis vous rendre. Je crois que la présence du marquis lui est à charge; les malheureux sont toujours importuns à certaines personnes, à presque tous les hommes ; le calcul de l'intérêt est en entier contre eux ; l'intérêt étend ses vues dans l'avenir, et craint qu'on ne fasse un titre d'un léger bienfait pour en exiger de nouveaux. Mon mari a toujours été porté à l'économie; il en sent en ce moment encore plus toute la nécessité, et il s'exagère la faible dépense que le séjour du marquis occasionne : voilà je crois la source de son humeur contre lui, et il n'a d'ailleurs jamais aimé les Français. Elle n'aura plus de fondement dans peu, car le marquis part pour Francfort, où il a quelques misérables débris de sa fortune à rassembler. J'aurai besoin de quelque temps après son départ pour me remettre au ton ordinaire des conversations, et m'habituer à des sociétés sans intérêt. Avec vous et avec le marquis nous parlons une autre langue. Je remplacerai le marquis par des livres, et quand vous serez mariée, ma chère amie, les occasions fréquentes de nous voir ne me laisseront rien à désirer. Adieu, mon unique, tendre et adorable amie.

XX

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Je suis enfin entièrement guéri, ma chère cousine, et je partirai dans peu pour Francfort, pénétré d'une immortelle reconnaissance pour l'intéressante famille qui m'a donné un asile. Vous me feriez grand plaisir de vous informer d'un logement pour moi. J'aurais été bien heureux si nous avions pu loger ensemble; mais le titre de cousin aurait-il suffi pour vous rassurer contre les propos? J'ai quelques fonds à rassembler qui me mettront au-dessus du besoin jusqu'à des circonstances plus heureuses. La société n'est plus si agréable au château de Loewenstein, depuis l'arrivée du père et du mari. Chacun fait un peu trop sentir son empire; mais ils sont obligés de s'abaisser un peu devant l'oncle, à qui ses richesses donnent un ascendant marqué sur toute la famille, excepté sur sa nièce; on voit qu'elle respecte en lui le frère de son père, son âge et ses vertus, mais que ses richesses ne déterminent point ses égards et ses soins; on voit que pauvre il serait également considéré par elle. L'oncle, qui a un discernement naturel, et plus étendu qu'on ne croit, distingue fort bien et le genre de complaisances qu'on a pour lui, et leur principe. Il paraît savoir gré à sa nièce de la juste mesure de ses empressements, et l'on croit voir qu'il compterait plus sur son amitié que sur celle des autres, malgré leurs exagérations.

Le mari est prévenu contre les Français, et j'attribue à son éloignement pour eux quelques mots aigres qui avaient l'air de s'adresser indirectement à moi; j'ai été tenté dans deux ou trois circonstances de croire qu'il avait quelque jalousie contre moi. *Sans être heureux, on fait donc des jaloux!...* J'attends de vos nouvelles, ma chère cousine, et un dîner que nous allons faire à trois lieues ne me permet pas de m'entretenir plus longtemps avec vous ; agréez mon tendre attachement.

XXI

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je m'informe de tous côtés, mon cher cousin, d'un logement tel que vous le désirez, et c'est pour moi un grand chagrin que la maison que j'habite ne soit pas plus vaste ; je me serais mise au-dessus des propos, et en vérité je ne crois pas qu'ils eussent été à redouter. L'on vit où l'on peut dans un bouleversement comme celui que nous éprouvons; d'ailleurs vous connaissez ma maxime, c'est que la vérité se fait toujours connaître à la longue ; je ne pense donc pas qu'on nous eût pris longtemps pour *Annette et Lubin*. On m'a parlé d'une veuve qui a un appartement à louer, assez propre, qui pourrait aussi se charger de vous nourrir et de vous donner du café et du thé, car ces deux articles, en Allemagne, ne sont jamais oubliés. Je crois que l'ordinaire de la veuve vous paraîtra

préférable à une table d'hôte, et je tâcherai de faire prix pour le tout, qui n'excèdera pas, à ce qu'on dit, six livres de France par jour. Je ne sais si votre petite fortune vous met en état de faire cette dépense. Avant que l'idée de faire des fleurs me fût venue, j'ai vécu avec trois livres, moi et ma femme de chambre, dans une petite ville d'Allemagne, où, à la vérité, les vivres sont moins chers. Comme vous devez bientôt arriver, je n'arrêterai rien définitivement, mais je rassemblerai toutes les instructions propres à vous mettre à portée de choisir promptement. Cela est important, car les auberges sont fort chères à Francfort; c'est ici qu'est la fameuse maison rouge; mais une telle habitation n'est pas à proposer à un émigré. Je suis très satisfaite de tout ce que j'ai vu à Loewenstein ; c'est une famille très estimable, et la mère et la fille ne sont dans aucun pays des femmes communes. Je crois, je dirai je crains, mon cher cousin, que le mérite de la fille n'ait fait que trop d'impression sur vous. C'est une affreuse situation que celle qui fait un malheur de rencontrer une société aimable; on n'en sent que plus vivement son mal, et l'agrément, le bien-être dont on jouit, affaiblissent le courage et semblent porter au désespoir. Qui m'aurait dit, il y a dix ans, quand j'ai perdu le duc de Montjustin, que j'aimais sincèrement, quand j'ai perdu, il y a trois ans, ma petite Charlotte, qu'il viendrait un temps où je regarderais leur mort comme un bien pour eux, et presque aussi pour moi! qui peut m'assurer que le duc de Montjustin, ardent, passionné dans ses goûts pour les idées nouvelles, n'aurait pas été démocrate, ou qu'il n'aurait pas été une des vic-

times immolées dans les affreuses journées qui surpassent celles de la *Saint-Barthélemy*, enfin, impatient, fier comme il l'était, comment aurait-il pu se résigner à la pauvreté et à l'humiliation qui la suit ? Que ferais-je de ma Charlotte, qui aurait aujourd'hui quatorze ans ? Forcée de la perdre de vue quelquefois pour m'occuper de mon travail et de mon petit commerce, comment la garantir des impressions qu'elle pourrait recevoir? Et si les affaires de la France ne s'arrangent point, quel sort lui préparait l'avenir !... son éducation lui avait inspiré des sentiments conformes à sa naissance, comment supposer que, dans une personne de cet âge, la raison aurait su en affaiblir le souvenir sans l'éteindre, et l'amener à une résignation exempte de bassesse et d'abattement ? Voilà ce que ma raison me dit quelquefois pour tempérer la douleur de sa perte ; mais mon cœur me présente bien plus souvent un autre aspect, et je vois Charlotte partageant mon travail, me prodiguant les plus tendres soins ; je vois dans elle une compagne chérie, à qui j'ouvre mon cœur, enfin l'objet d'une affection qui, par sa nature et sa vivacité, suffit à l'âme la plus sensible et la plus active. Mais il serait venu un temps, et ce n'était pas loin, où le cœur de ma Charlotte aurait éprouvé des besoins, et la passion s'est toujours indignée des barrières que la naissance et la fortune ont établies dans la société. Dans un moment où l'égalité parmi les hommes est réduite en système, il m'aurait été bien difficile, je ne dis pas de diriger, mais de circonscrire, le choix de ma Charlotte et de la préserver de la séduction de l'homme le plus vil par son état ou sa

naissance. L'amour sera toujours démocrate quand il aura intérêt de l'être. Je n'ai jamais été, mon cher cousin, enivrée de l'éclat des titres et de la noblesse, mais je n'aurais pu voir ma fille se dégrader par une alliance honteuse. Je crois que cette morale serait applaudie dans la maison que vous habitez, et que le Commandeur redoublerait d'estime pour moi. Adieu, mon cher cousin, dites mille choses pour moi à vos bons et généreux hôtes, et à la comtesse que, pour les premières roses que je ferai, je tâcherai de me rappeler les nuances de son teint.

XXII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE DE WERGENTHEIM

Le marquis est parti, ma chère Émilie, et vous ne sauriez dire le vide que fait son absence dans la maison ; depuis deux jours nous n'avons parlé que de lui, et mon père même, tout prévenu qu'il est contre les Français, n'a pu empêcher de convenir que le marquis avait de l'agrément et de la solidité. Ma mère a pour lui un intérêt maternel ; « j'ai toujours, dit-elle quelquefois, désiré une fille de préférence, et je m'en trouve bien ; ma Victorine remplit mon cœur entier ; mais je sens qu'une mère serait bien heureuse d'avoir ma Victorine et le marquis. » Une autre fois, en parlant d'âge elle me dit : « Il suffit qu'un mari ait quatre ou cinq ans de plus que sa femme, c'est

la différence qui est entre le marquis et vous »; et une autre fois encore en parlant de taille, elle me dit, que le marquis et moi étions, chacun dans notre genre, de la taille convenable; enfin il semble qu'elle soit entraînée, quand elle me parle de lui, à nous comparer, et qu'elle ait l'idée d'un juste assortiment qu'elle regrette ; rien n'a été plus frappant que la manière dont elle regarda un jour mon mari, qui venait de parler d'une façon peu délicate sur l'amitié. Elle leva les yeux de dessus son ouvrage, le considéra, et aussitôt les reporta sur le marquis, et ensuite sur moi; que de choses il y avait, ma chère Émilie, dans ces regards successifs, de la surprise, du mépris, une comparaison à l'avantage du marquis, des regrets, une excuse en quelque sorte envers moi : je vis tout cela, et n'en fis pas semblant; j'affectai même de n'avoir pas fait attention à ce qui avait été dit. J'espère que nous reverrons quelquefois le marquis ; la politesse lui en fait un devoir; mais je crois qu'il ne sera pas pénible. Je vous avoue qu'il me semble depuis son départ que mon cœur et le peu d'esprit que j'ai sont des instruments inutiles que j'ai remis dans leur étui. Venez, ma chère amie, et je recommencerai un charmant concert. Adieu, j'embrasse tendrement mon aimable Émilie.

XXIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN.

J'arrive à Francfort, ma chère cousine, et vous êtes absente depuis plusieurs jours. Je ne croyais pas qu'il me serait difficile de quitter le château de Lœwenstein; il me semblait que je n'avais à renoncer qu'à une société douce et aimable, dont l'habitude peu ancienne ne devait pas être douloureuse à rompre; mais en faisant les préparatifs de mon départ, j'ai éprouvé une sombre tristesse qui semblait m'ôter les forces, un trouble qui n'empêchait de donner les ordres les plus simples. Nous avons été nous promener mercredi, veille de mon départ, et chacun des objets que je voyais me présentait l'idée d'une prochaine privation; chaque allée, chaque arbre étaient-ils donc la source d'un plaisir auquel il faut que je renonce? Le château de Loewenstein est devenu ma patrie. Toute la famille m'a fait les adieux les plus sensibles, et la charmante comtesse a seule été un peu froide. Les adieux ont souvent cela d'embarrassant; il faut se faire effort pour montrer ce qu'on ne sent pas, ou pour cacher ce qu'on sent. Hélas! elle n'avait rien à cacher; mais la présence d'un mari porté à la jalousie semble quelquefois l'embarrasser. La crainte de rougir fait rougir, et n'osant donner l'essor à sa bienveillance, elle m'a paru mettre un peu plus de réserve que les autres dans l'expression de ses regrets; son embarras m'a donc

vé des témoignages d'une innocente affection. La contrainte que j'avais éprouvée à la promenade, et la lumière qui tout d'un coup m'a fait lire au fond de mon cœur m'ont fait prendre la résolution de partir le lendemain de grand matin, sans voir personne. En me faisant cette violence, je me comparais à un homme condamné qui désire qu'on avance l'heure de son supplice. J'ai prétexté un rendez-vous donné à Francfort, qui me forçait à arriver de très bonne heure, et je suis rentré chez moi dans l'accablement du désespoir. Le château de Loewenstein était, comme je vous l'ai dit, devenu ma patrie, et j'y avais trouvé une nombreuse famille. Hélas! je me voyais de nouveau seul sur la terre. Six heures sonnaient à peine que j'étais monté en voiture, le lendemain matin; en quittant cette maison où j'ai mené une vie si douce, j'ai avancé la tête lorsque ma voiture sortait de la cour, pour la considérer encore, et diriez-vous que j'ai cru apercevoir la comtesse, qui avait entr'ouvert un rideau d'une fenêtre sur la cour? Je me suis aussitôt replongé dans le fond de ma voiture avec un cri de douleur, comme si j'avais vu le spectacle le plus affreux. Mon fidèle Bertrand, qui était à côté de moi, a été effrayé de m'avoir entendu crier, et de me voir mettre les deux mains sur les yeux, comme un homme accablé de chagrin; il a cru que quelque ressentiment de ma blessure en était la cause, et je l'ai confirmé dans cette idée en lui disant qu'un cahot de la voiture avait fait faire un mouvement à mon épaule, qui m'avait fait éprouver une douleur extrême; cela n'était pas sans vraisemblance, et il semblait porté à le croire; mais on voyait cependant que son

bon sens naturel n'était pas entièrement satisfait de cette explication. Vous serez peut-être alarmée, ma cousine, des tourments que me prépare un amour sans espoir. A la moitié du chemin, je me suis arrêté dans une auberge pour déjeuner et faire rafraîchir les chevaux ; dans cette auberge était un bon Germain de l'ancien temps ; la candeur, la probité étaient peintes sur sa figure, et l'on voyait à son maintien qu'il avait servi. Comme je l'entendis parler français avec Bertrand, j'ai lié conversation avec lui, et il m'a dit qu'il avait servi sous le grand Frédéric. « C'était un homme celui-là », m'a-t-il dit et il levait les yeux au ciel d'admiration. « Tel que vous me voyez, Monsieur, il m'a parlé plus de dix fois, et je ne l'oublierai jamais. Une nuit qu'il faisait bien froid, j'étais à me chauffer, aussi près de lui que je suis là de Monsieur. Je lui dis comme ça : *Eh bien ! Père Fritz, vous nous donnerez de bons quartiers d'hiver.* Il me frappa sur l'épaule, le grand Frédéric, oui, monsieur, il me frappa sur l'épaule, et il me dit : « il faut « encore frotter ces gens-là, et vous serez content, mon ami, « ainsi que tous ses braves gens. » « Il n'aimait pas l'odeur de la pipe, eh bien ! il n'en faisait pas semblant quand il était au milieu de nous. » Je demandai à ce brave vétéran ce qu'il faisait. Il me raconta qu'il avait quitté le service après la mort de Frédéric, et qu'il était concierge et fermier d'une petite terre qui était à trois lieues des bords du Rhin. « Je me suis marié, dit-il, avec une femme pour qui j'avais le cœur pris depuis longtemps et là nous vivons, dit-il, tout doucement. J'ai bien de petits agréments, je prends tout le bois qu'il me faut dans la forêt ; j'ai une bonne basse-cour ; mon

potager me donne des légumes en quantité, et comme le maître du château ne vient jamais dans sa terre, le père Schmitt est regardé comme le seigneur; il n'y a que l'argent qui manque un peu pour payer exactement le prix de la ferme: ce diable d'argent, il fait tout dans ce monde, et c'est dommage qu'il soit si rare; depuis un an je n'en avais pas mal parce que j'avais loué la moitié du pavillon que j'occupe à un patriote hollandais qui avait quitté son pays pour toutes ces querelles, qui sont là comme dans cette France; car personne n'est tranquille aujourd'hui. Ce Hollandais était un bien honnête homme, bien tranquille; ma femme lui faisait sa petite cuisine, je lui abandonnais une partie du jardin qu'il cultivait pour son amusement, et il était fort content du père Schmitt qui, voyez-vous, ne demande qu'à vivre, et voudrait que tout le monde fût heureux. Notre Hollandais nous donnait pour tout cela cinquante florins par mois, en beaux ducats de Hollande, et comme ils disent, cordonnés; cela mettait beaucoup d'aisance dans notre ménage, et je regrette bien ce bonhomme-là, qui, je crois, nous regrette aussi; car il trouvait la situation de notre maison et les environs superbes, et il ne se lassait pas de les admirer. » Toute cette conversation vous semblera peu intéressante, mais attendez, ma chère cousine; à mesure que ce bon Allemand parlait, je songeais à son pavillon, à son jardin, à l'embarras où je me trouve pour me fixer quelque part en attendant un temps plus heureux, à mon goût pour la campagne, aux ennuyeuses assemblées des villes, à la nécessité de jouer pour ne pas être à charge dans les sociétés; toutes ces considérations se sont présen-

tées à mon esprit, et je me suis dit : L'habitation du père Schmitt me convient, je cultiverai un petit jardin, je me promènerai, je m'amuserai à peindre toutes les belles situations des environs, et j'irai, guidé par la reconnaissance, une ou deux fois le mois, au château de Lœwenstein, et chez l'oncle de la comtesse ; décidé par ces raisons, j'ai dit : « M. Schmitt, si vous voulez de moi, je remplacerai votre Hollandais. Je cherche une petite maison de campagne ; tout ce que vous me dites de votre habitation me plaît fort, et notre marché sera bientôt fait. Je louerai pour six mois la partie dont vous pouvez disposer, et vous en compterai trois mois d'avance. » Il a béni la Providence qui m'avait ainsi fait trouver sur son chemin, et nous sommes convenus que, dans trois jours, j'irai voir sa maison, et terminerai avec lui, si elle me convient. Adieu, ma chère cousine, cette longue lettre vous est un sûr garant de ma confiance en votre amitié.

CHAPITRE VII

LE PORTRAIT

XXIV

ESSE DE LŒWENSTEIN A Mlle ÉMILIE DE WERGENTHEIM

ma chère Émilie, la copie d'une lettre de mon
ı marquis et sa réponse que le marquis m'a com-
ée. Vous verrez la noble façon de penser de mon
t vous apprendrez que le marquis est établi à une
ici, et à un quart de lieue du château de mon
a mère a paru très aise de le voir fixé auprès de
on oncle nous a félicité de ce voisinage dont il
et bien, a-t-il dit, de profiter ; mon père a paru
différent à cette nouvelle. M. de Lœwenstein a
e ne croyais pas qu'il fût assez riche pour louer
ison. — Appelez-vous cela une maison ? a dit ma
– Enfin c'est une habitation, et il y a bien
grés qui ne seraient pas en état de faire cette
. » Mon oncle a répété plusieurs fois : « assez riche »,
meur, et a dit ensuite : « Je ne sais pas, mon
ourquoi nous ferions l'inventaire des misérables
ue le marquis a pu sauver de son naufrage ; il a

ce qu'il a ; mais s'il a besoin de trois mille ducats, d'un bel et bon appartement, et d'un dîner qui en vaut bien un autre, il n'a qu'à s'adresser au Commandeur de Lœwenstein. » Ma mère a applaudi de l'œil et du geste sans dire un mot; mon père a dit froidement : « Les malheureux doivent toujours compter sur mon frère. — Grand merci, mon frère, a repris le Commandeur, mais ce terme de malheureux me fait de la peine quand il s'agit d'un homme comme le marquis; il ne l'est que trop, malheureux, je le sais bien. » Mon mari promenait ses regards sur nous tous, et ses regards disaient : quand on a des parents, quand ils sont menacés de perdre un procès !... Pour moi, j'ai regardé mon oncle aux premiers mots qu'il a dits, d'un air d'admiration et de sensibilité, et ensuite mes yeux sont restés fixés sur mon ouvrage. Que dites-vous de cette scène, Émilie, n'admirez-vous pas mon bon oncle, et ne trouvez-vous pas qu'il y a beaucoup de délicatesse à avoir relevé ce mot de malheureux ? J'embrasse bien tendrement mon Émilie.

XXV

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

J'invoque vos bontés, ma chère cousine, vous pouvez me rendre un grand service, chasser de mon esprit la plus cruelle inquiétude, et diriger ma marche dans la plus embarrassante des circonstances. Je vous ai fait la

confidence des sentiments passionnés dont je m'efforçais de contenir la brûlante explosion; elle est faite, cette explosion, ma chère cousine, malgré tout mon courage, et j'ose dire malgré un empire surnaturel sur moi-même. Pendant mon séjour à Lœwenstein, j'avais trouvé le moyen de faire un portrait de la comtesse, très ressemblant, d'après un très maussade tableau que vous avez pu remarquer dans le salon; ce portrait forme un très joli médaillon, et j'avais écrit au bas ce vers si brillant, et qui explique si bien la situation d'un homme qui se débat contre un sentiment violent :

Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve.

Mais ce n'est pas tout; de l'autre côté du portrait, j'avais mis des cheveux de la comtesse; vous me demanderez qui me les a donnés? Personne. Il y a quelque temps, qu'étant entré le matin dans sa chambre avec sa mère, je la trouvai à sa toilette; on lui coupait les cheveux, et j'en aperçus un assez gros flocon sur le parquet; je laissai tomber mon mouchoir auprès, et en le ramassant, je pris les cheveux; à peine pus-je rester ensuite quelques minutes dans la chambre; possesseur de ce trésor, je me hâtai d'en sortir pour baiser mille fois cette précieuse dépouille. Je reviens au portrait; il était dans ma chambre avant-hier, enfermé dans un petit portefeuille dont la clef s'étant perdue, j'avais été obligé de briser la serrure pour y prendre un papier; le portrait est sorti du portefeuille, et en tirant mon mouchoir est tombé de ma poche : en quelles mains est-il? Voilà, ma chère

cousine, ce qui m'inquiète vivement. Je n'ai pas dormi de la nuit en songeant au trouble que je cause peut-être en ce moment au château de Lœwenstein; peut-être fais-je à jamais le malheur d'une femme dont j'achèterais la félicité par le sacrifice de ma vie. Je ne puis avoir laissé tomber ce portrait que dans le château ou dans la cour, en descendant ou en montant en voiture; dans tous les cas, il est au pouvoir de quelqu'un de la maison, et si c'est le mari, si c'est le père qui l'ont trouvé, vous voyez tout ce qui peut en résulter de désagréable ou de fâcheux. Tâchez, ma chère cousine, de me tirer de l'affreuse inquiétude où je suis. Je n'ose retourner à Lœwenstein, je voudrais savoir toute l'étendue de mon malheur; le mélange d'espoir et de crainte produit un état d'anxiété pire que la certitude du mal. Vous devriez aller dans peu voir la comtesse; hâtez de deux jours votre voyage. Si le portrait est tombé entre les mains du mari, il aura parlé au père, à la mère, il aura fait des reproches à sa femme, et vous verrez de l'agitation et de la contrainte dans la famille; si c'est la mère, elle gardera le secret; si c'est le père, il l'aura concentré entre sa femme et lui; la mère aura été chargée de gronder sa fille, toute innocente qu'elle est. Vous verrez, en entrant, à la sérénité des visages ou à leur altération, l'état des choses. Enfin en parlant de moi et de mon projet de venir passer deux ou trois jours à Loewenstein, portant en même temps un regard prompt et observateur sur la compagnie, vous démêlerez leurs sentiments. Je me conduirai en conséquence de vos aperçus, et je saurai à quoi m'en tenir. Vous ne pouvez pas vous faire une idée du cha-

grin que j'éprouve, il n'est plus temps de rien vous cacher ; j'aime sans espoir, de toutes les forces de mon âme, et je m'étais imposé la loi rigoureuse de concentrer à jamais une passion aussi vive que pure, de ne rendre qu'en secret un culte désintéressé à l'objet de mon idolâtrie ; son bonheur est sacré pour moi, et je serais mort plutôt que de le troubler par un aveu embarrassant pour la plus vertueuse et la plus sensible des femmes. Mon étourderie découvre tout ce qui était enseveli au plus profond de mon cœur, et à qui ? A un homme peut-être assez injuste pour la rendre responsable de mes sentiments qu'elle ignore, pour l'accuser de les avoir encouragés ; et c'est ainsi que je paye l'hospitalité généreuse qu'elle m'a accordée, et que je reconnais les soins les plus touchants ! Partez donc, ma chère cousine, et puisse votre voyage rétablir un peu de calme dans mon âme, en me faisant connaître que le repos de la comtesse n'a pas été troublé par ma malheureuse étourderie.

XXVI

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Vous êtes né fort heureux, mon cher cousin, ou plutôt la Providence n'a pas voulu qu'une femme vertueuse fût la victime d'un singulier concours de circonstances qui pouvaient ternir sa réputation. Je vous épargne des réflexions que vous avez déjà faites, et j'applaudis à toutes

les sages résolutions que vous ont sans doute dictées la reconnaissance et la probité. Je viens au fait pour ne vous pas tenir en suspens. Aussitôt votre lettre reçue, je me suis mise en route pour Mayence, et je suis arrivée un peu avant l'heure du dîner à Lœwenstein; on a été surpris de me voir; mais j'ai supposé une affaire qui avait avancé un voyage que je devais faire. La comtesse, que j'ai trouvée faisant sa toilette, a paru fort aise, et m'a semblé redoubler pour moi d'intérêt et d'amitié; sa mère m'a reçue comme à l'ordinaire, c'est-à-dire très bien; le mari m'a fait ses grands compliments accoutumés, et ses révérences jusqu'à terre, et la belle physionomie du Commandeur s'est épanouie en me voyant. J'attendais qu'on me parlât de vous: c'est la mère qui a commencé en me demandant de vos nouvelles. Votre nom prononcé, j'ai parcouru aussitôt tous les visages, et aucun n'a rien exprimé d'extraordinaire. La mère a fait votre éloge de la manière la plus naturelle; le Commandeur l'a appuyée par des exclamations; le mari a dit qu'il espérait chasser avec vous, et qu'il vous ferait voir qu'il savait mieux tirer un coup de fusil que jouer aux échecs. La comtesse a demandé si votre logement était un peu commode : « Il n'est pas difficile », a-t-elle dit. « Des militaires, a repris le commandeur, ne doivent pas l'être: mais cependant, quand on a l'habitude d'être magnifiquement logé pendant la paix, il y a bien des petites commodités dont la privation est sensible. » Aucune réserve, aucune froideur, aucune affectation ou regards furtifs sur quelques personnes n'ont frappé mes yeux très attentifs, tant qu'il a été question de vous; de là j'ai

conclu que le portrait n'avait pas été trouvé par le mari, la mère, ni le père, ni le Commandeur; mais la comtesse, je n'en étais pas si sûre, et une légère nuance d'embarras m'a semblé offusquer passagèrement cette âme si franche, si pure, et habituée à se livrer à tous ses mouvements qu'elle n'a jamais intérêt à réprimer. La conversation pendant le dîner, et après, s'est portée sur divers objets, et voulant absolument éclaircir le fait qui vous intéresse ainsi que moi, mon cher cousin, j'ai préparé bien adroitement mes batteries, et enfin voici quel a été le coup décisif : j'ai parlé des malheureux émigrés dont la plupart sont sans ressources. J'en ai cité qui montraient le français, la géographie, et de là je suis venue très naturellement à parler de mon talent. J'ai tiré une lettre de Saint-Pétersbourg par laquelle on m'annonce une remise de cinq cents roubles pour un envoi de fleurs, ce qui m'a valu des félicitations sur ma fortune et mes succès ; ensuite j'ai ajouté : « Mon cousin ne serait pas plus embarrassé que moi s'il était réduit à travailler pour subsister ; il a un talent qui est un peu plus distingué que celui que j'ai d'arranger des chiffons. J'ai laissé la compagnie en suspens sur votre talent et, à l'instant même, j'ai regardé le plus adroitement qu'il m'a été possible la comtesse, et démêlé qu'elle faisait des questions moins pressantes que les autres pour savoir votre talent. Le Commandeur a insisté sur l'équitation; un autre a parlé de tourner; j'ai eu l'air de me divertir de leur curiosité, afin de me donner plus de temps pour juger, et toujours j'ai remarqué que la comtesse était la moins vive dans ses questions, et la moins variée dans ses conjectures; enfin j'ai dit : « Mon cousin sait peindre

admirablement et excelle pour la ressemblance dans les portraits. » Vous pensez bien que mes yeux se sont portés vers la comtesse, mais avec tous les ménagements possibles, avec la plus grande légèreté... Le portrait est entre ses mains, et n'a été vu de personne, soyez-en sûr, mon cousin, et remerciez bien votre bon génie ou plutôt le sien qui a corrigé la maligne influence du vôtre. Échappé miraculeusement d'un si grand danger, vous redoublerez sans doute de circonspection; vous aurez besoin bientôt de toute votre prudence : le Commandeur veut faire peindre sa nièce par vous; il se presse de lui donner cette satisfaction, et vous jugez que la manière dont on a reçu ses instances a multiplié les indices et changé mes convictions en certitudes. Adieu, je vais coucher à Mayence, où je n'ai rien à faire; mais je n'ai cependant jamais fait de voyage qui m'ait procuré autant de satisfaction; dormez bien, mon cher cousin.

XXVII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENSTHEIM

Je suis encore troublée, ma chère amie, d'un événement dont les suites auraient pu être bien fâcheuses pour moi, et je ressemble à un homme, qui, mesurant des yeux l'abîme où il a pensé tomber, est plus effrayé qu'au moment du danger. Ce début vous paraîtra tragique; mais trouverez-vous que je sois exagérée, lorsque je vous

dirai que ma réputation a pensé être compromise aux yeux de toute ma famille sans que j'eusse pu me justifier; que mon mari disposé, je crois, par tempérament à la jalousie, a été au moment de concevoir contre moi des soupçons fondés; enfin que sans le plus heureux des hasards le repos de ma vie était peut-être troublé pour jamais. Vous allez en juger. Le marquis est venu dîner ici aujourd'hui, et nous a fait passer une journée fort agréable; ma mère elle-même m'a dit quand il est parti, voyant qu'il était fort tard : « C'est vraiment un enchanteur qui chasse l'ennui de tous les lieux où il se trouve, et qui donne des ailes au temps. Un moment après son départ, j'ai vu à terre un petit papier plié, de la grandeur d'un billet, je l'ai ramassé et, l'ayant ouvert, j'ai trouvé... quoi?... mon portrait à la mine de plomb! et de l'autre côté des cheveux. Je l'ai mis promptement dans ma poche, et je suis devenue toute tremblante, en considérant M. de Lœwenstein qui en était plus près que moi, qui aurait pu me le voir ramasser, et m'aurait fait des questions sur ce qu'il renfermait; heureusement il lisait la gazette, et ma mère, qui aurait pu également me questionner, avait les yeux attachés sur son ouvrage. Je suis sortie à l'instant toute troublée, la rougeur sur le front et les joues brûlantes comme une coupable. Dès que j'ai été dans mon appartement, j'ai examiné ce portrait; il n'est pas possible de s'y tromper, c'est le mien, copié d'après celui du salon, mais singulièrement embelli; le même ajustement, la même coiffure; mais il faut tout vous dire, ma chère amie, au bas est un vers célèbre de Racine : *Présente, je la fuis; absente, je la trouve.* J'ai comparé attentivement les che-

veux qui étaient derrière le portrait, avec les miens; il est évident que ce sont les mêmes. Ah! quelle imprudence, Monsieur le marquis, et quel trouble vous avez pensé exciter! Jugez donc, ma chère Émilie, de ce qui serait arrivé si ce portrait avait été ramassé par mon mari; jugez de mon embarras qui aurait tourné à ma honte, toute innocente que je suis. Il doit être dans des transes mortelles de son côté; mais je ne puis les calmer, je ne puis lui parler du hasard qui a mis ce portrait entre mes mains; il me le demanderait et la restitution serait un don; enfin, que je le lui rende, ou non, s'il savait qu'il est entre mes mains il s'enhardirait à me parler des sentiments qui ont guidé son crayon. Sans le vers qui est au bas, on pourrait mettre sur le compte de la galanterie le désir qu'il a eu d'avoir mon portrait; mais ce vers, Monsieur le marquis, est plus que de la galanterie, qu'en dites-vous, Émilie? Malgré son imprudence, je le plains; il doit être extrêmement inquiet, et me voit peut-être, par sa faute, malheureuse pour le reste de ma vie. Je vous avoue que j'avais trouvé le marquis fort empressé pour moi, que ses regards me paraissaient avoir une expression de tendresse; mais j'attribuais en grande partie ses sentiments à la reconnaissance, et à un besoin d'attachement que le malheur semble rendre plus pressant, et qui fait saisir le premier objet qui se présente. Je répondais à ces sentiments par une sincère affection, et le regardais comme un frère; je me félicitais d'une affection mutuelle et innocente qui promettait à mon cœur des jouissances paisibles. J'attends, ma chère Émilie, avec bien de l'impatience votre réponse. Adieu, ma chère amie.

XXVIII

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Le billet que je reçois de vous, mon cher marquis, s'est croisé avec une lettre que je vous ai écrite avant-hier. A propos de mari, le hasard m'a mise à portée de savoir quelque chose qui vous intéresse et vous fera de la peine, mais il est nécessaire que vous en soyez instruit. J'ai dîné avec fort peu de monde chez un banquier très honnête et dont j'ai reçu des services, auxquels ma délicatesse a seule mis des bornes. On s'est entretenu après dîner des affaires de France et des émigrés, et à ce sujet le frère du maître de la maison a parlé de votre aventure, du bonheur que vous aviez eu de rencontrer le Commandeur et sa nièce, et de tous les soins qu'ils vous ont rendus. Il a fini par ajouter en riant : « Un de mes amis, qui m'a raconté cette histoire, m'a dit : que le mari trouve le marquis très reconnaissant. » La compagnie, à ces mots, s'est également mise à rire, et quelqu'un a dit : « Le comte de Lœwenstein craint de passer pour jaloux ; mais il est si attentif à tout ce que dit et fait sa femme qu'il serait, je crois, difficile d'échapper à ses observations. — Personne ne sait mieux, que moi, ai-je dit, cette aventure de roman ; mais il manque le fond qui est un beau sentiment ; et c'est dommage, car le cadre est parfait. Le marquis est mon cousin, et le hasard m'ayant conduite, pour mon petit commerce, à Lœwenstein, chez

ses généreux hôtes, il m'a entretenue de toutes leurs bontés, et il ne tarit point dans les effusions de sa reconnaissance; mais elle porte autant, je vous assure, sur la mère que sur la fille, et tout autant sur le Commandeur. Il aurait été surprenant qu'on n'eût pas arrangé un roman sur cet événement; il n'y en a pas qui y prête davantage. Si Monsieur le comte est porté à être jaloux, il peut aisément prendre les expressions d'un homme pénétré de reconnaissance, et ses empressements, pour des témoignages d'un sentiment plus tendre; je conviendrai aussi que s'il ne connaît pas les manières galantes des Français, il peut encore être induit en erreur plus facilement. Mon cousin est du très petit nombre des gens de son âge, qui retracent cette ancienne galanterie, dont les vieilles femmes regrettent la perte et qui vient d'une envie générale de plaire, jointe à une grande politesse. Personne ne pourrait, au reste, mieux que moi, rassurer M. de Lœwenstein, car je connais à mon cousin une grande passion qui n'ajoute pas peu au regret qu'il a d'être expatrié. » J'ai dit tout cela sans chaleur et avec une sorte de négligence. Tout le monde a été de mon avis sur le ton de galanterie des Français, qui fait supposer qu'ils sont occupés de femmes qui ne les intéressent nullement. Je vous ai fait amoureux pour dérouter encore davantage, et vous voyez que je ne suis pas sans talent pour le rôle de confidente. Ne faites pas cependant trop de dépense en reconnaissance; la comtesse est pour les trois quarts et demi dans l'intérêt que j'ai pris dans cette conversation, et dans les craintes qui m'ont occupée. C'est une des personnes pour qui je me suis sentie le plus de penchant,

et il me semble que je suis son amie depuis plusieurs années; j'ose me flatter qu'elle partage mes sentiments, ainsi que Mlle Émilie, par contre coup. J'ai donc été effayée, pour son repos, des discours qu'on tient sur votre liaison, et qui peuvent revenir à son mari, et sachant par vous-même l'impression qu'elle vous a faite, je tremble des indiscrétions que vous pouvez commettre, soit par l'expression de vos regards, soit par des manières trop empressées, enfin de tout ce qui peut déceler la passion aux yeux d'un homme attentif et intéressé. J'ai été plus loin, et j'ai craint la comtesse elle-même; car, sans vous faire de compliments, elle peut bien vous préférer innocemment à tout ce qu'elle a vu, sans être éprise de vous, et cette préférence, qui ne tiendra qu'à son goût et à son discernement, peut avoir l'air de venir de son cœur; enfin, à quels dangers n'est pas exposée une femme qui passe des journées entières avec un jeune homme poursuivi par l'infortune, qui, en disposant un cœur sensible à l'attendrissement, semble frayer vers lui une route plus abrégée! Je suis rentrée chez moi, mon cher cousin, pour vous faire part et des discours qu'on tient et de mes réflexions; je sais que vous êtes susceptible de passions violentes; mais je connais votre honnêteté; songez à votre situation, et à celle de la comtesse, si douce, si paisible, si éloignée des orages des passions. Je sais que des femmes plus aimables que moi vous auraient fait un récit plaisant des inquiétudes du vieux comte de *Tun-den-ther-trunck*, qu'elles vous féliciteraient du petit amusement que le sort vous a destiné, en vous conduisant auprès d'une jeune et belle dame de château;

qu'elles vous inviteraient à mériter qu'elle vous dise, comme cette dame allemande, qui trouvait qu'un prince la pressait trop vivement : *pour Dieu, Votre Altesse a la bonté d'être trop insolente.* Je suis persuadée, mon cousin, qu'au fond de votre cœur vous applaudirez à ma pédanterie. Adieu.

CHAPITRE VIII

PHÈDRE

XXIX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Vous avez cru, mon Émilie, qu'il ne serait plus question de ce portrait qui m'a causé tant d'effroi; mais il semble que quelque chose de fatal soit attaché à cette peinture ; elle m'a fait connaître les sentiments du marquis. Hélas! ma chère amie, elle vient aussi de lui faire connaître toute ma faiblesse. En vérité, il y a une destinée qui se joue de notre prudence, et nous rend à son gré innocents ou coupables. Que puis-je faire de mieux que de faire fermer ma porte au marquis lorsque je suis seule au château? Et vous allez voir comment cela m'a réussi. Toute la maison a été dîner hier chez M. de Werberg, et, comme la société de sa femme m'ennuie, j'ai pris le prétexte de ma santé pour rester chez moi; on sait combien j'ai de plaisir à me trouver seule de temps en temps; ainsi mon projet n'a point surpris. J'ai dîné, un livre sur la

table, comme vous savez que je fais quelquefois ; il me tenait lieu de convive, et valait certainement mieux que les trois quarts et demi de ceux avec qui j'ai l'honneur de dîner ; ce livre était les œuvres de Racine, que j'ai commencé de relire il y a quelques jours, et que je relis une fois ou deux par an, comme quelques autres bons livres, tels que *Télémaque*, La Bruyère, etc. Après dîner, je me suis mise à travailler, et, vers les cinq heures, j'ai été me promener avec mon livre et mon chien, après avoir dit que s'il venait quelque visite pour moi, on dît que je n'y étais pas. Me voilà dans le jardin, assise sur un banc qui est auprès d'une petite porte qui donne sur le chemin, la tragédie de *Phèdre* se trouve dans le volume que j'ai emporté, et je lis *Phèdre*, à l'endroit où *Hippolyte* parle de son amour ; je me rappelle le vers que le marquis a mis au bas de mon portrait, et je ne sais quelle idée me prend de revoir le portrait et le vers ; je le tire de ma poche et le place sur une des pages du livre, en continuant à lire assez haut quelques vers, et je répétai plusieurs fois, d'un ton plus élevé, ces deux vers-ci, qui me frappèrent vivement alors :

Vous aimez : on ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal, vous fûtes entraînée.

J'étais attendrie de la situation d'Hippolyte, de celle du marquis peut-être, car je ne cherche à rien dissimuler, et quelques larmes avaient coulé de mes yeux. C'est dans cet instant qu'un petit bruit se fait entendre, et que mon chien aboie ; je lève les yeux, et le marquis se trouve

près de moi : je fais un cri, je me lève, et mon livre et le portrait tombent; le marquis se précipite pour les ramasser, et voyant ce portrait, il se jette à mes genoux, et levant tour à tour les yeux au ciel et sur moi, tenant ce portrait entre ses mains, me demande bien éloquemment, sans prononcer une parole, ce portrait que le destin semble lui restituer. L'émotion que j'éprouvais en lisant la tragédie, l'attitude du marquis, ma surprise, l'inquiétude me laissent à peine la liberté de parler. Mes yeux se remplissent de larmes, et je ne puis que lui dire de se lever, et tendre la main pour ravoir mon portrait; il se jette sur ma main qu'il serre, qu'il baise avec transport, et, comme hors de lui-même, met dans sa poche le portrait. « Je ne vous le pardonnerai jamais, marquis, lui dis-je, avec une extrême vivacité, et c'est la dernière fois que vous me voyez. » Je fais quelques efforts pour le quitter, il s'élance vers moi; le voilà encore à genoux, et il me rend d'un air soumis ce portrait fatal; alors je lui fais des remerciements de bien bon cœur de sa complaisance, et il s'efforce de se payer en me baisant mille fois les mains. Devenu un peu plus calme, il me raconte qu'on lui a dit au château que je n'y étais pas, et qu'il n'en a pas douté, qu'en s'en retournant le timon de sa voiture s'est cassé à vingt pas de la petite porte du jardin et que son postillon a été au village chercher un maréchal pour mettre un lien de fer au timon brisé. « Pendant ce temps, a-t-il dit, je suis descendu pour me promener, et ayant vu sortir un jardinier par la petite porte, je lui ai demandé la permission d'entrer et de me promener en attendant que ma voiture fût raccommodée; à peine

ai-je eu fait cinquante pas que j'ai entendu une voix que j'ai cru reconnaître, et j'ai écouté attentivement; c'était la vôtre, et j'ai distinctement entendu que vous déclamiez des vers; c'est alors que, m'étant approché plus près pour voir si vous étiez seule, le bruit que j'ai fait vous a fait tourner les yeux de mon côté. » Que dites-vous de tant d'accidents, ma chère Émilie, si naturels, si peu importants en eux-mêmes, et cependant si extraordinaires et si intéressants par leur influence sur moi. La conversation a été fort languissante, et ce n'était pas faute de matière; le marquis, embarrassé, craignait de parler et ne disait rien; je tâchais, pour éviter de le paraître, de parler de choses indifférentes. Il m'a demandé ce que je lisais, et je lui ai dit que c'était *Phèdre* de Racine : « Vous voyez, dit-il, dans cette pièce que l'amour est impossible à vaincre, et le farouche Hippolyte a eu beau se défendre, il a été obligé de céder; la raison peut vous réduire au silence, mais elle ne diminue rien de l'ardeur de la passion, qui semble, à force d'être concentrée, prendre encore de nouvelles forces. « L'absence, a-t-il dit, n'est pas un moyen d'en triompher, et ceux qu'elle a guéris ont prouvé par là que leur cœur était légèrement affecté. On a dit avec vérité et fort ingénieusement que l'absence était comme le vent qui éteint les petits feux et redouble l'action des feux violents. — Il me semble, lui ai-je dit, qu'il faut commencer au moins par croire qu'on a quelque empire sur ses passions; c'est un moyen de s'assurer de leur force, et de vaincre celles qui n'ont pas le dernier degré de violence; mais si, dès les premières impressions qu'on éprouve, on est persuadé de l'inutilité de la résistance, on cédera aux

plus légères atteintes. Je crois donc qu'il ne faut jamais désespérer du triomphe de la raison, et que pour le faciliter il est nécessaire d'éviter toutes les occasions qui peuvent leur donner de l'aliment. » Je vous avouerai mon Émilie, qu'en parlant ainsi, je ressemblais à un poltron qui prêcherait le courage, ou à ceux qui chantent la nuit, pour faire croire qu'ils n'ont pas peur; je tâchais par là, et de m'affermir moi-même et d'empêcher par un ton sérieux et composé que le marquis ne se livrât à des effusions de sentiments mais tout à coup il s'est écrié avec vivacité : « Il est bien facile de raisonner ainsi dans le calme de l'indifférence : je crois avoir autant d'empire sur moi qu'un autre, et pendant six semaines, Madame, je l'ai prouvé ici par mon silence et la plus respectueuse circonspection; sans le portrait, vous auriez peut-être toujours ignoré l'impression que vous avez faite sur moi et que rien ne pourra effacer. Je sais que je ne dois prétendre à aucun retour et qu'aucun espoir ne m'est permis, mais est-ce une témérité d'aspirer à la compassion. Je vous ai vue les larmes aux yeux, et vous aviez à la main le portrait qui vous rappelait mes sentiments. Que ne m'est-il permis de croire qu'il entrait un peu de chagrin de mes peines dans ce qui faisait couler vos larmes ! Dites-moi, Madame, que vous me plaignez, dites-moi que, lorsque vous étiez libre, vous n'auriez pas dédaigné l'hommage de mon cœur. — Une telle assurance, lui ai-je dit, me paraît devoir ajouter à vos chagrins; car on est plus malheureux encore en songeant qu'on eût pu être heureux; vous voulez que je vous plaigne, pouvez-vous douter, quelque soit le motif de vos peines, que je ne sois

pas fâchée de vous en savoir tourmenté. — Eh bien! dit-il, pourquoi ne pas me rendre ce portrait, et pouvez-vous me répondre à ce que je vais vous dire? Le Commandeur exige que je fasse le portrait de sa chère nièce, et il me sera bien facile d'en faire un pour moi, en même temps de mettre au bas tous les vers qu'il me plaira; quel intérêt avez-vous donc à ne pas me rendre celui qui m'a causé tant d'alarmes? Vous avez eu des preuves de ma soumission, daignez m'en donner de votre indulgence. » Il s'est jeté à mes genoux de nouveau, avec un transport qui m'a touchée, et ses instances, et surtout la considération de la facilité qu'il a d'avoir un autre portrait, m'ont déterminée à lui rendre celui qu'il désirait si vivement et qui, dans le fait, lui appartient. Il l'a baisé mille fois avec une inexprimable ardeur, et le serrant dans son portefeuille : « Je perdrai la vie avant que de le laisser échapper une seconde fois. » Il n'en a pas été plutôt en possession que les transports de sa joie m'ont fait sentir que j'avais fait une faute, et qu'il ne pouvait se trouver si heureux que parce que cette restitution lui paraissait volontaire. Plus il était heureux, plus je sentais que j'avais eu tort; mais il n'y avait plus moyen d'y revenir. L'on est venu l'avertir que sa voiture était raccommodée, et craignant le retour de mes parents, je l'ai pressé si vivement de me quitter qu'il s'y est déterminé sans difficulté, et je crois par la crainte de s'entendre redemander le portrait. Il m'a encore baisé les mains en partant, et répété d'un son de voix attendrie : *Présente je vous fuis, absente, je vous trouve.* Un moment après son départ, je me suis rappelé la circonstance des che-

veux, qui ne m'était pas revenue à l'esprit, et qui m'aurait certainement empêchée de céder à ses plus vives instances; mais il n'était plus temps. Adieu, Émilie, voilà ma journée; je m'abandonne à vos réflexions et à vos conseils.

CHAPITRE IX

PARIS EN 1793

XXX

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Un de mes parents, mon cher Président, le comte de Verville, est arrivé hier chez moi dans le plus triste état; il s'est sauvé de Paris après avoir été quatre mois caché dans une soupente, chez une blanchisseuse, et de ce misérable refuge, il entendait presque tous les jours hurler un peuple furieux, à l'aspect des chars funèbres qui conduisaient au supplice les victimes de la Révolution.

Il a erré depuis, déguisé en maçon, en charretier ; parvenu en Alsace chez son beau-frère, il lui a semblé un revenant; l'erreur d'un gazetier avait répandu la nouvelle qu'il avait péri sous le fer des bourreaux, et sa sœur ainsi que son mari portaient son deuil, au moment où ils l'ont vu paraître. L'état misérable où il était à fait songer à l'habiller promptement, et on l'a vêtu d'un habit noir qui avait été fait pour son propre deuil. Les aventures chimériques que racontent les auteurs de romans ne peuvent

surpasser celles d'une multitude d'émigrés. Mon malheureux parent ne peut rester chez sa sœur; la garde nationale faisait à chaque instant des visites chez elle, et son séjour exposait la vie de sa sœur ainsi que la sienne. Le hasard l'a conduit à Francfort où je l'ai rencontré : il part pour Dusseldorf, pour y joindre sa mère, et il s'est chargé de vous porter cette lettre; la description qu'il m'a faite de Paris inspire de l'horreur pour les habitants de cette infâme capitale. Le sang coule à grands flots et les spectacles sont remplis. L'insensible Parisien, qui se rend à la comédie, voit son char brillant heurter la charrette qui conduit des malheureux à la guillotine, et cette rencontre ne lui fait pas plus d'effet que lorsque nous étions arrêtés pour faire place à un convoi. Le fanatisme du peuple est à son plus haut période, et cependant il voit tomber les têtes d'une multitude de gens de sa classe ; chaque jour la liste des malheureux immolés se distribue, est affichée et est remplie de noms de marchands, d'artisans, de cultivateurs, de domestiques, de cochers de fiacre, et, sur la même feuille, se trouvent aussi des nobles, des princes, des ducs, des magistrats. La Convention nationale, monstre altéré de sang, dévore indistinctement, et rien ne peut lui échapper par son obscurité ni l'éblouir par son éclat. Les Parisiens ne parlent que des Romains, dont ils surpassent par leur barbarie les horribles proscriptions; ils croient que la démocratie est le plus beau des gouvernements, et qu'à l'exemple des Romains ils soumettront tous les peuples par leurs armes; ils aspirent à plus encore, à les dominer par la pensée en propageant leur doctrine dans tous les pays. Adieu, mon cher Président, que pen-

sez-vous d'un tel état? peut-il être durable et croyez-vous que la contre-révolution soit aussi prompte que plusieurs l'imaginent?... Agréez mon tendre attachement et mon respect.

XXXI

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

J'ai vu votre parent, mon cher Marquis; il m'a raconté en détail ses malheurs, et fait la peinture énergique de l'état de Paris. Quel temps! Paris, m'a-t-il dit, présente un spectacle atroce, dégoûtant; on y voit des corps sanglants et, tout auprès, des troupes de libertins et de femmes débauchées; une barbare tranquillité règne dans le peuple, et les plaisirs ne sont pas un seul instant interrompus. Les temples sont profanés; la noblesse, les richesses, les dignités sont mises au rang des crimes, et les domestiques épouvantés deviennent les accusateurs de leurs maîtres. La vertu n'est cependant pas tout à fait disparue de ce siècle, et il offre de grands exemples. Les mères suivent leurs enfants fugitifs, les épouses leurs maris. Les personnages les plus illustres sont réduits à la plus affreuse misère et la supportent avec fermeté. Enfin les morts les plus glorieuses que célèbre l'antiquité n'ont rien qui surpasse celles de nos jours.

Le comité *de la ruine publique* cherchait depuis longtemps un homme de la classe des bourgeois sans pouvoir le trouver; irrité de l'inutilité de ses perquisitions, il

prend le parti de faire arrêter sa femme : on lui demande où est son mari, elle assure qu'elle l'ignore, on persiste à vouloir lui faire avouer qu'elle sait où il est, et elle répond toujours qu'elle n'en a aucune nouvelle; on la menace de la mort, et elle persiste à nier; les espions du comité continuent leurs recherches, et le mari, déguisé en femme, trouve le moyen de la visiter; il vient chaque jour la consoler et lui apporter tout ce qui peut lui rendre moins fâcheux le séjour d'une prison. Quelque temps se passe, et la prisonnière est amenée devant le tribunal révolutionnaire; elle y subit un long interrogatoire qui a pour objet son mari, et n'avoue rien de ce qu'on désire si vivement; des menaces, on passe à l'exécution; elle est jugée et condamnée à mourir le lendemain matin; son mari vient la voir quelques moments après qu'elle est rentrée en prison, elle le reçoit avec un visage calme, s'entretient avec lui comme elle avait fait les autres jours, ensuite feint d'avoir appris que sa mère, qui était à trois lieues de Paris, est malade, l'engage à l'aller voir le lendemain et à revenir lui en donner des nouvelles le soir; le mari la quitte, ne revient qu'à l'heure convenue, et apprend que sa femme a péri sous la hache du comité. De tels exemples consolent quelques moments et réconcilient avec l'humanité.

Vous désirez, mon jeune ami, que je vous dise si le régime actuel peut durer, et si je crois à une prochaine contre-révolution. Il est bien des personnes à qui je ne répondrais pas sur un pareil sujet. Le zèle, fortifié par les désirs de l'intérêt personnel, aveugle la plupart des hommes, et ce zèle transforme l'examen de l'esprit en

incertitude de sentiments, et ne permet de manifester que les plus favorables conjectures. Combien j'ai vu de gens soupçonnés de démocratie parce qu'ils faisaient le calcul des degrés possibles de la résistance des Français! Il y a peu de temps, qu'aux yeux d'un grand nombre, celui-là était démocrate qui ne croyait pas que les Français s'enfuiraient à l'aspect d'une moustache autrichienne ou prussienne. Je remettrai à vous envoyer ma réponse dans quelques jours.

XXXII

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Il faudrait, mon cher Marquis, une sagacité d'esprit supérieure à la mienne, pour faire saisir les nuances les plus imperceptibles de l'altération d'un ordre de choses existant : en assigner les causes, en prévoir les effets; mais il est presque impossible de prévoir la durée des effets d'un désordre extrême et général parce que l'irrégularité des mouvements égare la vue la plus attentive, et qu'un pays présente alors l'image d'un grand incendie, qui s'alimente sans cesse de nouvelles matières combustibles. Comment alors en fixer le terme et l'étendue? Cependant je vais tâcher, pour vous satisfaire, de répondre aux questions que vous m'avez faites sur la durée du régime républicain, et sur l'espoir fondé d'une contre-révolution prochaine; mais, avant d'entrer en matière, je

crois devoir jeter un coup d'œil rapide sur les temps antérieurs à l'époque actuelle, afin de faire voir par quelle gradation de sentiments et d'événements a été établi le plus monstrueux système. Dès qu'on eut publié le catéchisme politique intitulé *les Droits de l'homme*, la multitude, à qui l'on ne parlait que de ses droits, a méconnu ses devoirs; cet étrange recueil d'idées métaphysiques, sur un objet qui exige le développement le plus clair des idées les plus simples, a servi de tocsin à la Révolution[1]; on a dit au peuple qu'il était souverain, et, semblable à un puissant monarque, il a eu des favoris et des flatteurs, qui se sont empressés de se détruire les uns les autres; pour jouir exclusivement de sa puissance, ils ont exalté ses fougueuses passions et abusé de sa force suprême. Néron disait : « Je voudrais que les hommes rassemblés n'eussent qu'une seule tête pour pouvoir la couper. » La Révolution a fait le contraire, elle a composé un Néron d'une multitude immense d'hommes. Dans toutes les révolutions que présente l'histoire, les peuples ont passé de la haine d'un souverain cruel et tyrannique à la haine de l'autorité pour la limiter; dans la Révolution de la France, la marche a été en sens contraire; le peuple satisfait du monarque auquel il ne pouvait rien reprocher a commencé par attaquer le pouvoir souverain dont il n'abusait pas; dans les autres révolutions, le souverain a fait ses efforts pour conserver son autorité et irriter les

1. Un homme d'esprit à qui l'abbé Sieyès demandait son sentiment sur cet ouvrage, lui dit à ce sujet un mot plaisant et d'un grand sens : « L'ouvrage est excellent, lui dit-il, mais c'est dommage qu'il n'ait pas paru le lendemain de la Création. »

peuples par sa résistance; dans la Révolution française, la monarque a enhardi la multitude par sa condescendance à ses désirs, et s'est fait en quelque sorte son complice contre ses propres intérêts. Les passions, c'est-à-dire la vengeance et la haine, ont été les principes des autres révolutions et leurs auteurs ont été ensuite amenés à former un système de gouvernement; on a commencé, en France, par former un système qui a ouvert un vaste champ aux plus violentes passions. Le peuple français, extrême dans ses idées et séduit par ses orateurs, a regardé le pouvoir du monarque comme une usurpation de ses droits, et a voulu être souverain. Ses représentants ont projeté une constitution dont ils ont tracé quelques articles, et — ce qu'aucun tyran n'a imaginé, — ces étranges législateurs ont exigé du peuple, à deux reprises, de jurer fidélité et obéissance à une constitution qui n'était pas achevée, d'être soumis à des lois qui n'étaient pas même encore dans la pensée des législateurs. Depuis la translation du Roi à Paris, il n'y a pas eu de gouvernement, et celui que l'Assemblée constituante avait incomplètement formé semblait, attentivement considéré, être un échafaudage d'États fédératifs; en effet chacun des quatre-vingt-trois départements avait une organisation complète sans être, pour se mouvoir, déterminé nécessairement par une impulsion supérieure. Chacun de ces départements pouvait donc s'isoler et former des associations sans aucun lien de dépendance. Le monarque était réduit à un rôle passif, et tout le royaume était au contraire dans une perpétuelle action; les municipalités étaient composées de neuf cent mille citoyens, et les assemblées primaires, et les quatre-

vingt-trois assemblées de département, mettaient en mouvement des millions de citoyens. Ce qui distinguera à jamais la Révolution française, et servira en même temps à expliquer la rapidité de son mouvement, et le degré d'effervescence et de fureur qui a embrassé électriquement les esprits, c'est la formation de l'assemblée des *Jacobins*. Il est inouï qu'il y ait en même temps une double assemblée, ayant ses orateurs, ses secrétaires, prenant ses délibérations au milieu d'une foule de spectateurs, traitant enfin à l'avance de toutes les questions de la législation et de la politique extérieure, et des diverses parties de l'administration. Le prétexte de former l'esprit public fit inventer cette association inouïe, qui eut bientôt dans tout le royaume des affiliations, et usurpa le sceptre de l'opinion. Elle hâtait ou retardait la marche des affaires, et donnait le signal des vengeances. Ses délibérations proscrivaient les hommes justes et éclairés, ceux qui avaient une fortune et un rang qui leur faisaient craindre un renversement général, et purifiaient de tout crime les êtres abjects et flétris, auxquels les témoignages d'un zèle fanatique ouvraient la voie des richesses et des honneurs. Un ensemble effrayant de moyens s'est trouvé réuni dans la société des Jacobins, par la précision de volonté qui est résultée de la prompte communication de leurs sentiments dans les provinces, et par l'exécution rapide de leurs décisions; cette assemblée était un puissant levier, qui faisait tout mouvoir au même instant dans le royaume, à mesure que la faiblesse de la résistance et la mobilité impétueuse de l'esprit français, prêt à tout adopter, ont enhardi la faction des Jacobins et étendu l'horizon de

leur plan destructeur. Ils ont conçu bientôt l'idée d'abattre l'arbre de la royauté, dont la constitution n'avait que coupé plusieurs racines. La Convention nationale substituée à l'Assemblée constituante, et à celle appelée Législative, s'est occupée sans relâche de ce plan, et du projet d'un attentat sans exemple. Marie Stuart était criminelle; mais son jugement était illégal. Celui de Charles Ier, tout atroce qu'il est, avait un prétexte dans l'extension que ce monarque avait tenté de donner à l'autorité royale, et les plus fortes atteintes portées à la liberté et à la propriété; mais il n'y avait pas d'exemple de l'assassinat juridique d'un monarque sans vices et sans passions. La monarchie fut enterrée avec l'infortuné Louis XVI, la République proclamée, et bientôt après fut inventé le gouvernement révolutionnaire. Le despotisme de la Convention laissait subsister des formes de procéder. La liberté, la propriété individuelle étaient, en apparence, respectées par cette assemblée; mais, sous le gouvernement révolutionnaire, l'arbitraire fut établi en loi, l'injustice fut consacrée : *jusque datum sceleri*. Alors le soupçon fut établi en preuve, et la modération inscrite au rang des plus grands crimes. Enfin l'avidité et la haine firent disparaître tout sentiment d'humanité. On essaie tous les jours de combler l'abîme que creuse la plus effrénée prodigalité, par la dépouille de nouvelles victimes; et la terreur étant devenue le seul moyen de gouverner, l'homme subjugué par ce sentiment ferme son cœur à toute affection, qui lui ferait partager les dangers d'un autre, à la compassion même, dont les plus légers symptômes paraîtraient une improbation de la tyrannie; circonscrit dans le sein de

la conversation, il ne fait que garder le plus profond silence ou multiplier les témoignages d'un zèle hypocrite pour tromper l'œil vigilant des tyrans. La prétendue République est soumise à un tribunal despotique appelé *Comité de Salut public*, et ce tribunal asservi à un féroce despote dont il suit aveuglément l'impulsion.

Tout gouvernement est fondé sur la justice, comme toute religion sur une bonne morale, et dès qu'on s'éloigne de cet immuable principe pour y substituer celui de la crainte, on erre sur une mer sans rivage; la terreur a besoin d'être sans cesse entretenue, et la cruauté qui n'est, pour ceux qui gouvernent, qu'un moyen de satisfaire leurs passions, devient un principe politique, et le seul ressort du gouvernement. Dès lors on ne sait plus où s'arrêter; le nombre des victimes doit s'accroître de jour en jour, et si l'on supposait la durée d'un pareil régime, la Convention finirait par régner sur un désert. L'obscur et vil tyran de la France, semblable à ces animaux qui sortent de leur antre pour désoler un pays, doit succomber, soit sous les coups d'une main vengeresse, comme Marat, soit par la hache des bourreaux qu'il lasse; mais il peut aussi s'élever sur des monceaux de cadavres à la dictature, et sous le nom de protecteur ou tout autre, tenir seul pendant quelque temps les rênes du gouvernement. Si cet infâme tyran expire par un assassinat, ou est immolé par la haine de ses rivaux de pouvoir, le gouvernement appelé révolutionnaire sera à l'instant remplacé par un régime modéré. Ceux qui opèreront cette révolution s'empresseront d'arrêter l'effusion du sang, et plusieurs dont les mains en seront

encore teintes seront les apôtres du *modérantisme* après avoir été les conseillers et les agents du *terrorisme*. Si au contraire le tyran parvenait à usurper le souverain pouvoir, il ne pourrait le conserver que par les mêmes moyens qu'il l'aurait acquis ; qui peut dire le temps que durerait ce monstrueux pouvoir ? Cromwell tout grand homme qu'il était, et bien moins barbare, Cromwell qui sut couvrir d'éclat ses crimes, et faire respecter sa nation plus qu'elle ne l'avait jamais été, touchait, au moment où il est mort, au terme de sa puissance. Le scélérat qui croirait, en France, suivre ses traces, durerait bien moins dans le poste suprême où il se serait élevé ; mais combien deux ou trois ans font un long espace de temps quand l'effroi et la douleur en marquent tous les instants ! voilà le possible. Le vraisemblable est que le monstre qui gouverne ne pourra échapper au fer d'un assassin ou à la hache qui ne peut s'émousser dans ses mains. Sa mort serait le terme du régime révolutionnaire, mais ne sera pas peut-être celui de la démocratie ; peut-elle s'établir sur des bases durables ? C'est dans l'histoire des anciennes républiques, c'est dans l'examen des différences prodigieuses de mœurs, de temps et de lieux qu'on peut trouver la solution de cette question. La démocratie n'a jamais existé que chez des nations peu nombreuses, où le peuple pouvait s'assembler fréquemment, et une grande partie de ceux qui habitaient ces pays était composée d'esclaves ; il en résultait que la populace était moins nombreuse ; les usages et les mœurs rapprochaient toutes les classes des citoyens, et tenaient de la simplicité des premiers peuples. On voit dans Théophraste

les citoyens d'Athènes aller eux-mêmes acheter de la viande, des fruits, des légumes, et les rapporter dans leurs maisons. Les rouages de la machine politique étaient peu nombreux en raison de la moindre quantité d'habitants. Le territoire était circonscrit, les divers gouvernements de la Grèce se prêtaient un mutuel secours pour se défendre de l'invasion ; mais enfin ces démocraties ressemblaient-elles au barbare et chimérique gouvernement que les Français ont imaginé? Non certes ; car il n'y avait pas d'égalité ; la noblesse et la naissance étaient considérées des citoyens comme un grand avantage, et Alcibiade, tantôt adoré, tantôt persécuté par une multitude aveugle, était fort au-dessus des autres citoyens : brillant de tous les dons de la nature, il réunissait la double aristocratie des richesses et de la naissance. Les orateurs démagogues présentent au peuple l'exemple de la république romaine, triomphante pendant trois siècles ; mais peu instruits des ressorts de ce gouvernement et des différences des temps et des mœurs, ils ne voient pas que c'est à la force de la puissance exécutrice qu'il devait ses succès ; que le consul substitué aux rois était un véritable monarque, et qu'à mesure que le tribunal, qui était le principe et l'appui de la démocratie, a pris de la consistance, Rome a été livrée à une guerre intestine ; mais si les Romains ont passé de la monarchie à une république, peut-on croire que ce changement de régime eût été possible dans les temps où Rome regorgeait de richesse, où le luxe avait corrompu tous les esprits, où les riches n'étaient occupés que de jouir, où le peuple, devenu la plus vile populace, ne demandait qu'à être nourri sans travail et

amusé par des spectacles? C'est lorsque les Romains étaient pauvres que la République a été établie, et les hommes les plus vertueux en ont été les fondateurs. Les anciens Romains n'ont pas été pauvres parce qu'ils étaient vertueux, mais vertueux parce qu'ils étaient pauvres. Les Français diront sans doute qu'au sein du luxe et de la mollesse le feu divin de la liberté a épuré leurs âmes ; qu'au milieu des richesses, et dans une capitale, qui égale Rome pour la corruption, ils développent le plus grand courage, et que la liberté a eu de nombreux martyrs. Quelle preuve résulte de ces élans aux yeux de l'observateur éclairé? qu'ils sont vivement épris de la liberté? Ah! croyons-en l'expérience et la raison, elles attestent que les vertus ne sont point isolées, et celui-là ne peut aimer cette liberté qui a été la chimère des peuples anciens et peu avancés, qui s'abandonne à tous les excès, qui viole les propriétés, immole ses semblables, pour les dépouiller de leur or, et court le prodiguer en débauches. Laissant les harangues pompeuses d'orateurs revêtus de marques hypocrites, et ces motions dans lesquelles l'esprit et le talent, de jour en jour plus exercés, parlent avec art le langage de la vertu, interrogez, dirai-je aux Français, les mœurs des apôtres de la liberté. Me citerez-vous Mirabeau, que ses vices avaient conduit de prison en prison, condamné à périr sur un échafaud, subsistant d'emprunts, errant de contrée en contrée pour se soustraire à ses créanciers et au glaive de la loi, faisant des libelles pour fournir à ses débauches; Mirabeau interdit comme dissipateur, mis au rang des législateurs de la nation par la plus vile populace, enivré de noblesse et se confondant parmi le peuple,

pressé par la soif de l'or et par la manie de la célébrité? Citerez-vous le duc d'Orléans, réputé immoral dès sa jeunesse parmi les hommes les moins scrupuleux, également dégradé par ses débauches et par sa cupidité, et n'ayant du régent son aïeul, que les vices? *Scorta et feminas volvit animo, et hæc principatus premia putat.*

Croit-on que la religion chrétienne eût pu s'établir si ses fondateurs avaient eu les mœurs du pape Alexandre VI?

Les Républicains méprisent le gouvernement anglais, et le Roi d'Angleterre leur paraît trop puissant; il y a des nobles et le peuple n'a pas assez d'influence. Cependant le gouvernement romain et celui des Anglais sont les seuls qui aient dû leurs succès et leur grandeur à leur constitution; les autres ont dû leur plus grande prospérité à ceux qui en ont tenu les rênes; mais l'art d'attacher les hommes au régime qui les gouverne, et de le renforcer par leurs efforts, quoique souvent en sens contraire en apparence, n'a été le partage que de ces deux peuples. C'est ainsi que le pont de César[1] sur le Rhin était construit de manière que plus le fleuve était violent et impétueux, et plus le pont se renforçait et s'affermissait.

Je vous ai prouvé, je crois, que la démocratie ne pouvait former pour la France un gouvernement durable; votre autre question consiste à savoir si la contre-révolution doit être regardée comme prochaine : elle était vraisemblable l'année passée, et elle était faite, si les armées étrangères étaient entrées en campagne trois mois

1. Les poutres enfoncées dans le lit de la rivière ne sont point à plomb; celles qui sont dans la partie supérieure sont pliées au cours de l'eau, et celles de dessous à rebours.

plus tôt, si elles avaient été aussi fortes en nombre qu'on l'avait annoncé, si les commandants des places, sur lesquels on comptait, n'avaient pas été déjoués par le retard de l'arrivée des troupes, et l'indiscrétion qu'on a eue de se vanter de leurs résolutions; si les armées françaises avaient enfin passé en partie dans le camp prussien, comme on s'en était flatté. Tout cela a manqué, les Français se sont aguerris, l'entrée des troupes étrangères sur leur territoire a exaspéré les esprits, et le gouvernement a mis à profit ce ressentiment pour trouver des défenseurs. Il est une vérité rebattue, c'est que la contre-révolution ne peut se faire qu'en France, et pour juger si elle est prochaine, il faut examiner la disposition des esprits. Parmi les habitants de Paris, faibles, légers, indolents la plus grande partie, les gens riches ou aisés désiraient intérieurement, l'année passée, le retour de la monarchie pour assurer leur fortune; mais ils craignaient la transition, et semblable à ces malades qui ne peuvent supporter l'idée d'une opération douloureuse qui doit les sauver, ils se familiarisaient avec leurs maux. L'abondance passagère que produisaient les assignats, le luxe et les plaisirs, les endormaient près du volcan dont l'explosion était prochaine. Aujourd'hui, stupides de terreur, ils attendent comme de vils animaux qu'on les conduise à la mort. C'est une chose remarquable dans la Révolution, que le courage passif et la résignation, tandis que rien n'est plus rare qu'un courage actif et entreprenant. Des gens riches, il faut passer aux classes inférieures dont les dispositions sont différentes; on ne peut se dissimuler que les hommes qui les composent ont dû être, en géné-

ral, favorables au maintien du régime républicain; ils sont flattés d'une égalité chimérique, ils s'enorgueillissent d'avoir part aux affaires publiques, et de voir choisir parmi les commandants des armées, les ministres et les représentants de la nation. Ils sont exposés, à la vérité, dans la lutte des diverses factions, à être victime de celle qui domine, et le sang des démocrates n'est point épargné; mais l'atroce système de la terreur leur paraît un orage terrible et passager, et ils soupirent après sa fin pour jouir en paix des avantages d'un régime qui rétablit l'homme dans ses droits; et il n'en serait pas de même si la royauté n'était devenue un être abstrait pour eux, si dans quelque partie du royaume il existait un Roi qui fixât les regards. C'est un axiome en philosophie que *l'objet meut la puissance*, et la vérité de cet axiome se confirmerait, on parlerait de ce roi, on en citerait des traits de bienfaisance, de grandeur d'âme, et ces récits exciteraient l'enthousiasme; chaque jour, la crainte des barbaries démocratiques, la mobilité du caractère français, le souvenir ranimé des anciens temps, ramèneraient aux pieds du roi des sujets repentants et soumis, et l'horizon de son royaume s'étendrait par la soumission successive de plusieurs provinces à l'autorité légitime. Il faut aux hommes des individus qu'ils puissent aimer ou haïr, et si l'on suppose Henri IV hors du royaume, et sans moyens d'agir, les Guise usurpaient incontestablement sa couronne. Il est inutile de parler des dispositions de la Convention, elles sont faciles à juger d'après ses intérêts, et ils consistent à maintenir un ordre de choses qui seul peut couvrir ses excès, seul les absoudre des plus grands attentats.

Ces détails vous prouveront que je crois de plus en plus, que c'est en France que peut s'opérer la contre-révolution, et que le système atroce qui règne, doit favoriser le retour à l'ancien régime ; mais qu'il faut offrir au peuple une bannière sous laquelle il puisse se rallier. Les armées étrangères peuvent amener cette favorable circonstance ; mais ce n'est pas en se bornant à agir sur les frontières, c'est en se portant dans l'intérieur, dans la capitale, s'il est possible. C'est en formant dans la France un établissement, en disant : *c'est ici la véritable France.* Là, se rendraient les princes, la noblesse et le clergé ; là, on appellerait tous les amis de l'ordre et de la justice. Qu'on juge par les efforts qu'il faut employer pour l'armée de la Vendée, composée de gens mal armés, de paysans, d'ouvriers n'ayant ni chefs accrédités, ni artillerie, des progrès que ferait une armée de gens valeureux, et si vivement intéressés au rétablissement de l'ordre.

Un tel plan est peut-être au moment d'être réalisé, et les plus favorables circonstances se joignent à ce que j'expose : les Anglais sont maîtres de Toulon, Lyon est en insurrection. La prise de Toulon a porté la terreur dans les esprits, et si les Anglais peuvent s'y maintenir, et les armées de terre se renforcer ; si les princes et les émigrés se rendent à Toulon, et cela paraît possible au moyen de la flotte anglaise, la Provence, peuplée d'hommes passionnés et mobiles, sera dans peu soumise. Les montagnes qui s'étendent d'Aix à Toulon offrent des camps inexpugnables, et bientôt de Toulon à Lyon il n'y aura qu'un seul souverain. Si cette réunion d'heureuses cir-

constances est en effet, on se battra au dehors, on prendra des villes de part et d'autre; les succès se balanceront, les Français triompheront à force de prodiguer des hommes et par leur nombreuse artillerie; alors quel espoir peut rester? Celui d'une insurrection en faveur du jeune Roi, qui peut être déterminée par l'or des Anglais. Une grande partie du peuple pourrait se porter au Temple, proclamer Louis XVII, et si, à la tête de cette insurrection, se trouvait un homme qui eût du génie et de la valeur, la contre-révolution serait opérée et bientôt affermie par l'adhésion de quelques provinces et l'appui des armées étrangères. Si l'on ne profite pas de la surprise de Toulon, si l'on n'opère rien de décisif, ce sera de l'épuisement des Français, prodigues d'hommes et d'argent, du discrédit nécessaire de leurs assignats, et de la disette que doit occasionner l'interruption du commerce, qu'il faudra attendre un autre ordre de choses. Il n'est point de puissance humaine qui puisse soutenir un papier-monnaie. L'Amérique sans luxe et dont les habitants avaient des mœurs, l'Amérique, animée d'un véritable patriotisme, et qui n'avait pas à faire des dépenses comparables à celles de la France, n'a pu empêcher la dépréciation absolue de son papier. La France a multiplié le sien, et le multipliera à l'infini, parce que son caractère est d'abuser de tout. La terreur aujourd'hui soutient seule les assignats, au moment où cessera cet affreux système, où la loi tyrannique et destructive du *maximum* sera abolie, la décadence des assignats sera extrême et le numéraire de la France étant enfoui, ayant disparu entièrement de son sein, il ne lui restera aucune ressource; elle présen-

tera alors un exemple unique dans l'histoire, celui d'un grand peuple qui aura consumé son propre pays, sacrifié la jeunesse qui devait renouveler les races actuelles, détérioré son sol, attaqué dans son principe tout genre de reproduction; converti en monnaie tous les métaux, vu disparaître cette monnaie, et créé un signe artificiel pour la suppléer qui sera devenu sans valeur. Il me semble que, dans un tel état, elle sera forcée à faire la paix; mais rien n'est moins certain que l'époque. Le désespoir peut lui prêter de nouvelles forces, et ses efforts sont incalculables; privé de numéraires pour solder ses armées dans les pays étrangers, le gouvernement abandonnera à ses troupes, pour solde, le pillage des pays qu'elles envahiront; alors une nouvelle et puissante impulsion animera leurs esprits, celle de la rapine; les églises, les palais, les maisons des banquiers seront leur caisse militaire; les boutiques des marchands, les greniers des propriétaires seront leurs magasins. L'enthousiasme qui ajoute à la valeur une prodigieuse activité, et l'espoir du pillage qui la porte à l'extrême, doivent l'emporter sur la valeur des troupes disciplinées. Ces hordes barbares peuvent donc avoir les plus brillants, succès, et semblables à ces torrents, qui dans leur course rapide charrient les métaux, entraîner également les richesses numéraires des nations. Bientôt ils exciteront parmi les peuples une terreur panique, qui les fera voler au-devant de leur joug; et tandis que leurs succès les animeront de plus en plus et que leurs effets s'augmenteront par leurs effets, ils décourageront leurs ennemis déconcertés par la témérité de leurs entreprises. Les Français sacrifieront les

hommes avec profusion, et en auront longtemps de nouveaux, pour recruter leurs armées; parce que l'espoir du pillage et l'amour de la licence feront accourir de tous côtés sous leurs étendards. Peut-être, dira-t-on que la science militaire leur manquera; mais cette science est-elle aussi profonde qu'on le croit? De jeunes princes sans expérience ont eu les plus grands succès; à quoi les attribuer si ce n'est à de rapides conceptions, qui n'ont pas besoin d'être étayées d'un long apprentissage, et à l'enthousiasme communicatif d'un jeune homme ardent et passionné pour la gloire, qui sait inspirer un grand dévouement pour sa personne? Tous les peuples dans tous les pays ont eu une science militaire et une discipline quelconque, mais il s'est aussi trouvé dans plusieurs époques des peuples qui, dédaignant cette discipline, forts de leur nombre et enivrés du fanatisme religieux ou de celui de la liberté, et animés de l'espoir de piller de riches contrées, ont triomphé du savoir et de la discipline. C'est ainsi que les troupes de Mahomet ont soumis une grande partie de l'Asie. Mais si la lutte des puissances qui ont des troupes aguerries peut n'avoir pas de succès, lorsqu'elles sont en opposition avec les Français, que sera-ce de l'Italie sans troupes, sans places, sans défense, amollie par le luxe, et sans attachement pour son gouvernement? Quel prodigieux butin, que de trésors offrent ces contrées à l'avide rapacité des Français! et quel délice pour l'impiété et la licence effrenée, que de pouvoir attaquer la religion dans ses foyers, humilier son chef au milieu de la métropole du monde chrétien, et jusques sur la chaire pontificale.

Vous voyez que rien n'est si incertain que l'époque de la paix, et qu'il est bien difficile d'en prévoir les conditions. Les puissances fatiguées de la guerre, épuisées d'hommes et d'argent, seront-elles forcées à faire une paix désavantageuse, où en dicteront-elles les conditions ? C'est d'elles que semble dépendre l'espoir du rétablissement de la monarchie ; si la paix est désavantageuse pour les puissances, elles n'auront pas le droit de rien exiger ; si elle est avantageuse, satisfaites d'obtenir des indemnités considérables, telles que la restitution ou la cession même de quelques provinces, voudront-elles embarrasser leurs affaires par la complication d'intérêts étrangers à leur cause? Mais, si la France république fait une paix quelconque, est-il à présumer que ce régime puisse se consolider et s'affermir sur des bases durables? L'histoire ancienne, la nature des choses et la topographie de la France ne permettent pas de le croire, et il ne pourrait avoir quelque durée qu'au moyen du despotisme proconsulaire. Les républiques ressemblent à ces machines qui séduisent exécutées en petit, et ne peuvent l'être avec de grandes proportions. Il est possible que la France s'agite encore quelque temps après la paix dans son intérieur, et s'occupe d'affermir la République; il est possible qu'elle dure quelque temps; les monstres que reproduit la nature ne peuvent vivre, mais ils ont quelque durée. A ces considérations il faut ajouter celles qui naissent de la rentrée, à la paix, d'une multitude d'hommes dépravés par la licence des camps, et habitués à braver tous les dangers ; ces hommes, incapables d'être ramenés à l'ordre, seront, comme les anciens *con-*

dottieri de l'Italie, aux ordres de celui qui pourra les solder, ou leur faire envisager la perspective d'un grand butin. Mais, parmi ces troupes même, la royauté aura une grande influence; car quel ordre de choses pourra présenter aux chefs et aux soldats plus d'avantages et de gloire que le rétablissement d'une monarchie? Les efforts généreux des troupes animées d'une telle impulsion, affranchiraient de la crainte un peuple consterné, et longtemps égaré, et bientôt la royauté serait partout proclamée, l'amour de l'ordre, de la paix, la liberté réelle et la propriété sont essentiellement unis dans l'intérieur des cœurs avec la royauté. Mais il faut un événement qui permette l'explosion de ces sentiments, et cet événement tient à l'habileté et au courage d'un seul homme, peut-être à un hasard heureux, à un désespoir soudain qui se changera en audace.

Voilà une bien longue lettre, j'ai parlé du passé et du présent, et n'ai fait qu'effleurer ce qui concerne l'avenir; le plus vaste champ est ouvert aux conjectures; mais c'est en conversation seulement que je pourrai m'y livrer avec vous. Adieu, mon cher et jeune ami, *vale et ama.*

CHAPITRE X

LE PEINTRE AMOUREUX DE SON MODÈLE

XXXIII

BERTRAND, VALET DE CHAMBRE DU MARQUIS, A JENNY, FEMME DE CHAMBRE DE LA COMTESSE

Je suis bien dans l'embarras, ma chère Jenny, et connaissant ton bon cœur, il m'est bien avis que tu le partageras. Tu seras chagrine, cela me fait de la peine, et cependant ça me fait plaisir. Mon pauvre maître, comme je te l'ai confié, a essuyé une grosse banqueroute qui a raflé tout son pauvre avoir, et, pour comble de malheur, M. le Président est allé faire un voyage d'un mois ou six semaines, il faut que ce soit pour quelque grande affaire sans doute; car il a écrit comme ça à mon maître qu'il ne pouvait lui dire où il allait. Ce brave homme nous aurait aidés, car il aime mon maître comme ses yeux; suffit qu'il n'y faut pas songer de longtemps. Notre hôte, le bon M. Schmitt, n'aurait pas mieux demandé que de continuer à lui donner un bon ordinaire, comme il a fait jusqu'ici, et tout plein de petites douceurs; le

pauvre homme allait chercher à deux lieues à la ronde une perdrix pour l'apporter, et une fois il acheta un faisan qu'il nous vendit un tiers de moins, c'est un fait. « Il faut quelque chose, disait-il, qui ragoûte M. le marquis. » Mais, hélas! le bon Schmitt n'est pas le maître chez lui, et j'ai souvent entendu grogner sa femme des attentions qu'il a pour nous, surtout depuis, comme on dit, que les eaux sont basses. Mon maître a fait semblant, je crois, depuis quelques jours, d'avoir besoin d'être au lait pour sa santé, et moi j'ai dit comme ça à Mme Schmitt que, n'ayant plus la desserte de mon maître, je me contenterai de pommes de terre ; son mari, qui était là, m'a dit : « Fi ! monsieur Bertrand, tant que le père Schmitt vivra, et qu'il y aura un morceau de lard dans son pot, vous en aurez votre part ». Mais voici ce qu'il y a de plus pire : mon pauvre maître a la fièvre, et le lait est comme un venin quand on est dans cet état, il a fallu faire du bon bouillon, acheter des drogues et faire venir un médecin, et tout cela coûte. Mon maître n'a plus que quelques louis qui seront bientôt finis, et tous ses bijoux sont vendus ; mais, ma chère Jenny, Bertrand a une belle et bonne montre d'or, et de qui lui vient cette montre? de la sœur de son maître, lorsqu'elle s'est mariée : il ne sera pas dit qu'il garde un bijou quand il peut racheter peut-être la vie à son maître. Le pauvre Bertrand y est attaché, j'en conviens ; mais ce n'est pas pour lui, tu t'en doutes, ma chère Jenny. Peut-être comptait-il qu'enfin viendrait ce jour où il pourrait t'en faire cadeau : il n'y faut plus songer, mais bien à mon cher maître. Je te l'envoie, cette montre, pour que tu la vendes aussitôt

à quelqu'un de ces messieurs qui viennent au château, ou que tu pries la bonne amie de Madame d'en faire une loterie à Mayence; en attendant, envoie-moi une partie de ton petit trésor, comme qui dirait une vingtaine de ducats, dont tu te paieras sur le prix de la montre, et je ferai croire à M. le marquis que j'ai retrouvé dans le fond de sa malle un étui d'or, qui avait un petit bouton de diamant, que nous avons laissé en France, et que je l'ai vendu. *Motus* sur tout cela, ma chère Jenny. Il faut croire que Dieu un jour aura pitié des honnêtes gens, et que nous aurons une bonne auberge dans quelque belle ville de France. J'en suis si persuadé que je songe quelquefois à l'enseigne. Il y aura une barque sur une mer bien agitée, et puis dessus : *A la Providence*. Ah! notre pauvre barque, elle est bien loin du port. Adieu, adieu, ma chère Jenny, je t'embrasse de tout mon cœur, et suis à jamais ton fidèle serviteur.

BERTRAND.

XXXIV

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

S'il y a de malhonnêtes gens, s'il y a de mauvais cœurs, il faut convenir aussi, ma chère Émilie, qu'il y a des âmes bien nobles, des cœurs bien généreux, et souvent dans la plus obscure condition. Vous avez été frappée

un jour de l'air de candeur du valet de chambre du marquis de Saint-Alban; lisez cette lettre, et vous verrez que vous ne vous êtes pas trompée ; mais il faut que je vous dise comment elle m'est tombée entre les mains, et j'en viendrai ensuite à l'objet qui m'a fait recourir à vous. Je suis entrée hier matin dans la chambre de Jenny, qui est un peu incommodée, et je l'ai trouvée sur son lit, fondant en larmes ; une lettre était près d'elle, et des ducats épars sur une petite table près du lit. « Qu'avez-vous donc, lui ai-je dit, Jenny » ? Toute surprise et alarmée, elle a voulu essuyer ses larmes et s'est empressée de prendre la lettre pour la serrer dans son corset. « Mais qu'avez-vous ? — Madame, ce n'est rien. — Vous me le direz ; ce n'est point curiosité, c'est intérêt. — Je ne le puis, Madame, — Et les ducats, qu'en voulez-vous faire ? — Ah ! Madame ils sont bien à moi. — Je n'en doute pas, ma chère Jenny ; mais je veux savoir ce que vous avez, ou je n'aurai plus d'amitié pour vous. — Plus d'amitié pour Jenny !... » Elle a voulu se lever et se jeter à mes genoux. Je lui ai encore dit : « Ma chère Jenny, parlez-moi avec franchise. — Hé bien, je vois bien qu'il le faut, puisque Madame parle de m'ôter son amitié. » Elle a tiré sa lettre, s'est couvert un moment la tête avec son tablier, et m'a dit, comme ayant repris courage : « Madame se doute peut-être que nous nous aimons, M. Bertrand et moi ; mais cela ne m'empêchera jamais d'être une honnête fille. — Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant ; Bertrand est un honnête homme. » A ces mots, elle m'a remis la lettre, que je vous envoie. Les larmes me sont venues aux yeux en la lisant, et j'ai eu bien de la peine à les renfoncer. Vous verrez, par cette

lettre, le déplorable état du marquis, et voici, ma chère Émilie, le service qu'il faut que vous me rendiez. J'ai une petite aigrette de diamant, que je n'ai pas mise depuis mon mariage, et qui à peine est connue de ma famille; je vous l'envoie pour que vous la fassiez vendre secrètement, et le plus tôt possible; mais ce n'est pas tout; il faut trouver un moyen d'en faire recevoir le prix par le marquis, et voici celui que j'ai imaginé : ce serait de lui faire écrire d'une main inconnue qu'un homme qui lui a fait un grand tort, qu'il veut réparer entièrement, sachant la triste situation où il est, lui fait passer à titre de restitution la somme de... en attendant qu'il puisse s'acquitter tout à fait envers lui. Le marquis vient d'essuyer une banqueroute d'un négociant de Francfort, qui est en fuite; il a dans sa vie aussi été trompé, volé de diverses manières; il ne lui paraîtra donc pas surprenant qu'on lui fasse une légère restitution sans vouloir se nommer. Vous ne connaissez pas autant le marquis que moi, et je suis persuadée que si une pareille confidence vous avait été faite, vous n'auriez pas balancé à faire usage de tous vos moyens pour venir à son secours. Au lait pour toute nourriture !... par misère !... malade, sans argent, sans amis, dans un pays inconnu, dans un misérable village; ah ! mille fois, honnête Bertrand, soit bénie cette Providence, vous en êtes l'instrument, et c'est elle qui a fait tomber votre lettre entre mes mains. Je répondrai à ses inspirations et mon Émilie m'aidera dans mon entreprise. J'ai donné ma parole à Jenny de ne point parler de la lettre de Bertrand, et je lui fais promettre de ne point lui dire que j'en eusse connaissance; ensuite nous sommes convenues qu'elle lui écri-

rait qu'elle m'avait fait voir la montre, et que je m'étais chargée de faire naître l'idée de l'acheter à un de mes parents qui en donnera un prix convenable. J'attends bien impatiemment votre réponse, ma chère amie.

P. S. — Mon exprès restera à Mayence, si vous croyez pouvoir répondre dans vingt-quatre heures quelque chose de décisif.

XXXV

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Je vous remercie mille fois, ma chère Victorine, de la commission que vous m'avez donnée, je suis heureuse de participer à une aussi généreuse action. J'en suis fière comme cet homme qui disait, en entendant vanter un beau sermon : *Eh bien! c'est moi qui l'ai sonné.* Il se serait passé beaucoup de temps peut-être avant de pouvoir vendre votre aigrette à un bon prix, ou si je m'étais pressée de la vendre à des juifs, ils ne m'auraient donné que la moitié de la valeur; j'ai pris un autre parti qui m'a réussi complètement. Vous connaissez le grand-prévôt du chapitre; c'est un homme noble et obligeant, et le bon vieillard se pique d'un attachement particulier pour moi. Au moment où j'ai reçu votre lettre, je sortais pour aller dîner chez lui, en grande compagnie; nous sommes arrivés des premiers, et après les compliments ordinaires, je lui ai demandé à entrer dans sa bibliothèque pour y prendre un livre, bien persuadée qu'il m'y suivrait;

il y est effectivement venu, et nous nous sommes trouvés seuls ; alors je lui ai dit : « Monsieur le Président, j'ai un secret à vous confier et un service à vous demander. » Sa belle et respectable physionomie s'est épanouie à ces mots : « Mademoiselle Émilie, a-t-il dit, peut compter sur ma discrétion, et tout ce que j'ai, tout ce qui est en mon pouvoir, est à ses ordres. — J'en étais d'avance assurée, Monsieur le prévôt, lui ai-je répondu, et cependant je ne suis point présomptueuse. » Il m'a serré les mains avec affection. « Une pauvre Française émigrée, lui ai-je dit, n'a plus que ce bijou, elle est forcée de s'en défaire, et je voudrais que ce fût au meilleur prix possible ; » alors j'ai montré l'aigrette ; il l'a regardée une minute, bien plus occupé de ce que j'avais à ajouter. « Je vous ai choisi, lui ai-je dit, pour un prêteur sur gage » ; il a ri. « La chose étant très pressée je ne puis attendre une occasion favorable de la vendre. Faites-moi la grâce de me prêter deux cents ducats, et lorsque le bijou sera vendu, vous me donnerez le surplus ; ou je vous remettrai ce qu'il sera vendu de moins ; mais comme il a coûté plus de trois cents ducats, je ne crois pas demander trop pour le moment. » Je pressai quatre à quatre mes paroles, de peur d'être interrompue. Il m'a dit : « Je vois que nous n'avons pas le temps d'en dire davantage, et je garde vos diamants parce que je suis plus à portée que vous de les faire vendre. Si vous voulez laisser après dîner votre sac à ouvrage sur l'encoignure qui est à gauche du poêle, je trouverai moyen d'y mettre les deux cents ducats. » Le prévôt, fidèle à sa parole, a tourné après le dîner auprès de l'encoignure, et quand il a cru n'être pas aperçu, il a glissé les deux cents ducats

dans mon sac. Vous pensez bien, ma chère, que j'ai été alerte pour le reprendre, et en sentant le poids des ducats, j'ai éprouvé un plaisir singulier, un plaisir d'enfant, dira-t-on, puisque j'étais bien sûre qu'ils y étaient. En pesant dans la main ces rouleaux, l'emploi me frappait plus vivement l'imagination; mon cœur tressaillait, lorsque je songeais que, dans ce petit volume, étaient contenues la subsistance, la santé, la vie peut-être d'un homme digne de l'estime et de l'intérêt de tous les êtres pensants et sensibles. Si j'avais été seule, j'aurais, je crois, défait les rouleaux, et compté les ducats pour voir en détail tout ce qu'ils produiront de bien. Vous les recevrez ce soir, ces bienheureux rouleaux, et si vous passez une bonne nuit, ou si elle est doucement agitée du plaisir d'avoir rétabli le calme dans une âme aussi noble que pure, songez à la diligence de votre Émilie, qui se trouve fortunée d'y avoir quelque part.

XXXVI

BERTRAND A JENNY

Dieu n'abandonne jamais les honnêtes gens, ma chère Jenny, en voici une nouvelle preuve : hier, comme j'étais à donner un bouillon à M. le Marquis, est entré dans la chambre le père Schmitt avec un homme qui tenait une petite boîte et une lettre. « Voilà, a dit Schmitt, un homme qui vient de Francfort avec de bel et bon argent, à ce qu'il dit. Cela fera autant de bien à la santé

de ce brave gentilhomme que toutes les drogues des apothicaires. » Mon maître, ayant lu son adresse sur la boîte, l'a ouverte et a trouvé dedans une lettre qu'il a lue, et deux bons rouleaux de cent ducats chacun. Il a demandé à l'homme qui lui avait remis cette boîte, et on lui a répondu que c'était le maître de la poste de Francfort, qui avait reçu l'argent par la poste de Suisse. M. Schmitt, aussi joyeux que si l'argent avait été pour lui, a souhaité une bonne nuit à M. le Marquis, et ensuite a dit au courrier : « Allons, mon garçon, vous avez besoin de boire un coup ; venez goûter de notre bière et par dessus le marché vous aurez un petit coup de rogome. » Monsieur le Marquis m'a dit, voyant que j'étais tout en joie : « Cela vient fort à propos, mon pauvre Bertrand ; mais j'ai beau chercher, je ne vois que ce négociant de Francfort qui m'a fait banqueroute; il aura eu un remords et m'envoie cet argent. — Et que sait-on, Monsieur, quand Dieu touche le cœur des gens, ce n'est pas pour qu'ils restent à moitié chemin, et je crois, moi, que ce banquier est peut-être plus honnête homme qu'on ne pense, et qu'il nous rendra tout ce qu'il nous a pris ». Et voici, ma chère Jenny, qu'il n'est plus question de vendre la montre, où j'espère que tu regarderas quelquefois l'heure qu'il est. Adieu, Jenny ; quand M. le Marquis se portera mieux, il ira au château, et Dieu sait si je le laisserai aller tout seul! Je t'embrasse et suis toujours, de tout mon cœur,

Ton fidèle BERTRAND.

XXXVII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Il est très vrai, ma chère cousine, que le banquier qui vient de faire banqueroute était chargé de mes fonds qui n'étaient pas considérables, et je vous avouerai que je me suis trouvé dans le plus grand embarras. Moitié misère, moitié régime nécessaire à ma santé, je m'étais mis au lait, en attendant de recevoir quelques fonds de France, ou que je puisse me procurer quelques ressources par moi-même. J'ai été bientôt obligé de quitter le lait parce que la fièvre m'a pris, et j'étais réduit à une vingtaine de louis, lorsqu'il m'est arrivé deux cents ducats de je ne sais où. D'abord j'avais songé à vous; mais la somme m'a paru trop forte, non pour votre cœur, mais pour vos facultés; enfin quelques jours après, j'ai reçu de France par une voie détournée, deux cents louis. Me voilà donc, comme vous voyez, en état d'attendre les événements. Votre lettre m'a sensiblement touché, ma chère cousine, et c'est bien le denier de la veuve que vous m'avez envoyé; mais heureusement je n'ai pas besoin de ce secours, qui pénètre mon cœur de reconnaissance. Je vous envoie donc vos cinquante ducats, qui sont peut-être la moitié et plus de ce que possède ma généreuse cousine. La pauvreté et le malheur ont donc leurs plaisirs! l'émotion et la satisfaction que j'ai éprouvées à la lecture de votre lettre, à la réception de votre bienfait,

sont inconnues aux riches. Quelle marque d'amitié aussi touchante peuvent-ils recevoir? Il est aussi pour la pauvreté une foule de petits détails et d'arrangements, dont l'occupation l'intéresse; nous nous applaudissons, Bertrand et moi, quand nous avons trouvé quelque moyen économique, qui tourne au profit d'une jouissance. Il est extrêmement intelligent pour ces sortes de détails : ce n'est pas un domestique petit maître; mais c'est le meilleur des serviteurs pour le cœur, le zèle et la probité. Il se dit valet de chambre, et il est tout, il est maître d'hôtel, officier, etc., etc., aussi est-ce partout Monsieur Bertrand; et son langage, un peu grossier, ne nuit point, dans ce pays, à sa considération. Eh bien! ma chère cousine, quand nous disions à un maître d'hôtel : j'aurai demain dix, quinze personnes à dîner, nous n'avions aucun plaisir à songer à ce qu'on servirait, et la plupart du temps fort peu à manger. Convenez qu'à présent, lorsque vous faites venir Lisbeth, et moi Bertrand, et que nous disons : qu'est-ce que j'aurai à dîner demain, et qu'est-ce que coûte ceci ou cela? nous éprouvons une sorte d'intérêt qui nous était inconnu; enfin, il m'arrive souvent de faire des dîners excellents avec de la soupe aux choux, un morceau de veau rôti, et des pommes de terre. Qui sait les jouissances de ce mendiant, qui profite d'un moment de soleil pour se réchauffer?... de ce malade que tout le monde plaint, et à qui un rêve procure peut-être un état d'enchantement. Qui sait la satisfaction qu'éprouve cette grosse servante, qui se montre un dimanche à la promenade avec un bonnet à fond d'or, et cet artisan qui a des boucles d'argent, larges comme son pied? Je finirai,

ma chère cousine, par un vieux proverbe plein de sens comme tous les proverbes : *A brebis tondue Dieu ménage le vent*. Adieu, permettez que j'embrasse bien tendrement ma bienfaitrice.

XXXVIII

LE MÊME A LA MÊME

Je crois, ma chère cousine, que votre sévérité applaudira à la résolution que j'avais prise, d'être quelque temps sans aller à Lœwenstein, et au courage que j'ai eu de l'exécuter; j'ai passé huit jours sans sortir de ma chambre ou de mon petit bois, et j'ai employé tout ce temps à lire ou à peindre. Que je serais, hélas! bien payé du sacrifice que j'ai su m'imposer, si la comtesse m'en savait quelque gré, si elle pouvait savoir combien il m'en coûte; mais mon cœur ne s'arrête pas à désirer une froide reconnaissance, et je serais malheureux si je n'espérais pas qu'elle regrette un peu les moments que nous avons si doucement passés ensemble sans trouble et sans crainte. Je suis prêt à m'abandonner au désespoir, quand j'envisage l'avenir. S'il faut, pour que je puisse jouir de la plus aimable société, que le temps ait affaibli l'impression que m'a faite la comtesse, c'est-à-dire, qu'il faille que je sois moins sensible au plaisir de la voir, je ne vois pas quel sera le terme de mes privations. On a dit que l'amour ressemblait quelquefois à la haine, et je l'éprouve en ce

moment où je suis obligé de fuir la personne que j'aime le plus, comme si je la haïssais...

J'en étais là de ma lettre, ma chère cousine, et de mes tristes complaintes, lorsque le Commandeur est entré chez moi avec le bruit d'un ouragan. « Eh bien? Marquis, m'a-t-il dit, êtes-vous brouillé avec nous, et comptez-vous encore longtemps priver la comtesse du plaisir de vous voir? Savez-vous qu'il n'est pas bien de mettre les gens en train de nous aimer et de les planter là? Ma nièce, je m'en aperçois bien, depuis qu'elle vous connaît, trouve nos bons Allemands un peu pesants. Il faut aujourd'hui que je vous enlève, et que vous emportiez toutes vos couleurs et vos pinceaux. » Je n'ai su que répondre à cette pressante invitation; n'ayant aucun prétexte pour m'y refuser, et après m'être confondu en protestations, remerciements, il a fallu suivre le bruyant et bon Commandeur. « Vous savez, m'a-t-il dit encore, que vous devez peindre ma nièce, et croiriez-vous qu'on exige aussi que vous exerciez vos talents sur ma vieille figure; ainsi, marquis, il faut nous donner au moins cinq à six jours. » Nous voilà en route, ma chère cousine, et je mentirais, si je vous disais que je n'étais pas intérieurement fort aise d'avoir tous les honneurs de la vertu, et les plaisirs de la jouissance. Ma cousine, me disais-je, n'aura rien à me reprocher; elle sentira qu'il m'était impossible de résister aux instances du Commandeur, et la comtesse, satisfaite de mon courage et de ma prudence, me verra sans regret profiter du sort heureux que m'a procuré le hasard. Il ne m'a pas paru qu'elle ait été fâchée ni embarrassée de me voir, et sa mère, enchantée de l'espérance d'avoir un portrait

de sa fille, a accueilli le peintre avec une extrême bonté. J'ai commencé dès le lendemain, c'est-à-dire il y a deux jours, un ouvrage qui exigerait le talent du Titien et du Corrège, pour n'être pas trop au-dessous de l'original. L'oncle voulait qu'elle fût en habit d'amazone, et si on l'avait cru, le tableau aurait tenu la moitié de l'appartement ; il aurait représenté, en outre de l'objet principal, des chevaux, des chiens et une forêt tout entière; il a été décidé qu'elle serait assise près d'une table, et vêtue d'une robe blanche avec une ceinture bleue; un petit chapeau, que vous lui connaissez, ne dérobera rien de ses traits; ses beaux cheveux épars tomberont en grosses boucles sur un cou d'albâtre, et elle aura à la main un livre qu'elle ne lira pas, mais sur lequel elle aura l'air de réfléchir : voilà, ma chère cousine, l'ordonnance de mon tableau. On lui tient compagnie pendant que je travaille, ainsi ne soyez pas trop en peine des indiscrétions *du peintre amoureux de son modèle;* plaignez-le plutôt, car, s'il éprouve un grand plaisir à contempler ainsi l'objet de son adoration, à pouvoir en détailler toutes les beautés, à lui faire prendre l'expression qu'il désire, la nécessité de contenir ses transports est un tourment insupportable, et j'ai quitté deux fois l'ouvrage sous prétexte d'un mal de tête, parce qu'un regard qu'elle a laissé tomber sur moi m'a transporté hors de moi-même; il m'a semblé y lire ces mots : « Je sens quelle doit être votre contrainte; et je n'en suis pas exempte moi-même »... Adieu, ma chère cousine.

XXXIX

LE MÊME A LA MÊME

Le portrait est fini, ma chère cousine, et toute la famille en est enchantée; vous savez mon goût pour les inscriptions, et j'en ai proposé une tirée d'Esther, que la modeste comtesse s'est en vain efforcée de rejeter:

Je ne trouve qu'en vous une certaine grâce
Qui toujours me prévient et jamais ne me lasse.

J'aurais bien pu mettre *on ne trouve;* mais il fallait mettre *ne nous lasse*, qui n'est pas fort harmonieux, et il sera censé que c'est le mari qui parle. La mère de la comtesse m'a demandé avec de douces instances, qui n'en étaient que plus pressantes par leur modération, le portrait de son beau-frère, et j'ai remis à la semaine prochaine ce travail, qui n'aura rien de gênant pour moi. Le Commandeur sera en cuirasse, et tiendra d'une main son bouclier sur lequel seront ses armes avec leurs supports et sa devise, qui exprime en langue teutonique à peu près ces mots : *Les aïeux montrent la voie.* Comme je ne veux rien vous cacher, ma chère cousine, je vous avouerai que je me suis levé à cinq heures tous les jours, et que j'ai fait porter mon ouvrage, à mesure qu'il avançait, dans ma chambre pour faire, d'après le portrait, une miniature;

je retombe dans mon péché, me direz-vous, mais j'avais le portrait de la comtesse, m'aurait-il été défendu de le corriger? Qu'ai-je fait de plus en copiant le tableau que j'ai fait? Vous me direz que c'est une nouvelle tromperie, et qu'il est mal de faire des choses qu'on doit cacher et pour lesquelles on n'a pas l'aveu des personnes intéressées. Eh bien! ma cousine, je conviens de ce principe avec vous : mais ne croyez-vous pas avec moi que la comtesse est bien persuadée que je n'ai pas laissé passer cette occasion de me procurer un si précieux dédommagement de mes sacrifices! si cela est, je n'ai rien à me reprocher, puisqu'elle est instruite, qu'elle a dû s'en douter dès le commencement, et ne m'a fait aucune défense. Adieu, ma chère cousine, j'irai pour vous voir ces jours-ci à Francfort, et il vous en coûtera pour me donner à dîner pendant mon séjour trois ou quatre œillets, et une belle rose suffira, je crois, pour le thé et le café. J'ai découvert dans un village, ici près, deux émigrées. L'une est la comtesse de B***, l'autre la princesse de ***; elles sont logées dans une espèce de chaumière, et travaillent dès le matin, à la lueur d'une lampe, à broder des souliers et des gilets; peut-être pourriez-vous les aider à en obtenir un prompt débit et un bon prix. J'ai été les voir et leur ai offert mes faibles services pour acheter de l'étoffe et de la soie ; j'ai admiré leur courage, et je crois que cette facilité à se soumettre à son sort, à se conformer aux circonstances, est un des attributs du caractère français. Il y a bien en cela du courage; mais il semble coûter peu, et provenir en partie d'une légèreté de caractère qui s'oppose à la profondeur des sentiments : c'est en m'examinant moi-même

que j'ai cru faire cette découverte, et non en portant sur les autres un œil de critique pour diminuer leur mérite. Adieu, ma cousine.

XL

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Le marquis est venu ici, ma chère Émilie, amené par mon oncle pour faire mon portrait, et croiriez-vous que mon embarras a été extrême; que se passe-t-il donc au fond de mon cœur? Je m'interdis la plus innocente familiarité avec le marquis, et j'évite les occasions d'être seule avec lui. Que puis-je faire de plus? Mais n'est-ce pas reconnaître l'empire de l'amour sur moi que de m'efforcer à le combattre?

Enfin mon portrait est achevé, tout le monde en est enchanté. Le marquis m'a demandé, deux ou trois fois, de prendre une expression de mélancolie tendre. C'est *Clarisse*, m'a-t-il dit, que vous lisez, et vous réfléchissez sur quelque circonstance affligeante de ce roman. *Clarisse* est sa divinité, et il ne croit pas que rien puisse intéresser au même degré. J'ai tâché de lui obéir, et trop bien, je crois; car au même instant que j'ai donné — et il ne m'a pas fallu un grand effort — cette expression mélancolique et tendre à mes yeux, je l'ai vu se troubler, et, peu de temps après, il a été prendre l'air sous le prétexte de la chaleur et d'un mal à la tête. J'aurais eu grand besoin d'en faire

autant; mais je suis restée à ma place. Dites-moi, ma bonne et charmante amie, s'il est possible d'être coupable quand on n'accorde rien à son penchant, et qu'on redoute son empire. Je me sens le courage de me vaincre, mais Dieu, lui-même, n'a pas le pouvoir d'anéantir le passé; je ne puis donc effacer des impressions, et rapportez-vous-en à votre amie, pour qu'elles ne pénètrent pas plus avant lorsqu'elle est éclairée. Adieu, ma chère Émilie.

XLI

LE COMMANDEUR DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Ma chère nièce me presse d'avoir l'honneur de vous écrire, Mademoiselle, pour que vous ne soyez pas alarmée de l'accident arrivé au château de Lœwenstein, dont il est possible que vous soyez instruite. Il n'y a rien à craindre pour sa santé; mais l'extrême terreur qu'elle a éprouvée, et l'agitation d'une nuit passée dans le plus grand trouble, lui ont causé un accès de fièvre assez vif et un grand abattement.

Vous saurez, Mademoiselle, que cette nuit, vers les deux heures du matin, nous avons été réveillés par des cris effrayants, et, m'étant levé, j'ai vu l'aile du château, dans laquelle habitent ma belle-sœur et sa fille, tout en feu. Tout le monde était dans un trouble qui ne permettait pas d'agir, ou du moins utilement; chacun criait, se désespérait, et on a été longtemps à faire jouer une pompe

fort mal en ordre. Nous étions dans la cour, mon frère, son gendre et moi, tous à demi-nus et désolés ; peu ingambes tous trois, nous ne pouvions que promettre de l'argent aux domestiques qui tenteraient de délivrer ma sœur et ma nièce des flammes qui enveloppaient leur appartement. Deux ou trois l'ont tenté; mais ils ont été repoussés par la fumée qui les a aveuglés et presque étouffés. Le feu semblait prendre de nouvelles forces, lorsque le marquis, que la Providence m'avait engagé à amener ici, a tout d'un coup saisi une hache de la main d'un palefrenier, et s'est élancé comme un trait vers l'escalier à demi-consumé qu'il a monté avec une égale vitesse. Des cris d'admiration se sont fait entendre parmi les domestiques, et nous avons été quelque temps dans la plus cruelle incertitude. Jugez de notre joie, Mademoiselle, lorsque nous avons aperçu ce brave gentilhomme, tenant dans ses bras ma nièce, tirant après lui sa mère, et descendant l'escalier; une femme de chambre, qui les suivait, ayant porté son pied sur une marche qui s'est enfoncée, est tombée dans le vestibule et s'est cassé la jambe. Enfin nous avons embrassé, les yeux inondés de larmes et le cœur suffoqué de joie, ma sœur et ma nièce; un demi-quart d'heure plus tard, elles périssaient, car l'escalier est tombé avec fracas, et il n'était plus possible de leur porter secours. Le généreux marquis a porté ma nièce dans ses bras dans ma chambre, et là, tout le monde l'a mille fois embrassée, sans pouvoir proférer une parole. Les habits des dames sont brûlés à moitié, et voilà tout; la partie du château qu'elles habitaient est encore en feu, mais on a trouvé moyen de la couper du reste du

bâtiment qui est intact. Au milieu de la joie et du trouble, on ne s'est point aperçu que le marquis eût éprouvé d'autre accident que d'avoir son habit et ses cheveux brûlés, mais, une heure après, il s'est évanoui; on l'a visité, et on lui a trouvé tout le bas de la main gauche emporté, la peau du même bras entamée par une contusion, et ses bas grillés et collés sur ses jambes. Voilà, Mademoiselle, le cruel accident qui nous est arrivé, et qui empêche ma nièce de vous écrire; son incommodité n'aura pas de suite, elle est seulement bien faible et bien abattue. Le marquis est couvert d'emplâtres, mais il aura tout au plus quelques cicatrices. Quel homme, Mademoiselle, quel courage et quelle simplicité! il semble embarrassé des transports de notre reconnaissance. Ma nièce demande sans cesse des nouvelles de son généreux libérateur, et est désespérée de ses souffrances. C'est moi qui ai fait recevoir chez ma belle-sœur le brave marquis, c'est moi qui l'ai amené ici hier, je m'applaudis d'être l'instrument dont la Providence s'est servie pour sauver ma sœur et ma chère nièce. Adieu, Mademoiselle, soyez sans inquiétude, et comptez sur nos soins pour votre amie. J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

XLII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Mon oncle vous a mandé, ma chère Émilie, le danger affreux que nous avons couru, ma mère et moi, et quelle

main nous a arrachées aux flammes, à la mort. Un quart d'heure plus tard, c'en était fait de ma mère et de votre Victorine. Nous étions dans un petit corridor où la flamme n'avait pas gagné, mais où nous étouffions de fumée, et je ne sais quel instinct nous avait portées à nous coucher à terre, la bouche presque collée sur le plancher afin de pouvoir respirer. Je ne vous dirai pas ce qui se passait en moi; ma tête était perdue et ce qui me restait de sentiment était pour ma malheureuse mère. Tout d'un coup, j'ai entendu crier : « Madame! Madame la comtesse! et sans rien pouvoir distinguer, je me suis sentie enlevée, mais j'étais comme évanouie. La flamme cependant, en me portant sur les joues, m'a fait un peu revenir, mais pas assez pour avoir toute l'horreur du spectacle qui m'environnait; une idée confuse du marquis m'a frappée comme dans un rêve; ma mère suivait, fortement tenue par la main du marquis; c'est ainsi que nous sommes parvenues dans la cour. On m'a jeté de l'eau, et le marquis, que j'ai reconnu à la clarté du feu qui éclairait comme en plein midi, m'a portée dans une chambre. Le reste, vous le savez; vous êtes instruite de son état, de sa main, de ses jambes, dont il n'a rien senti pendant plus d'une heure; il souffre beaucoup, mais il n'y a rien à craindre. Je lui dois la vie de ma mère, je lui dois la mienne, et sans lui, Émilie, il n'y aurait plus de Victorine pour vous. Il semble qu'il soit honteux des obligations que nous lui avons, et en se livrant à la joie comme un autre, on ne croirait pas que c'est lui qui en est le principe. Je ne le quitte pas de tout le jour; que ne puis-je adoucir ses souffrances! Il est heureux de me

voir, c'est son ouvrage qu'il contemple. Je dîne avec lui et quelquefois je le sers : « Ma mère est en tiers ». Ah! ce n'est pas le moment des vaines délicatesses, mon Émilie; mais combien il faudra dans quelques jours prendre sur moi! On est encore dans l'ivresse et rien ne frappe que le danger et le courage du marquis; mais il faudra que tout rentre dans l'ordre, et se soumettre aux convenances; pour mon propre bonheur, il faudra mettre un terme à des effusions de reconnaissance, qu'il serait bien difficile de distinguer de la plus vive tendresse. Le marquis a souvent les larmes aux yeux, et en se réveillant avant-hier, et me voyant auprès de lui, occupée de rattacher une serviette qui entourait son bras, il s'est écrié : « Est-ce un songe, ma chère comtesse? » il s'est repris : « Pardon, Madame, que vos soins sont touchants, ou plutôt déchirants! Quelle illusion ne me font pas de tels services! » Une sorte de désespoir s'est emparé de lui, et il s'est écrié : « Ah! jamais, jamais! » Je suis restée interdite, et craignant pour lui le retour de la fièvre causée par l'agitation, je lui ai pris la main en le priant de se calmer. Il a saisi fortement la mienne qu'il a portée vers son cœur, et m'entraînant vers lui de son bras malade, il m'a embrassée avec une ardeur qui m'a effrayée. L'effort qu'il venait de faire a fait tomber les linges qui entouraient son bras et sa main, et lui a causé la plus vive douleur; j'ai saisi le prétexte d'aller chercher le chirurgien qui le panse, et je me suis enfuie dans un trouble que je ne puis vous rendre. En vérité, ma chère Émilie, les transports du marquis m'ont presque causé la même terreur que le feu; je tâcherai, sans affectation, de

ne plus me trouver si souvent seule avec lui, et d'être à quelque distance. Je l'ai revu le soir, et dans un moment que nous avons été seuls, il m'a dit : « Si je pouvais me mettre à genoux, je vous demanderais pardon. Dites-moi que vous m'avez pardonné, Madame. — Vous avez été, mon cher marquis, trop puni de votre extravagance, par la douleur que vous avez éprouvée, pour que je m'en souvienne. — Soyez ma tendre sœur, m'a-t-il dit, faites-moi serment d'être ma sœur. — Eh bien! soit, lui ai-je répondu, mon frère et le plus aimé des frères... » En vérité, ma chère, votre Victorine éprouve trop d'émotions, et les violentes secousses de son âme altèrent un peu sa santé. Venez, venez de grâce pour lui rendre un peu de calme; votre présence est un baume salutaire pour moi. Vos avis pénètrent avec tant de douceur dans mon esprit; vous savez la langue de mon cœur, et il s'épanouit quand je vous écoute, comme la fleur à la rosée du matin. Adieu, ma tendre amie.

CHAPITRE XI

VERTIGE

XLIII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Il a fait hier le plus beau temps du monde, et mon oncle, qui était de bonne humeur à déjeuner, m'a demandé comment je me portais, et si je ne serais pas bien aise de faire une belle promenade? Je l'ai assuré que j'en serais charmée. Il a aussitôt proposé de faire porter le dîner dans la forêt, auprès de cette charmante fontaine que vous connaissez, et où vous êtes venue plusieurs fois. Les ordres ont été donnés à la cuisine de tout préparer, et deux heures après toute la famille a monté en voiture, et mon oncle a voulu que je vinsse avec lui dans la calèche. Au moment de partir, il a dit : « Mais si le marquis venait pour dîner, il y a longtemps qu'on ne l'a vu. — Eh bien! a dit ma mère, il pourrait prendre ici un cheval ou un cabriolet et nous venir joindre. — Il y a quelque chose de mieux à faire, allons dîner chez lui. — Nous lui donnerons un grand embarras, a dit ma mère.

— Tant mieux, cela nous amusera un petit moment, et il ne durera pas longtemps, puisque nous avons notre dîner. » On a fait quelques objections; mais vous connaissez mon oncle, il a insisté et a donné les ordres au cocher. Pendant la route, il m'a répété plusieurs fois : « Il sera bien empêtré en nous voyant arriver à l'heure du dîner; ne serez-vous pas bien aise de le voir dans son ermitage? Il a su fort bien arranger son petit appartement; pour un homme galant comme lui, c'est bien le cas de tuer le faucon, pour bien traiter une aussi belle dame. Vous vous souvenez bien de cette histoire, n'est-ce pas? Je ne sais plus où j'ai lu cela, mais enfin c'est un cavalier fort pauvre, qui, n'ayant rien à donner pour dîner à la dame de ses pensées[1]... — Ah! je sais, je sais, mon oncle. » Vous pouvez imaginer tout ce qui s'est passé dans mon esprit pendant la route. Je le répète encore, je le dirai mille fois, il y a dans le monde des fatalités, et je crois que si tous les gens qui ont commis des crimes, expliquaient par quelle gradation de circonstances ils sont arrivés au fatal moment qui les a rendus coupables, on en trouverait plusieurs dignes au moins d'être plaints. C'est sans doute pour cela qu'on se sert en français du mot de malheureux, en parlant d'un criminel; on dit : *c'est ce malheureux qui a volé, qui a tué.* Il est des gens pour qui la vertu est bien facile; mais celui qui est poursuivi par le besoin, et qui trouve sous sa main une somme qui peut le tirer de la misère... plaignons-le, ma chère, et gémissons de la barbarie des lois qui mettent dans la

1. Voir *Le Faucon* de La Fontaine. (Note des éditeurs.)

même balance la vie d'un homme et une pièce de monnaie. Je faisais ces réflexions pendant la route; de ce qui peut mériter la commisération, je passais à ce qui peut mériter l'indulgence; des crimes je passais aux faiblesses; mais ce n'était pas, ma chère amie, pour me préparer à l'avance des excuses. Mon courage s'affermissait par la nécessité d'en faire usage, et si j'avais besoin d'autres motifs, l'orgueil, je crois, viendrait à mon secours, en me faisant voir combien il est glorieux de triompher en quelque sorte du sort. J'étais donc plus disposée que jamais à être sur mes gardes et à ne pas donner au marquis la plus légère occasion de me parler indirectement de ses sentiments. J'étais bien déterminée à composer mes regards et à prendre un maintien éloigné de la contrainte et de la familiarité, et à ne pas ménager, suivant l'occasion, les termes qui caractérisent la plus vive *reconnaissance*, à souvent prononcer ce mot comme un mot de ralliement pour bien spécifier le genre de mes sentiments, et lui donner en quelque sorte la mesure de ceux qu'il a le droit d'attendre de moi. Nous sommes arrivés, et Bertrand, qui était dans la cour, a fait de grandes exclamations. Mon oncle lui a fait signe de se taire et de nous conduire à l'appartement du marquis. Il voulait me faire entrer la première, mais je m'en suis défendue; il est entré et nous l'avons suivi; le marquis était occupé à écrire, et sa surprise ne peut se rendre; mon oncle l'a embrassé et lui a dit : « Marquis, nous venons vous demander à dîner. — Mesdames, tout est ici à vos ordres, mais excepté du lait et des œufs, vous ne trouverez rien à trois lieues à la ronde. — C'est le cas *de*

tuer le faucon, a dit mon oncle. » J'ai cru à ce mot qu'il se trouverait mal, et il m'a regardé d'un air pénétré. Je me suis hâtée de dire : « Voilà un homme bien embarrassé pour un dîner. » Bertrand était derrière nous qui se désolait : « Mesdames, a-t-il dit, je crois que le père Schmitt a un bon jambon, et je sais faire de la soupe à l'oignon » ; et nous de rire, et Bertrand de se fâcher pour la gloire de son maître, et de dire à ma mère : « Si Madame était venue avec encore quatre carrosses au château de Monseigneur... » son maître l'a regardé d'un air sévère. — Eh bien ! le mot de Monseigneur est lâché; je suis habitué à cela, moi, dès l'enfance; et s'adressant à mon oncle : « Monsieur le marquis m'a défendu depuis qu'il est émigré de l'appeler ainsi. » Mon oncle a dit : « Eh bien ! monsieur Bertrand, votre maître a raison et vous aussi. » Enfin on a tiré le marquis d'embarras sur le dîner, ç'a été pour lui un grand soulagement. Nous avons regardé quelques dessins fort jolis ; nous en avons surtout fort loué un qui représente son pavillon et quelques points de vue qui sont à l'entour. Voilà encore le destin qui m'a fait offrir ce dessin, et je n'ai pu me dispenser de l'accepter. Nous avons dîné dans un petit cabinet de verdure fort joli, où il faisait très frais, et toute la compagnie a été fort gaie. Mon oncle, à la fin du dîner, m'a dit de chanter, et quoi? son air favori, ce bel air *voi chi languite senza speranza*. Vous voyez que si on avait voulu faire choix de paroles propres à m'embarrasser, on n'aurait pas pu mieux réussir. Il me serait difficile de vous dire quelle a été la contenance du marquis ; j'évitais ses regards sans affectation, et je parlais souvent au Com-

mandeur qui était auprès de moi, ce qui me faisait détourner de ma droite où était le marquis. Après le dîner, mon oncle a été faire la *sieste* dans la chambre du marquis, et nous avons été nous promener dans un fort joli bosquet qui touche le pavillon. Une demi-heure après, comme il faisait trop chaud, nous sommes revenus attendre le réveil de mon oncle dans un petit salon qui est au premier, et mon mari a été parler au concierge d'un achat de fourrage. Ma mère, quelques moments après, m'a dit qu'elle avait oublié sa boîte sur le banc. Je me suis levée pour appeler un domestique, et n'ayant trouvé personne, j'ai été moi-même la chercher; en tournant une petite allée, qui mène à l'endroit que nous venions de quitter, j'ai vu le marquis qui avait été nous y chercher. « Ah! vous voilà seule, Madame, par quel hasard? » Je lui ai dit le sujet qui m'amenait dans le jardin, et tout en parlant je suis arrivée près du banc. Il s'est empressé d'y prendre la boîte et de me la remettre; j'ai repris le chemin du pavillon. « Le Commandeur avait bien raison, Madame, en parlant du faucon... » J'ai doublé le pas en disant : « Voilà comme est mon oncle. » Le marquis a soupiré : « Vous êtes bien pressée, Madame. — Ma mère m'attend », et je me suis mise à courir un peu. « Ah! me fuir, c'est trop fort; de grâce, Madame! » Il m'a prise par le bras pour m'arrêter : « Une minute, m'a-t-il dit. — On m'attend. » — Et j'ai voulu continuer à courir. Il ne m'a pas quittée, et répétant avec vivacité : « Quoi, me fuir! courir! » il m'a prise dans ses bras et m'a serrée fortement, et pendant, une minute ou deux, il est resté immobile en me regardant de l'air le plus passionné. Je

me suis efforcée de me dégager, et un mouvement que j'ai fait m'ayant rapprochée de son visage, il a pressé ma bouche de ses lèvres à plusieurs reprises, avec une ardeur effrayante. J'ai crié, et Bertrand est accouru. Jugez de ma confusion; c'est alors seulement que le marquis m'a laissée libre. M'étant arrêtée un moment à quelques pas de lui, je l'ai regardé avec indignation et je lui ai dit : « Je ne vous reverrai jamais. » Je crois même avoir murmuré le mot : d'insolent. « Qu'ai-je fait! a-t-il répondu, comme revenant à lui-même; je suis un homme perdu. » Il a été assez longtemps sans rentrer et est revenu avec mon mari; mon oncle n'a pas tardé à nous rejoindre; mon mari a parlé fourrage, et le marquis s'est efforcé de prendre part à cette conversation pour cacher son embarras. Il a conté histoire sur histoire sur le danger des fourrages de mauvaise qualité, sur les friponneries des entrepreneurs militaires; j'ai causé avec ma mère, et quelque temps après on a apporté du thé. L'heure du départ est enfin arrivée à mon grand contentement, et mon oncle, en partant, lui a fait promettre de ne pas tarder à nous venir voir. Je suis sérieusement irritée contre lui : se laisser aller à toute l'impétuosité de ses mouvements au mépris de tout ce qui peut arriver, user enfin de violence, pensez-vous, ma chère amie, qu'il ne soit pas triste de perdre toute confiance dans un homme à qui l'on doit la vie, et que ses qualités et ses agréments rendent si intéressant dans la société? Puis-je être un instant sûre de lui? il ne m'a que trop appris à n'y pas compter! Comment recevoir un homme qui a perdu le souvenir de tout respect pour moi, et comment cesser de

voir celui à qui je dois la vie de ma mère et la mienne! S'il était en mon pouvoir de faire quelque voyage, ce serait le mieux; mais il serait bien dur pour moi d'être obligée de me séparer de vous, et pourquoi? parce qu'il plaît à un homme de m'aimer; hélas! je ne dis pas tout, et si je veux être juste, il faut commencer à l'être envers moi-même; le marquis ne serait pas si dangereux, si mon cœur ne conspirait pour lui. Sa témérité d'hier m'a jetée dans un trouble qui ne venait pas seulement de la surprise et du mécontentement. Il y avait dans ce trouble quelque chose qui allait jusqu'à mon âme, et une sorte de plaisir, je crois, se mêlait à une véritable colère. Réfléchissez, ma chère Émilie, au moyen d'assurer le repos de votre amie.

CHAPITRE XII

LA RÉVOLUTION

XLIV

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Permettez, mon cher et jeune ami, que pour cette fois je ne défère pas à votre désir et à celui de votre société. Je n'entreprendrai certainement pas d'écrire l'histoire de l'incroyable Révolution de la France[1]; c'est une tâche que je laisse à des hommes plus habiles, et il faut attendre que l'avenir ait dévoilé des ressorts qui nous sont inconnus. Je vous surprendrai au reste en vous disant qu'après avoir attentivement réfléchi sur la Révolution, elle ne me paraît pas devoir former pour la postérité un corps d'histoire aussi intéressant qu'il paraît d'abord l'être, si ce n'est par ses effets ultérieurs. Voici sur quoi je me fonde pour être de ce sentiment : il n'y a d'intéressant dans l'histoire, comme dans les tragédies, que la lutte de

1. Le marquis avait sans doute proposé au Président de s'occuper d'écrire l'histoire de la Révolution.

divers partis, qui tient l'esprit en suspens. Mais dans la Révolution tout a été emporté d'un mouvement extrême sans rencontrer d'obstacles, et le caractère de ceux qui ont eu part à l'ancien gouvernement est le seul principe de sa totale subversion. Ce n'est point par une suite d'événements, et par l'assemblage de matériaux depuis longtemps préparés, que le plus incroyable changement a été opéré, et la Révolution est purement accidentelle. Plusieurs l'attribuent aux écrits des philosophes, dont l'influence a été sensible en France; et particulièrement, depuis qu'ils ont fait corps, sous le nom d'encyclopédistes; mais, si l'on suit attentivement la marche de la Révolution, il sera facile de voir que les écrivains appelés philosophes ont pu la fortifier, mais ne l'ont pas déterminée; parce qu'une maison a été bâtie avec les pierres d'une carrière voisine, serait-on fondé à dire qu'elle n'a été construite qu'en raison de ce voisinage? il est bien plus probable, que, le dessein conçu, on s'est servi des matériaux qui étaient à portée. La philosophie répandue dans les écrits modernes n'a pas été le principe de la Révolution, mais une fois commencée, par quelque principe que ce soit, on s'en est appuyé; c'est lorsque les esprits ont été en mouvement, qu'on a cherché dans J.-J. Rousseau, et autres auteurs, des maximes et des principes favorables au système que les circonstances donnaient un espoir d'établir. Un esprit subtil chercherait donc en vain, dans les temps antérieurs, des germes qui se sont peu à peu développés. Le caractère de quelques personnes tracé, et la faiblesse de l'opposition mise dans tout son jour, la Révolution en devient un effet presque nécessaire; la

marche a été déterminée et hâtée par cette faiblesse; le défaut de résistance a rendu tout possible, et semblable à un torrent qui ne trouve aucune digue, elle a tout dévasté. Alors l'intérêt manque, parce qu'il n'y a point de combats dans lesquels l'esprit admire les efforts respectifs du courage, l'habileté de l'attaque et de la défense, et dont la curiosité cherche à deviner l'issue.

Les événements de la Révolution sont à la fois, et trop uniformes et trop atroces, pour ne pas rebuter le lecteur; toujours des massacres, des supplices, des emprisonnements... Tacite, ayant à décrire de pareils faits, en montre sa répugnance. « La description, dit-il, des pays et des « mœurs, la variété des combats, la fin mémorable des « généraux, attachent le lecteur et réveillent son attention. « Pour moi je ne fais que rassembler des ordres tyran- « niques, des accusations continuelles, des trahisons et « des supplices, toujours mêmes scènes, mêmes catas- « trophes, partout une dégoûtante uniformité. » Montesquieu dans son ouvrage sur *la Décadence des Romains*, s'exprime ainsi : « Je détourne les yeux des proscriptions « de Sylla et de Marius et n'entre dans aucun détail sur « ces affreux événements. »

Les scènes tragiques excitent un vif intérêt et de violentes émotions; mais, si elles sont outrées, elles produisent l'horreur; qui peut s'occuper des détails du festin d'*Atrée* et de *Thyeste?* J'ajouterai que cette foule de sectes qui s'élèvent les unes sur les autres, et d'hommes dont les noms obscurs n'ont aucune connexion avec des personnes antécédemment connues par la naissance, les emplois et la fortune, que ces hommes sortis tout à coup de

l'obscurité, pour jouir pendant quelques jours d'une influence passagère, et finissant sur un échafaud, ne peuvent m'intéresser. Mazanielle était, dira-t-on, de l'état le plus vil ; mais c'est la bassesse même de sa condition qui le rend intéressant. Il est simple que des hommes qui ont reçu de l'éducation, qui ont refléchi, que des avocats, des jurisconsultes, émus soudainement par de grands intérêts, agités d'une ambition dont les circonstances étendent à l'infini l'horizon, montrent des talents ; mais quand on voit un jeune homme de la lie du peuple, un simple pêcheur, acquérir en quelques heures le plus grand ascendent sur la multitude, juger avec rigueur, mais avec justice et sagacité, faire de sages règlements, montrer une âme noble et courageuse, et exercer un pouvoir souverain, le personnage s'ennoblit, et l'imagination est étonnée et saisie de ce subit développement de rares facultés. Mais qui se souviendra des *Fédéralistes*, *des Brissotins*, *des Feuillants*, qui se rappellera les noms de Barbaroux, de Guadet, de Gensonné, et de tant d'autres ? L'histoire d'une telle révolution doit être écrite à grands traits, et ceux qu'une curiosité extrême portera à savoir des détails, pour la plupart dégoûtants, compulseront les écrits du temps et les archives du crime. On peut dire de cette histoire bien plus justement que de celle d'Angleterre, qu'elle devrait être écrite par le bourreau.

Adieu, mon cher ami, *vale et ama.*

CHAPITRE XIII

LE PARDON

XLV

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je m'adresse à vous, Mademoiselle, avec confiance, pour prévenir un grand malheur, et c'est un singulier service que celui que j'ai à demander à une jeune et vertueuse personne. Je ne crois pas vous révéler un secret, en vous disant que mon malheureux cousin est éperdument amoureux de votre amie; mais ce sentiment, dénué de tout espoir, n'a rien qui puisse offenser la comtesse, et elle doit quelque compassion à un malheureux, qui ne l'est que parce qu'il sent trop vivement tout ce qu'elle vaut. Je vais, Mademoiselle, vous expliquer l'objet dont il s'agit. Le domestique du marquis est venu hier chez moi ; son visage était renversé, et à peine pouvait-il parler. Il m'a dit, fondant en larmes, que Mme la comtesse de Loewenstein, le Commandeur, enfin toute la famille était

venue dîner chez son maître, et, qu'après leur départ, il était rentré dans sa chambre avec l'air comme égaré; qu'il avait voulu lui servir à souper, que le marquis l'avait refusé et l'avait renvoyé en disant qu'il n'avait pas besoin de lui; qu'après cela il l'avait entendu se promener à grands pas et parler tout seul jusqu'à trois heures. Le matin, le brave Bertrand est entré dans sa chambre et a vu avec peine qu'il refusait son déjeuner ordinaire. Le marquis a écrit et lui a dit : « Je suis malade, voilà une recette pour des pilules qui sont bonnes pour mon état, il faut aller à Francfort m'en chercher. » Bertrand est parti et est arrivé en toute diligence. Il s'est rendu aussitôt chez l'apothicaire qui, voyant la note, lui a dit en allemand : *nichts*, avec humeur. Bertrand a insisté, et le maître a appelé un garçon qui sait un peu le français et qui lui a dit : « Qui est-ce qui vous a donné une pareille commission? — C'est mon maître. — Eh bien! Monsieur, on ne donne de l'opium que sur une ordonnance de médecin, et il y a là de quoi empoisonner trois personnes. » — Bertrand a remercié l'apothicaire de son avis, et est accouru chez moi tout effaré. Je connais le marquis, Mademoiselle, et je sais qu'aucun événement qui intéresse sa fortune ne pourrait le déterminer à un acte désespéré. Il m'a donc paru évident qu'il s'était passé quelque chose entre la comtesse et lui, qui l'avait réduit au désespoir. Je n'ai pas balancé à partir pour me rendre aussitôt chez lui, et j'ai dit à Bertrand de venir avec moi, mais de me quitter à un demi-quart de lieue, et je lui ai fait sa leçon, qui consiste à dire à son maître qu'il n'y avait point d'opium préparé mais qu'il en recevrait le

lendemain. Je suis arrivée chez le marquis, qui était dans le bois à se promener, et j'ai attendu quelques moments dans sa chambre. Hélas! Mademoiselle, j'ai eu aussitôt la confirmation de son affreux projet; sur la table était ouvert un volume de Voltaire. A côté de ce livre était un brouillon de lettre pour la comtesse, rempli du désespoir de l'avoir offensée, et un testament. J'ai frissonné à l'aspect de ces pièces, et je suis sortie pour chercher le marquis que j'ai trouvé à quelques pas, pâle et défiguré. « Par quel hasard, ma cousine? m'a-t-il dit. — Je suis venue, ai-je répondu, pour vous voir en allant à Mayence, et j'espère que vous me donnerez à dîner. — De tout mon cœur, a-t-il ajouté, je suis fait pour les surprises; mais Bertrand n'est pas ici; je vais parler à M. Schmitt. » Bertrand a paru au même instant, il a couru à lui et lui a parlé bas. Quand nous sommes entrés dans sa chambre, il a couvert ses papiers, sous prétexte de les ranger; il a laissé le livre, et je l'ai pris sans affectation en lui disant : « On prétend que ce monologue est bien plus beau dans l'original; il faut convenir que voilà de bien beaux vers. — Il a répété aussitôt, avec une sorte d'emphase, et à plusieurs reprises :

Que suis-je, qui m'arrête et qu'est-ce que la mort?

— Fi donc! lui ai-je dit, mon cher cousin, il semble que votre esprit se plaît dans ces tristes idées. — Tristes ou non, a-t-il répondu, elles sont justes. » Je n'ai pas cru devoir disserter plus longtemps sur ce sujet, et je me suis bornée à lui répondre : « Vous m'avez dit cent fois vous-même qu'il y avait plus de grandeur d'âme et de courage

à braver l'infortune, à combattre contre les rigueurs du sort; mais, en vérité, je ne suis pas venue pour m'attrister, parlons d'autre chose. » — Nous avons été nous promener en attendant le dîner, et je lui ai parlé de son habitation, de ses occupations; enfin je me suis efforcée d'éloigner toute idée triste. Le dîner servi, je lui ai dit qu'il pouvait renvoyer Bertrand, et nous sommes restés seuls. Je l'ai amené insensiblement à me parler du dîner de la veille et de la comtesse. Enfin, Mademoiselle, il m'a avoué qu'il s'était rendu coupable envers elle d'une violence; à ses agitations, je ne savais sur quoi fixer mes idées, lorsqu'il m'a expliqué le fait, en me disant que la comtesse s'était mise à fuir à son approche et qu'il avait perdu la tête à cette marque de son aversion, ou d'une crainte injurieuse pour lui; qu'il avait osé la retenir, et la serrer quelques moments entre ses bras, qu'elle l'avait quitté de l'air le plus irrité, qu'il voyait bien qu'il était perdu dans son esprit; « car je n'ose, a-t-il dit, parler de son cœur » ; et qu'il était désespéré, hors de lui, qu'il n'avait pas fermé l'œil. J'abrège, Mademoiselle, et je vous dirai seulement, qu'après avoir employé toutes les ressources de la raison pour le calmer, je lui ai dit : « Vous avez tort; mais je connais les femmes; croyez-moi, la comtesse était pressée de rentrer, et de porter la boîte à sa mère, elle a été embarrassée de vos transports très déplacés, inquiète qu'on ne la surprît entre vos bras, mais, dans le fond, il n'y a rien qui ait pu sérieusement l'alarmer; ainsi je réponds que sa colère est un petit orage qui se calmera. » Il doutait toujours, entrait de moment en moment dans un désespoir effrayant. Que vous dirai-je, Mademoiselle,

j'ai pris sur moi de lui promettre que j'obtiendrais sa grâce signée de la comtesse. Il ne pouvait croire qu'elle daignât y consentir; mais enfin il s'est mis à genoux pour me jurer que si j'obtenais une telle faveur, jamais elle n'aurait rien à lui reprocher. Je l'ai laissé dans un état assez tranquille, en lui promettant qu'il aurait demain la lettre que je lui faisais espérer, et je lui ai dit d'écrire deux mots à la comtesse, dont je me chargerai. J'ai profité du temps qu'il a passé à écrire pour parler à Bertrand, lui recommander de ne point le quitter, et de lui dire, s'il lui demandait ce qu'il lui avait envoyé chercher que sans doute on n'avait pas bien compris l'adresse. Arrivée ce soir ici, je me suis rendue chez vous, l'on m'a dit que vous soupiez en ville, et, pour ne pas perdre de temps, je vous écris ce long détail que vous recevrez en rentrant. Daignez, Mademoiselle, envoyer de grand matin chez la comtesse, et invoquez son amitié pour obtenir une réponse favorable, que son esprit saura tourner d'une manière qui ne la compromette aux yeux de qui que ce soit. Songez, Mademoiselle, qu'un refus réduira au désespoir mon malheureux cousin, et que sa vie tient peut-être à quelques mots d'indulgence. Il ne faut pas moins qu'un aussi grand intérêt pour que je vous importune d'une pareille prière. Adieu, Mademoiselle, je meurs de sommeil et d'inquiétude, car qui sait les idées qui se succèdent dans une tête aliénée par la plus violente passion ? Agréez mon tendre attachement et l'assurance d'une tendre reconnaissance.

XLVI

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Lisez, ma chère amie, la lettre de la duchesse, lisez celle du marquis, et je suis sûre que vous répondrez, parce que vous tremblerez, comme moi, de ce qui peut arriver.....

XLVII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Ma cousine a vu mon désespoir, Madame, elle en a été touchée et me laisse espérer un généreux pardon. J'aurais horreur de moi, si vous pensiez que j'ai eu l'idée de vous offenser. Tous les anges du ciel semblent, à mes yeux, vous environner et repousser loin de vous toute atteinte profane; la douleur de vous voir me fuir m'a égaré, et j'ai agi un instant en insensé. Daignez me rendre la vie, je ne dis pas trop : haï de vous, elle me serait un fardeau insupportable. Voyez-moi à vos pieds, voyez mes larmes, et croyez que jamais mortel n'a adressé à Dieu un hommage plus pur et plus désintéressé.

XLVIII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Pouvez-vous oublier, Monsieur, que je vous dois la vie de ma mère, et quel ressentiment ne calmerait pas un aussi touchant souvenir? J'ai trop bonne opinion de vous, et j'ose dire de moi, pour croire que vous avez voulu m'offenser. Mes parents voient en vous, Monsieur, le sauveur d'une femme respectable et celui d'une fille qu'elle chérit. Mon oncle, ma mère vous regardent comme leur fils, et pour moi qui vous ai de si grandes obligations, je vous offre, de nouveau, tous les sentiments de la plus tendre sœur, et vous garantis la même place dans le cœur de mon aimable Émilie. Toute une famille à aimer, Monsieur, et l'amie de la famille! Voilà de quoi exercer la sensibilité de votre cœur. Recevez l'assurance de ma sincère amitié et de mon éternelle reconnaissance.

XLIX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je n'éprouverai jamais de trouble pareil à celui où m'a jetée votre lettre. Je tremble, je tremblerai jusqu'au moment où le marquis aura reçu ma lettre... Je lui ai

écrit sans perdre de temps, et j'ai envoyé ma lettre par un exprès, à qui j'ai recommandé la plus grande diligence. Qui peut répondre des idées funestes, qui, d'un instant à l'autre, s'élèvent dans la tête d'un homme égaré par le désespoir? Il a tout perdu, patrie, amis, parents, fortune, et, dans cet état affreux de privations, son cœur, devenu encore plus sensible par le malheur, s'est attaché à un objet qui n'aurait peut-être pas fait grande impression sur lui dans une autre circonstance; on lui enlève cet objet, à qui le besoin d'aimer a prêté mille charmes, et je conçois son désespoir. Je l'ai maltraité, il n'a pu supporter ce dernier malheur, ajouté à tant d'autres. J'attends avec un battement de cœur perpétuel le retour de mon exprès. S'il était arrivé trop tard!... Adieu, mon Émilie.

L

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

J'étais à vos pieds pour implorer mon pardon, et je m'y prosterne de nouveau pour adorer la clémence de mon adorable sœur. Ah! permettez-moi de vous donner ce nom si doux à mon cœur, ce nom qui me rappellera sans cesse le seul genre d'affection que je puis espérer de vous. Monsieur le Commandeur est dans ma chambre, il me presse de partir pour aller dîner chez lui et ne me laisse pas un moment pour vous écrire une plus longue

lettre; mais ce n'est pas tout, il exige de moi que je l'accompagne ce soir chez vous, Madame la comtesse. J'ai épuisé toutes les défaites possibles pour me refuser à son désir, il a eu réponse à tout, et vous sentirez qu'il est bien difficile à un homme isolé, — sans relation, sans affaires, — de trouver des excuses valables pour se dispenser d'un voyage qu'on suppose devoir lui être agréable. Vous connaissez le ton d'autorité du bon Commandeur, et tous ses droits sur moi; je n'ai pu me défendre de ses instances. Il se plaît à dire que vous me devez la vie; il est encore bien plus certain que je vous la dois que... Je suis obligé de finir, et n'ai que le temps d'offrir à ma charmante sœur l'hommage de mon respect, du plus tendre attachement, de la plus profonde admiration et d'une éternelle reconnaissance.

CHAPITRE XIV

LE ROI

LI

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Vous ignorez, Monsieur, que vous êtes l'oracle d'une d'une société que vous ne connaissez pas. L'entretien a roulé hier toute la soirée sur la fin d'une émigrée qui s'est tuée d'un coup de pistolet. Vous la connaissez, c'est Madame de ***. Jamais femme ne fût plus timide, plus pusillanime; une porte brusquement ouverte la faisait évanouir d'effroi; elle avait peur de tout, des vivants et des morts; habituée au luxe, aux superfluités, aux recherches de tout genre, ses besoins étaient sans nombre, et une foule de petites commodités étaient pour elle d'une indispensable nécessité. Il lui fallait même, en voyage, des rideaux de taffetas vert à ses fenêtres pour ménager ses yeux et des matelas bien rembourrés pour étouffer le bruit. Tout cela paraissait ridicule; mais l'habitude en avait fait des besoins réels, et deux pages ne suffiraient pas à détailler

les incroyables délicatesses d'une femme faible et gâtée par une excessive opulence. Eh bien! cette femme s'est tuée, elle s'est enfuie de France déguisée, et la peur lui avait donné assez de force pour voyager plusieurs jours seule, à travers champs. Retirée à Hanau, petite ville peu éloignée de Francfort, elle a consommé peu à peu quelques fonds qu'elle avait su se procurer, et, réduite enfin à la dernière misère, elle a pris le parti désespéré d'une mort volontaire; un pistolet a été l'instrument dont elle s'est servi, et la malheureuse n'avait jamais peut-être osé toucher à un pistolet, et tremblait certainement de tout son corps, quand, dans le cours de sa vie, le hasard lui en faisait entendre le bruit. De cette mort, nous avons passé à celle des nombreuses victimes de la Révolution. Elles montrent toutes un courage égal, entendent leur arrêt avec un air calme et marchent au supplice avec une fermeté qui semble ne leur coûter aucun effort[1]. Quel est le principe de ce courage universel? Voilà, Monsieur, ce qui a tristement occupé hier notre esprit pendant toute la soirée, et les opinions ont été partagées à cet égard; mais tout le monde s'est accordé pour vous demander votre sentiment, et Mme de Lœwenstein a particulièrement insisté. Comment Mme de ***, faible et craintive, a-t-elle pu s'enhardir au point d'attenter à ses jours?

1. Une lettre de Collot d'Herbois sert de preuve à cette opinion. Il mande au *Comité de Salut public* : « Les exécutions ne font pas tout l'effet qu'on devait attendre. La prolongation du siège (de Lyon), les périls journaliers que chacun a courus, ont inspiré une sorte d'indifférence pour la vie, si ce n'est tout à fait le mépris de la mort. » Hier, un spectacteur revenant d'une exécution disait : « Cela n'est pas trop dur, que ferai-je pour être guillotiné? — Insultez les Représentants. »

(*Correspondance de* Robespierre.)

Comment des hommes de tout état, des bourgeois qui n'ont jamais exercé leur courage, des vieillards, des femmes, des jeunes gens à peine sortis de l'enfance marchent-ils tous à la mort de sang-froid? Voilà, mon cher Président, ce qu'on vous demande, et j'espère que vous voudrez bien répondre au désir d'une société qui est remplie de vénération pour vous. *Vale et ama.*

LII

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Votre société, mon cher et jeune ami, met trop de prix à mon faible jugement. J'ai été frappé, comme elle, du courage qui fait, je ne dirai pas affronter la mort, car cela suppose une action qui anime et soutient, mais qui la fait supporter froidement, et comme cela me donne lieu d'y réfléchir, je consens à faire part de mes idées à Mme de Lœwenstein et à sa société. Je ne m'étendrai pas sur la question s'il y a du courage à se tuer; la nature a donné à l'homme une horreur de sa destruction, qui ne peut être surmontée que par le courage, par un désespoir qui en tient lieu, ou par une noire mélancolie qui inspire le dégoût de la vie. Mme de *** était, dites-vous, faible et timide; mais l'histoire nous apprend que les femmes ont souvent montré un courage, qu'on n'attendait pas d'elles, et il ne faut pas juger de notre caractère par de certaines habitudes. Les courtisans passent des délices

de la cour, du sein de la mollesse et du luxe au champ de Mars, et les mêmes hommes qui couchaient sur le duvet couchent gaiement la nuit au bivouac, exposés à toutes les injures de l'air. Beaucoup de gens ressemblent, pour le courage, à ces avares qui gémissent à chaque petite somme qu'ils sont forcés de dépenser, et qui sont capables d'en donner une très grosse sans en être affectés. Mme de *** avait un courage qu'elle ne se connaissait pas elle-même, et que les circonstances ont développé; la vie lui était devenue à charge, parce qu'elle était plus attachée à une certaine manière de vivre qu'à la vie. Plus l'habitude d'une foule de commodités était forte dans elle, et plus elle a ressenti vivement leur perte; l'horreur des privations l'a emporté sur celle de la mort. Voilà ce que je conclus de sa résolution. Le courage des victimes de la Révolution exige un examen plus attentif. L'histoire offre de nombreux exemples de gens qui ont souffert la mort avec fermeté, animés par l'intérêt de la religion ou le patriotisme; mais le courage des victimes de la Révolution a quelque chose de particulier et de caractéristique; je ne parlerai pas des prêtres et des religieux, leur résignation, quoique digne d'admiration, n'a rien d'étonnant : la religion est un des plus profonds sentiments qui puisse remplir le cœur de l'homme, et l'espoir d'un bonheur prochain et éternel fait disparaître les horreurs de la mort. Ce qui doit surprendre toutes les nations, et ce que je vais tâcher d'expliquer, c'est, comme vous le demandez, la fermeté héroïque d'hommes de tout état : de jeunes gens, de femmes faibles et timides, qui, devenus supérieurs à toute crainte, contemplent tous d'un œil

serein le fer levé sur leur tête. C'est ainsi qu'on a vu quatorze filles de Verdun, vêtues de blanc, chanter et rire en allant au supplice.

L'espoir ne sort du cœur de l'homme qu'à la dernière extrémité, et, tant qu'il subsiste, ce bienfaisant imposteur exagère à ses yeux les plus faibles moyens de salut, et présente à son esprit toutes les chances qui peuvent être en sa faveur. Son courage, alors, est plus actif et moins ferme, et il cherche à s'appuyer sur tout ce qui l'environne; telle était la situation d'un homme de quelque distinction dans les temps ordinaires. Il sentait qu'il était pour la multitude un spectacle touchant; il était seul et fixait tous les regards attendris; son émotion redoublait à l'aspect de celle des autres. Il s'exagérait souvent l'importance de sa personne, le crédit de ses amis, la clémence du souverain; enfin, s'il obtenait sa grâce, il pouvait jouir encore, au sein de sa patrie, d'un sort heureux, retrouver une famille et des amis qui lui étaient chers. Mais aucun rayon d'espoir, dans l'époque actuelle, ne se répand dans l'âme de celui qui est condamné: il est au comble du malheur, et ce malheur lui est commun, au moment même, avec trente victimes dont il fait nombre; et cent personnes distinguées par la naissance, les emplois, la fortune, ont été immolées les jours précédents, sans produire aucune sensation. Chacun de ses compagnons d'infortune est trop occupé de lui-même pour partager les angoisses d'un autre. Les spectateurs habitués à de sanglants spectacles voient passer d'un œil sec le char funèbre où il est assis, et ne distinguent aucune victime, si ce n'est quelquefois pour l'insulter. Le malheureux

ainsi conduit à l'échafaud est obligé de renfoncer ses larmes qui ne toucheraient personne; il rentre en lui-même et s'absorbe dans la résignation, et une sorte de honte l'empêche aussi de montrer de la lâcheté devant des compagnons, qui, retenus par le même sentiment, ne témoignent que de l'insensibilité, enfin la plupart ont perdu ce qu'ils avaient de plus cher; dépouillés de leurs biens, de leur rang, le désir de vivre est éteint par l'excès des maux, et la vie est devenue un fardeau pour eux; les terreurs qu'ils ont éprouvées, l'horreur du temps présent, les malheurs qu'ils prévoient, leur font regarder la tombe comme un asile, et, loin d'envier le sort de ceux qui vivent, ils les plaignent d'avoir encore tant à souffrir. *Vale et ama.*

LIII

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

L'officier de votre régiment, que vous avez chargé d'une lettre pour moi, me l'a remise exactement, mon cher et jeune ami, et nous avons causé ensemble du sujet dont elle traite. Vous n'êtes pas le seul devant qui l'on ait blâmé les émigrés d'avoir quitté le royaume et abandonné le Roi; mais ceux qui leur font ce reproche ne songent pas à la situation de ce monarque, à son caractère et à sa constante opposition à tout emploi de ses forces. Si l'on excepte le petit nombre des serviteurs attachés à sa personne, aucun de ceux qui avaient possédé des places n'avaient d'accès auprès de lui, et n'était en droit de lui

parler d'affaires; ses ministres étaient subordonnés à Necker, que son ambition et ses craintes rendaient dépendant de l'Assemblée. Le roi paraissait faire volontairement le sacrifice de son autorité, et favoriser le nouvel ordre de choses qui s'établissait. Que faire en pareille circonstance, rester dans le royaume? mais alors il fallait prêter des serments qui répugnaient, et afficher des sentiments contraires à sa conscience; il fallait même pour être en sûreté prendre un rôle actif dans la Révolution. Le danger croissait de jour en jour et la fuite seule pouvait y dérober; on aurait en vain cherché à signaler son attachement pour le Roi, toute démonstration de zèle, intérieurement approuvée de lui, en aurait été blâmée publiquement, et pouvait préjudicier à ses intérêts, animer ses ennemis, redoubler leur surveillance. Qu'on se rappelle ce qui s'est passé le 28 février 1792, et l'on verra s'il était possible de veiller même à sa défense. Un grand nombre de gentilshommes, d'officiers généraux, de gens de la plus haute naissance, allaient chaque jour aux Tuileries pour veiller à sa sûreté. Le bruit s'étant répandu un jour que l'on avait formé pour le lendemain des projets contre sa personne, tous ceux qu'on lui savait dévoués furent avertis de se rendre auprès de lui à une heure indiquée, pour s'opposer aux attentats qu'on avait lieu de craindre; quatre cents gentilshommes pourvus d'armes cachées se trouvent aux Tuileries le lendemain. Le chef de la milice accourt du faubourg Saint-Antoine et exige du malheureux monarque qu'il donne lui-même l'ordre à ses serviteurs de remettre leurs armes; ils obéissent en frémissant, et on les fait passer devant les

satellites de la nation, qui les fouillent avec autant d'insolence que de brutalité, et plusieurs joignent des coups aux injures. Un maréchal de France, de quatre-vingts ans, un premier gentilhomme de la Chambre sont renversés et meurtris de coups de crosses de fusil. Que pouvait-on espérer après cette fatale et honteuse journée, et quels moyens restait-il pour servir un Roi captif, dont les factieux dirigeaient tous les mouvements et dictaient les réponses, un monarque qui était devenu entre leurs mains l'instrument de leurs attentats, et de sa perte? Les princes avaient fui, par ordre même du Roi, hors du royaume; c'était en quelque sorte un conseil donné à tous ceux qui pouvaient fixer l'attention de chercher leur salut dans la fuite. Dès que les princes furent établis à Coblentz, ils attirèrent le regard de tous ceux que le zèle enflammait, et devinrent leur point de ralliement. Auprès d'eux se rendirent en foule des officiers, des gentilshommes, des magistrats, et plusieurs leur apportèrent une partie de leur fortune, pour le soutien de la cause royale; enfin auprès d'eux se ressembla aussi un grand nombre de simples citoyens anoblis par leur zèle, et qui ont partagé tous les dangers auxquels la noblesse est dévouée par état. C'était auprès des princes qu'on devait espérer de servir réellement le Roi, près duquel on ne pouvait se rallier à Paris, et si le succès eût secondé les généreux efforts des émigrés, il leur aurait valu l'admiration de leurs contemporains et de la postérité. Les magistrats, les financiers destitués de leurs emplois, les prêtres sans fonctions, sont-ils à blâmer d'avoir cherché un asile hors du royaume, quand ils ne pouvaient, par leurs services,

être utiles au Roi; quand leur attachement à la monarchie les dévouait aux plus grands dangers, était la cause de l'incendie de leurs châteaux, de la dévastation de leurs biens; quand aucune autorité enfin ne les protégeait. Du temps de la Ligue, le Roi était libre et ses partisans pouvaient se rallier auprès de lui, le royaume était resté dans son ancienne organisation, et les citoyens, dans leurs divers emplois, pouvaient être utiles au monarque; il y avait un Parlement resté fidèle au Roi, et des villes qui le reconnaissaient, où les Royalistes trouvaient un asile; mais toute la France, à l'époque actuelle, ayant levé l'étendard de la révolte contre la monarchie, et toutes ses formes ayant été détruites, l'administration s'est trouvée tout entière dans les mains des ennemis de la royauté. Ceux qui sont demeurés fidèles aux anciens principes, sans influence, sans emplois et sans accès auprès du monarque, ont gardé le silence faute d'appui. Partout ont été établis des clubs révolutionnaires, qui ont été, pour la propagation du fanatisme républicain, ce que les congrégations et les confréries étaient autrefois pour celle de la religion, et aucun club royaliste n'a pu être formé, et contrebalancer le pouvoir des premiers. Le reproche que l'on fait aux émigrés, dicté par l'insensibilité qui se refuse à tout sentiment généreux, ou par l'avarice, est destitué de tout fondement; si c'est à la noblesse qu'il s'adresse, elle est sortie de France pour servir son Roi et combattre pour lui; si c'est aux citoyens des autres ordres, ils étaient inutiles à sa défense et avaient leur vie à conserver, et plusieurs ont mis aux pieds des princes leur fortune. Adieu, mon cher ami, *vale et ama.*

CHAPITRE XV

SÉPARATION

LIV

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

J'y ai bien réfléchi, ma chère Émilie, et je persiste dans le parti dont je vous ai fait part, tout extraordinaire qu'il soit; il ne m'est pas possible d'interdire au marquis de venir chez ma mère; car je n'ai aucune raison de fermer sa maison à personne, et quand je l'aurais, ma famille n'aurait-elle pas lieu d'être surprise du changement de ma conduite envers un homme qui a sauvé la vie à ma mère? Vous me demanderez ce que je crains, et vous répondrez, direz-vous, de votre Victorine. J'ose croire que vous n'auriez rien à risquer, mais si je ne redoute pas de me livrer à une honteuse faiblesse, et d'être précipitée dans le crime, je désire d'éviter la présence du marquis sans faire aucun éclat, sans que mon oncle, mon père, mon mari s'en aperçoivent; je désire d'éloigner toute occasion d'être seule avec lui; enfin je veux avoir un confident sévère et indulgent tout à la fois, qui m'éclaire de ses conseils, qui

me mette en garde contre mon propre cœur, dont la présence m'en impose, qui surveille mon maintien, mes regards, qui m'avertisse de la familiarité de mes manières qui peut enhardir l'un ou éclairer les autres : voilà, ma chère Émilie, tout ce que je trouverai dans ma mère ; je la ferai lire dans mon cœur et ne lui apprendrai peut-être rien. Que sais-je si je n'ai pas fait des imprudences qui m'ont compromise ; la réputation d'une femme tient à si peu de chose ; la malignité est si habile à pénétrer, si prompte à publier ses découvertes, si disposée à les exagérer ! Ma mère pourra changer le cours des conversations, surveillera les regards des autres comme les miens, et bientôt le marquis se verra forcé à concentrer une passion qui s'éteindra enfin par un manque absolu d'aliments. Si j'avais le bonheur de vivre avec vous, mon Émilie, je ne hasarderais pas une telle confidence, vous suffiriez pour me préserver de tout danger ; mais dans la situation où je me trouve, je la crois nécessaire ; à chaque instant, mon oncle, ma mère pressent le marquis de venir ici, et font naître les occasions de me rapprocher de lui ; souvent ma mère s'absente et m'expose aux dangers d'un tête-à-tête, enfin, c'est elle, c'est mon oncle qui m'ont valu une déclaration : elle cessera de conspirer en quelque sorte contre moi, quand elle sera instruite sur ses sentiments et sur ma faiblesse. Vous avez tort de me comparer à la princesse de Clèves qui se confie à son mari ; elle ne pouvait que le rendre malheureux par cette imprudente confidence, et devait craindre de trouver en lui, au lieu d'un témoin éclairé et impartial, un argus inquiet dont la jalousie troublerait la vue. N'allez pas croire cependant,

ma chère Émilie, que la violence de la passion me surmonte, et qu'une dernière étincelle de raison me fait avoir recours à un remède aussi extraordinaire; mon esprit est facile à s'alarmer pour tout ce qui concerne ma réputation et mes devoirs, comme mon cœur pour les objets qui l'intéressent, et ils changent souvent tous deux des chimères en réalités. Cette disposition craintive, jointe à mon entière confiance en ma mère, m'ont suggéré cette idée. Je me reproche, quel qu'en soit l'objet, qu'il y ait, comme vous vous exprimez quelquefois, une case dans mon esprit ou mon cœur qui lui soit fermée. Ce n'est pas en sondant mon cœur que j'ai formé cette résolution, mais d'après les empressements de ma mère à voir le marquis, à favoriser nos entretiens ensemble. Elle a de moi une trop haute idée, et, rendant justice au marquis, elle s'empresse de faire naître des occasions pour moi de causer avec lui, comme on se plaît à faire voir à un connaisseur un beau tableau qu'on est fier de posséder. Elle croit aussi qu'il y a beaucoup à profiter pour moi dans la conversation d'un homme, qui joint à un esprit supérieur, à une expérience qu'on n'acquiert qu'avec l'âge, la vivacité d'imagination de la jeunesse, et la chaleur que donne à l'âme la sensibilité; et quant à cette dernière opinion, vous conviendrez, je pense, avec moi, qu'elle ne se trompe pas. J'attendrai votre réponse avant de parler à ma mère; j'y suis déterminée; mais je me suis si bien trouvée de vos conseils, que ce n'est pas sans répugnance que je me refuse à les suivre. Peut-être me présenterez-vous ma démarche sous des aspects qui ne m'ont pas frappée, et la combattrez-vous avec de nouvelles et plus fortes raisons.

LV

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN LA MÈRE A MADEMOISELLE DE WERGENTHEIM

Je suis en peine, Mademoiselle, de la santé de votre amie. Sans qu'il y paraisse aucun dérangement sensible à d'autres yeux peut-être qu'à ceux d'une mère, je vois dans son visage l'altération d'une mauvaise nuit, le nuage de la plus légère contradiction; enfin je suis réellement plus tôt instruite qu'elle-même du plus petit changement qu'elle éprouve. Depuis que vous l'avez vue, elle semble livrée à une profonde mélancolie que votre présence avait paru suspendre, et qu'elle cherche, à ce qu'il semble, à vaincre. On voit que ses nerfs sont en souffrance, le bruit d'une porte la fait tressaillir, et elle est souvent prête de pleurer. J'ai tâché plusieurs fois de l'engager de s'occuper de sa santé; mais elle me répond qu'elle ne sent rien. Je lui ai demandé si elle avait quelque chagrin, et elle me dit que non, et a peine, en le disant, à retenir ses larmes. Son mari vieillit et devient d'une humeur fâcheuse et contrariante; il est peut-être en partie cause de son chagrin. Hélas! ce n'est point le mari qui convenait à ma Victorine, et j'ai appelé la raison à mon secours pour me déterminer à faire ce mariage : vingt-huit ans de plus, c'est une furieuse disproportion... Le ciel jusqu'ici ne répond pas aux vœux de la famille, qui a tout sacrifié au désir

de se perpétuer. Quand je vois un jeune homme qui a du mérite, et dont l'âge se rapporte à celui de ma fille, je ne puis m'empêcher de faire un triste retour sur le passé, et de songer que ma fille jouirait d'un sort plus heureux. La nature a ses lois et ses convenances qu'on ne contrarie jamais impunément. Le marquis de Saint-Alban m'a donné occasion de faire bien souvent ces réflexions, et même pour mon propre intérêt; j'aurais, dans un jeune homme comme lui, un fils tout à la fois avec un gendre. Je ne me flatte pas au reste d'avoir pu trouver un homme de ce mérite, ils sont rares dans tous les pays; mais j'en ai connu qui, à son âge, avaient une partie de ses qualités estimables. Ma fille a un cœur fait pour éprouver tous les sentiments que la nature inspire; croyez-vous qu'il ne sente pas le besoin d'un tendre attachement? J'ai été pendant quinze années uniquement occupée de mon mari, qui est plus sensible qu'il ne le paraît, et ce sentiment répandait sur ma vie un charme inexprimable; il embellissait mon habitation, telle qu'elle fût; j'étais sûre de me trouver heureuse en rentrant chez moi. M. de Lœwenstein avait les mêmes goûts que moi; il aimait la danse, les spectacles, c'était toujours ensemble que nous goûtions ces plaisirs. Pour moi, je crois, Mademoiselle, que la vie, pour être heureuse, doit être, suivant les âges, remplie des sentiments dont la nature a déposé le germe dans nos cœurs. L'amitié dans le mien a succédé à une affection plus vive, et tout ce que mon cœur pouvait éprouver de passionné, l'amour maternel l'a absorbé. Vous éprouverez, Mademoiselle, cette succession naturelle de sentiments, parce que vous êtes destinée à un homme de

votre âge, que vous aimez; bientôt l'heure du bonheur sonnera pour vous. Il n'en a pas été ainsi pour ma pauvre Victorine; la vanité a décidé de son sort; je crains que ce ne soit la cause des nuages qui obscurcissent la sérénité de son âme; surtout si l'humeur de son mari, s'aigrissant encore, comme j'ai lieu de le craindre, lui fait éprouver, dans l'intimité de leur commerce, des contraintes, et fait naître d'injustes querelles. Les hommes ne voient pas arriver la vieillesse avec moins de chagrin que les femmes, et les agréments qu'un homme avancé en âge voit se développer dans une jeune femme qui lui appartient lui font faire un triste retour sur lui-même; le même objet semble à la fois, pour lui, un objet d'envie et de jalousie. Parlez de grâce à ma fille, Mademoiselle; votre tendre amitié vous donne le droit de l'interroger, de lui tout dire, et de tout exiger d'elle. Je sais que vous n'avez rien de caché l'une pour l'autre, et je vous demande cependant de ne pas lui parler de mes inquiétudes, du moins dans ce moment; promettez-le moi, et je suis bien sûre que vous tiendrez parole. Adieu, Mademoiselle, j'embrasse tendrement notre Émilie.

LVI

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je cède à votre avis, mon Émilie, et je ne parlerai pas à ma mère, comme je l'avais en quelque sorte résolu; je

prendrai un autre parti sûr, mais hélas! bien coûteux à mon cœur, puisqu'il m'éloignera de vous. M. de Loewenstein, qui compte dans peu se rendre à une de ses terres en Westphalie, n'ose pas me proposer de faire ce voyage, je suis sûre de lui faire un grand plaisir en l'accompagnant; eh bien! ma chère Émilie, je lui proposerai de le suivre; ce voyage servira à me distraire; je risque de m'ennuyer; mais je serai calme, tandis que la vue continuelle d'un homme qui souffre pour moi me met au supplice. Depuis qu'il m'a fait connaître son amour, les plus innocentes marques d'affection de ma part semblent lui donner de l'espoir; que veut-il de moi? que je l'aime, que je lui en donne l'assurance; je l'ai mille fois assuré de ma reconnaissance et de la plus tendre amitié; mais un sentiment si doux pour les cœurs innocents ne lui suffit pas; c'est le mot d'amour qu'il faut prononcer.... Ah! ma chère Émilie, je crois sentir au trouble que me fait éprouver quelquefois la présence du marquis que l'amitié, ce sentiment si pur, si doux, n'est peut-être pas aussi suffisant pour mon cœur. Qu'ai-je dit, ma chère Émilie! Rassurez-vous cependant, c'est de ma part une crainte bien plus qu'une certitude; mais, quel que soit l'état de mon cœur, et soit que ma raison combatte des chimères ou des réalités, il faut fuir sa présence, je sens que cela est nécessaire à mon repos, au sien. Diriez-vous que telle est ma situation, que le marquis ne peut se présenter à moi sous un aspect qui me satisfasse; paraît-il content, je suis effrayée, je repasse avec inquiétude ma conduite de la veille et de la journée, et je me demande si quelque chose dans mes actions, dans mes discours,

dans mes regards lui a donné de l'espoir; paraît-il triste, rêveur, mon cœur est douloureusement affecté de le voir malheureux par moi; il me serait si doux de faire son bonheur; combien, ma chère amie, une telle idée ne doit-elle pas transporter la femme qui peut en toute assurance suivre ses sentiments, écouter la voix de son cœur; qu'il est flatteur d'avoir un tel empire, et ce qui est encore plus, qu'il est doux de pouvoir l'exercer! Il faut fuir, ma chère Émilie, voilà mon refrain; il faut que je vous quitte pour six semaines, deux mois; mon absence aura apporté quelque changement dans les habitudes du marquis, et votre amie sera plus calme.

Adieu, mon Émilie, que vous êtes heureuse! tout est chez vous dans le plus parfait accord, sentiments, devoir, bienfaisance; et ce qui serait la honte d'une autre fait la gloire de mon Émilie.

LVII

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Vous ne partirez pas, ma chère amie, c'est moi qui vous le dis, et c'est le trouble où vous êtes qui vous inspire cette pensée et vous fait oublier que le marquis ne peut encore rester longtemps auprès de nous; rappelez-vous donc qu'il a écrit au prince de Condé pour lui offrir ses services, aussitôt qu'il a eu l'espoir de son rétablissement. Je suis en outre instruite, par Mme de Montjustin, qu'il doit faire incessamment un voyage pour voir son

ami le Président. Prenez donc patience, ma chère Victorine; personne ne sent mieux que moi la délicatesse des circonstances où vous êtes; la crainte d'être compromise par des empressements indiscrets, l'embarras de nuancer ses expressions, de mettre dans ses regards, dans ses manières, une mesure qui écarte la jalousie, ne donne point de prise à la malignité; je sens que tout cela n'est pas sans difficulté envers un homme aimable qui a des droits à votre reconnaissance, et que l'amitié de toute votre famille pour lui vous invite à aimer et à voir sans cesse; mais aussi quelle femme plus éclairée que vous, plus habituée à la réserve, plus faite enfin pour triompher d'elle-même et en imposer aux autres! Je lis dans votre cœur, ma chère amie, j'y lis... quoi? tout ce qu'il renferme... Rassurez-vous, je lis aussi dans l'avenir vos triomphes. Point de confidence à votre mère, et point de projet de départ, ma chère amie; j'irai d'ici à deux jours causer avec vous à fond de tout ce qui vous intéresse. Je vous quitte pour écrire une longue lettre au baron qui me charge de le mettre à vos pieds; je quitte, comme disent les dévots, Dieu pour Dieu, quand je vais de ma chère Victorine au baron.

LVIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Votre lettre est véritablement un torrent de morale, ma chère cousine; mais ce n'est pas dans votre esprit

qu'est sa source; c'est Mme de Loewenstein qui vous a sans doute inspiré l'idée de m'écrire, et c'est à elle que je répondrai. Partir!... la quitter!... ce conseil est bien aisé à donner de sang-froid; néanmoins je vous obéirai, ou, pour mieux dire, à elle. Mais qu'est-il donc arrivé pour qu'elle me presse si fort? A peine je suis guéri d'une blessure grave, et je n'attends, elle le sait bien, qu'une permission de me rendre à l'armée, qui ne peut tarder. La complète aversion ne pourrait aller plus loin que l'ordre qu'on me donne. J'obéirai, encore une fois, oui, je m'arracherai d'auprès d'elle. Il lui en coûte bien peu de me donner un tel ordre. Mais elle saura ce qu'il en coûte pour l'exécuter. Dans trois jours, ma cousine, j'irai vous voir, et vous dire adieu pour longtemps, pour jamais peut-être!

LIX

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

MADAME LA COMTESSE,

Vous serez étonnée de recevoir une lettre d'un malheureux à qui vous permettez avec tant de peine de vous voir quelquefois, et le désespoir seul pouvait me donner la hardiesse de vous écrire. Ma cousine m'engage à fuir loin de vous; c'est votre intérêt, dit-elle, qui l'anime, qui la force à me donner ce rigoureux conseil. Il m'est donné trop subitement, et avec trop d'instance de m'y conformer,

pour qu'il ne me soit pas évident que ma cousine n'a fait que remplir vos désirs. Quoi! Madame, il ne vous suffit pas de ne pas répondre à mes sentiments; il ne vous suffit pas que je sois sans espoir, il faut, pour vous satisfaire, que je sois loin de vous. Ma cousine me reproche de troubler votre repos; et comment peut-il être troublé par un homme qui vous est indifférent? Parmi les hommes qui vous font leur cour, trois ou quatre sont soupçonnés d'avoir pour vous des sentiments passionnés, et vous n'usez pas envers eux de la même rigueur. Si je connaissais moins votre âme généreuse, je dirais qu'on traite les malheureux avec moins de ménagements, et qu'on n'y regarde pas de si près lorsqu'on est importuné par un homme sans fortune et sans asile, par un malheureux étranger, à qui il doit être indifférent de vivre dans un lieu ou dans un autre. Depuis le moment où mon cœur oppressé n'a pu contenir l'explosion de ses sentiments, avez-vous eu, Madame la Comtesse, à vous plaindre de moi?... Que j'étais éloigné de la vérité!... Je croyais que depuis ce temps, vous me saviez gré de mes efforts pour cacher non seulement aux autres, mais à vous-même, mes tourments. Que vous traitez cruellement un homme à qui vous avez donné le nom de frère, et à qui vous n'avez à reprocher que de vous aimer plus que tous les frères n'ont jamais aimé! Pourquoi combler la mesure d'un malheur que je dévorais en secret? votre rigueur me fait rompre le silence; condamné sans retour, je puis avouer tous mes crimes; oui, Madame, cette passion, cet amour, dont je ne vous ai entretenue que quelques moments, me dominent tout entier; dans le désespoir où vos ordres me réduisent,

prêt à vous perdre pour jamais, c'est une espèce de consolation pour moi, de ne plus rien ménager et, vous parlant pour la dernière fois, de vous dire que je vous adore... J'en profiterai pour vous le répéter mille fois. Depuis le premier instant que je vous ai vue, il ne s'en est pas écoulé un seul sans que vous fussiez présente à ma pensée, et j'ai perdu dès lors jusqu'à l'idée des malheurs qui m'accablent; patrie, fortune, gloire, tout ce qui n'est pas vous, n'a plus de prise sur mon esprit. Je croyais renaître, me trouver dans un autre monde, pendant le court espace de temps que j'ai passé à Loewenstein; consolé par vous, soigné par vous, tout ce qui m'était arrivé jusque-là n'était plus qu'un songe fugitif; c'est auprès de vous seule que j'ai vécu, et, pendant quelques jours, j'ai vécu pour le bonheur; ce sera désormais pour le malheur, mais ce sera par vous que je l'éprouverai et pour vous, si j'en crois ma cousine; m'envierez-vous encore la douceur que j'éprouve au milieu de mes maux par l'idée qu'ils viennent de vous; ah! puissiez-vous avoir véritablement besoin de mon absence! avec quel empressement je vous obéirais, si j'avais à fuir une femme qui m'aime, si je me disais : elle prend des précautions contre elle-même, et, si elle ne m'aimait pas, elle me souffrirait auprès d'elle! Ne croyez pas au reste, Madame, que je me fasse une telle illusion; non, non, je n'emporterai aucune consolation en vous quittant; je ne me croirai jamais qu'importun et non dangereux.

Vous aviez bien peu de temps à attendre pour être délivrée de moi; dans quinze jours, un mois au plus, je vous quittais pour me rendre à l'armée, je vous aurais

quittée pour un devoir sacré, et non forcé par la plus étrange rigueur ; loin d'avoir eu aucun reproche à vous faire, je serais parti dans la douce illusion d'être regretté de vous ; j'aurais été jusqu'à croire que vous m'aviez plaint quelquefois. Je partirai puisque vous le voulez; mais que je sache au moins que vous le voulez. Que j'entende mon arrêt de votre bouche ! Me refuserez-vous encore cette grâce ? Je pourrai bien dire, si vous me l'accordez, comme le maréchal de Biron, lorsqu'on lui annonça que le Roi permettait qu'il fût exécuté dans l'intérieur de la Bastille, quelle grâce !... mais n'importe, que je sache, Madame, par vous, qu'en partant je vous obéis, et que vous me savez gré de ma soumission, je partirai aussitôt après. Qui m'eût dit, il y a peu de mois, que les malheurs de la plus affreuse Révolution n'avaient pas épuisé toute ma sensibilité, et qu'il me restait encore des maux à craindre. Adieu, Madame la Comtesse, j'attends vos derniers ordres, et je vous offre l'hommage de mon profond respect.

LX

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Il y a déjà quelque temps, Madame, que je me suis aperçu des sentiments de notre jeune ami ; la chaleur avec laquelle il me parle de sa reconnaissance pour Mme de Loewenstein et les peintures qu'il m'en fait,

m'ont mis dans sa confidence. Ce qui vous étonnera, peut-être, c'est que, malgré la vivacité de la passion qui le domine, et sans connaître celle qui l'a fait naître, je suis assuré qu'il n'exagère pas. Ses traits sont en quelque sorte présents à mon esprit, par la connaissance que j'ai des objets propres à faire effet sur mon ami. La beauté est moins, pour la plupart des hommes, une harmonie sublime de proportions qu'une réunion de traits qui leur présagent la volupté qu'ils cherchent. Plus on a cédé à l'empire de ses sens, et plus ils offrent à l'imagination, sans qu'on s'en rende compte, le genre de formes qui les flatte le plus, mais celui qui a su résister à leur impétueuse ardeur est différemment affecté : la beauté se présente à lui sous des traits sublimes, qui peignent la beauté de l'âme et pénètrent la sienne d'un sentiment qui semble n'avoir rien de matériel ; les déesses, chez les uns, prennent des formes humaines pour se livrer aux déréglements des sensations, et chez les autres les mortelles semblent revêtir des formes célestes. Le marquis, par son application, a su échapper au désordre où vivent les gens de son état ; le repos des sens n'a donné que plus d'énergie à son âme, et j'ai toujours pensé qu'il ne pouvait être épris de la plupart des femmes que l'on trouve belles ou jolies, et qui n'inspirent que des désirs qu'on prend si facilement pour de l'amour ; mais l'idée avantageuse que je me fais de la comtesse de Loewenstein et le tendre intérêt que je prends au marquis me font regretter vivement, pour le bonheur de tous deux, que le sort les ait fait se connaître ; car ils ne peuvent se connaître sans s'aimer.

Il serait digne de la vertu et du courage du marquis de

s'absenter ; vous n'avez pas la figure ni l'âge de Mentor; mais la sagesse a quelquefois paru sous les traits séduisants qui vous distinguent : eh bien ! Madame, arrachez Télémaque de l'île enchantée, qu'il vienne passer quelque temps auprès de son ami, en attendant que M. le Prince de Condé accepte ses services. Vos représentations auront plus d'effet que mes lettres, parce que vous êtes bien plus à portée que moi de juger des circonstances, mais vous pouvez, Madame la Duchesse, vous appuyer, s'il est nécessaire, de mon avis. Faites-lui connaître que le bonheur de la comtesse y est intéressé, que c'est pour elle qu'il s'immole ; un tel motif doit être puissant sur lui ; il donnerait sa vie pour elle, qu'il fasse plus : qu'il la quitte et qu'il vive.

CHAPITRE XVI

PROJETS DE MARIAGE

LXI

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Je me hâte de vous prévenir, Madame la Duchesse, que je suis obligé de faire un voyage à Ham qui durera une quinzaine de jours ; je ne pourrai donc point, d'ici à mon retour, recevoir notre ami, et c'est pour moi une peine sensible. J'aurais eu beaucoup de plaisir à le voir et j'aurais tenté de rétablir quelque calme dans son cœur agité par la première des passions. Le chemin qui y mène m'est connu, et il est habitué à m'entendre parler le langage de la raison. Ce retard, au reste, n'est pas considérable, et votre amitié pour lui et pour la comtesse de Loewenstein vous suggérera des moyens de le distraire, de rendre moins fréquentes ses visites au château. Pourquoi ne le feriez-vous pas engager par l'amie de la comtesse à aller passer quelques jours à Mayence ? Il aurait le plaisir de s'entretenir avec elle, si ce n'est de sa pas-

sion, au moins de la personne qui en est l'objet ; c'est quelque chose en amour. Mais, à propos d'amour, il faut que je vous parle d'une aventure qui a quelque rapport avec ce sentiment.

Mon hôtesse qui est fort officieuse, lorsqu'il ne lui en coûte rien, m'a dit hier qu'il y avait dans la maison voisine une Française qui avait grand besoin de secours, et elle m'a engagé à aller la voir : je l'ai suivie dans un misérable galetas où j'ai trouvé, couchée sur un méchant lit, une jeune femme forte souffrante ; mon hôtesse s'est empressée de lui annoncer qu'elle m'avait engagé à venir lui offrir mes services ; je lui ai demandé son nom et son état, et elle m'a ingénuement répondu qu'elle avait été danseuse d'un petit spectacle des Boulevards, qu'elle avait fait d'ailleurs un métier qui n'était pas fort honnête, et dont elle se repentait. Sur sa table était un petit crucifix assez bien travaillé auquel était attaché quelque chose qui était enveloppé de satin. Je considérai le crucifix et lui demandai si ce qui y était attaché était une relique. — Non, dit-elle, et, ayant ôté le satin, elle me fit voir, en s'attendrissant, un petit portrait de Louis XVI. C'est bien le cas de dire avec Molière *où la vertu va-t-elle se nicher ?*

Si le spectacle de l'émigration déchire le cœur, il est aussi une source de réflexions profondes. On y voit souvent l'homme rendu en quelque sorte à son état primitif, et réduit à vivre de son industrie ; on voit développer un grand courage à des gens qu'on croyait faibles et pusillanimes ; mais on apprend aussi que les malheurs généraux, loin d'adoucir les hommes et de resserrer les liens de l'humanité, les mettent dans un état de rivalité qui dégénère

bientôt en hostilité. Combien de fois, depuis mon émigration, je me suis rappelé ces vers :

Je crois voir des forçats dans un cachot funèbre,
Pouvant se secourir, l'un sur l'autre acharnés
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Adieu, Madame la Duchesse, je vous écrirai à mon retour : prévenez notre ami de mon voyage et agréez mon fidèle et respectueux attachement.

LXII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je n'ai engagé personne, Monsieur, à vous donner le conseil dont vous parlez; l'inquiétude souvent aveugle de l'amitié a pu seule inspirer à Mme de Montjustin l'idée de vous écrire sur un objet que je ne discuterai pas. Que je suis loin, Monsieur, de vouloir aggraver vos malheurs !... Si le plus tendre intérêt suffisait pour en tempérer l'amertume, ils seraient devenus moins sensibles pour vous, dès les premiers moments de notre connaissance; cet intérêt, depuis les obligations infinies que je vous ai, est devenu un devoir qu'il m'est bien doux de remplir. Votre lettre me touche infiniment ; son désordre annonce le trouble de votre âme, et son principe est tel qu'il n'est pas en mon pouvoir d'y remédier ; et je fais plus, mon cœur, sur qui vos services vous donnent tant de

droits, m'entraîne un peu au-delà de mes devoirs en me faisant éprouver le regret de ne pouvoir répondre à vos sentiments. Adieu, Monsieur, ne consultez pour partir que vos intérêts et vos goûts, et comptez à jamais sur l'attachement de la plus tendre sœur.

LXIII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je vous envoie, ma chère amie, une lettre que j'ai reçue du marquis, qui m'a causé le plus grand trouble, et j'imagine que c'est vous qui avez engagé la Duchesse à lui donner le conseil de partir ; je ne puis blâmer... mais j'aurais voulu qu'elle eût plutôt insinué que conseillé. Il veut que je lui ordonne de partir, et la passion qui cherche des aliments pour les espérances lui inspire l'idée que la présomption suggérerait à un autre. Oui, ma chère amie, il croit être dangereux, il croit faire un sacrifice à mon propre repos, à celui de mon cœur troublé par sa présence; il croit ce qui n'est malheureusement que trop vrai !... Je lui ai répondu, j'ai mal fait ; je me le suis reproché un quart d'heure après ; mais non, je n'en dois pas être fâchée, j'aime mieux avoir un peu aggravé le mal pour le rendre plus sensible, et faire naître de l'augmentation du danger la nécessité du remède. Je partirai donc, j'irai en Westphalie ; que le marquis parte ou reste, ne m'arrêtez

plus, mon Émilie ; croyez que mon bonheur y est intéressé; et si ce n'était que mon bonheur je le sacrifierais à mon Émilie. Je vous attends demain au soir ; réfléchissez d'ici à ce temps sur la lettre du marquis, sur ma réponse et ma position; l'amitié doit employer l'indulgence pour adoucir la mémoire des fautes passées; elle doit s'armer de sévérité pour les fautes à venir; aidez-moi à manœuvrer au fort de la tempête; j'entrevois la bonne route, et c'est à vous à m'y faire entrer à pleines voiles. Encouragez-moi donc à partir au lieu de m'en empêcher, et si votre confiance en moi vous fait justement, je crois, penser que je ne risque pas de succomber..., épargnez-moi le trouble, et peut-être des combats. Adieu, à demain, j'embrasse tendrement mon Émilie.

LXIV

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Je suis chargée, ma chère Comtesse, d'une singulière commission, dont le succès peut mettre fin à vos embarras, ce qui m'empêche d'entrer dans aucun détail sur votre dernière lettre. Le destin vient à votre secours, à celui du marquis ; il arrange tout pour le mieux et de la manière la plus imprévue ; écoutez-moi, ma chère Comtesse, et vous verrez si j'ai tort. Nous avons été invités hier à dîner chez le Comte d'Ermenstein, frère du respectable Prévôt du chapitre, et contre l'ordinaire il n'y avait que deux ou trois personnes ; après le dîner, le

Prévôt a été faire sa méridienne ; ma mère a fait une partie avec le comte et son aimable petite-fille ; la partie finie, elles sont sorties, le Prévot s'est réveillé et est venu nous joindre ; alors le Comte a dit : « Qu'on ne laisse entrer personne ; j'ai à vous parler, nous a-t-il dit aussitôt, et je compte, ainsi que mon frère, et sur vos avis et sur vos bons offices. Vous savez combien j'aime ma petite fille, elle est aimée de Mlle Emilie, et c'est ce que je puis dire de mieux en sa faveur » ; inclination modeste de ma part à ce flatteur compliment, sourire reconnaissant de ma mère, et le Prévôt a levé la main avec vivacité en signe d'approbation, s'écriant d'un ton affirmatif : « Oh ! cela est très vrai. » Le comte a continué : ma petite-fille jouit d'une grande fortune; nous souhaitons qu'elle se remarie, et je vous avouerai que nous voudrions faire son bonheur, et nous procurer dans l'époux qu'elle prendra une société agréable : nous avons eu occasion de voir plusieurs fois chez vous, et chez l'aimable amie de Mlle Émilie, le marquis de Saint-Alban, et il nous a inspiré un grand intérêt. » A ces mots, j'ai prévu sans faire un grand effort de pénétration la conclusion du discours et mon attention a redoublé : « la naissance, l'esprit, la valeur, une figure avantageuse, des manières nobles et polies, tout cela se trouve dans le marquis ; il est sans biens pour le moment, par l'effet d'un incroyable bouleversement ; mais ce qu'il possède est plus rare et plus distingué mille fois que la fortune, et il y a tout lieu de croire aussi qu'il rentrera quelque jour dans ses biens ; ces considérations m'ont fait naître l'idée d'engager ma petite-fille à lui donner sa main. » Ici ma mère a levé

les yeux au ciel, avec l'expression d'une extrême satisfaction, et je n'ai point paru moins contente. « Si mon Émilie était libre, a-t-elle dit, j'aurais pour elle la même idée. — Eh bien, a répondu le comte, je suis enchanté d'avoir votre approbation, mettons les choses au pis, et supposons que le marquis sera à jamais privé des biens qu'il possède en France ; ma petite-fille jouit aujourd'hui de vingt mille florins de rente, et après notre mort elle en aura autant au moins ; ce revenu n'est-il pas suffisant ? Je ne demanderai au marquis que de prendre le nom d'Ermenstein ; je crois que cette condition n'aura rien pour lui de désagréable, surtout dans un temps où la noblesse française a perdu en quelque sorte son existence. Mais, a-t-il ajouté, vous me demanderez si notre enfant approuvera ces dispositions, et elle y est trop intéressée pour que nous voulions la contraindre. Eh bien ! Mesdames, je crois être assurée de son consentement, et qu'il ne lui sera pas arraché ; je lui ai parlé plusieurs fois du marquis sans affectation, et il m'a semblé qu'elle mettait quelque chaleur dans les éloges qu'elle en faisait ; mon frère a été plus loin, et lui a dit un jour qu'on avait parlé du marquis très avantageusement en sa présence : « Voilà « comme je voudrais un parti pour ma chère nièce, ne « pensez-vous pas qu'il serait propre à faire le bonheur « d'une femme, si la fortune était jointe à tous les avan- « tages qu'il possède ? — Je pense, a-t-elle dit, que le « défaut de fortune ne doit être un obstacle que pour la « femme qui en serait également privée. » Il a applaudi à sa façon de penser et a cru voir un rayon de joie briller dans ses yeux. » Nous avons été de l'avis de la jeune comtesse,

et félicité le père et l'oncle des nobles sentiments qui leur avaient inspiré cette idée ! ils m'ont ensuite priée d'en conférer avec vous, et d'engager Mme votre Mère et M. le Commandeur à sonder les intentions du marquis et à lui parler de ce mariage, comme d'une chose qui leur est venue en pensée d'après l'envie que le comte d'Ermenstein a témoignée de voir sa petite-fille se remarier. Je me suis chargée avec un grand plaisir de la commission ; mais je leur ai dit que je croyais que l'affaire devait être entamée par le Commandeur, qui pourra se concerter avec la duchesse. C'est à vous de l'engager à traiter cette grande affaire, et cela ne sera pas difficile ; il aime le marquis, désire de le voir heureux, et l'établissement dont il s'agit ne lui laisse rien à désirer. J'admire que de manière ou d'autre le destin vous force d'influer sur la vie du marquis, et dans la circonstance présente ce serait pour y répandre le calme ; en considérant les choses sous un aspect ordinaire, je ne vois rien qui s'oppose au succès des vues du comte d'Ermenstein ; mais il est un aspect qui ne me laisse aucun espoir, et qui me fait craindre que la proposition même n'entraîne des inconvénients..... vous m'entendez, ma chère Victorine..... un refus, en effet, de la part du marquis paraîtra bien extraordinaire, comment imaginer qu'un homme assailli par le besoin, et qui n'a plus que les plus vagues espérances pour le rétablissement de sa fortune refuse une alliance qui lui procure au moment plus de vingt mille florins de rente, et la possession d'une jeune femme d'une figure agréable, d'un esprit doux et aimable, et d'un caractère qui la fait chérir de tous ceux qui la

connaissent! quelle fortune pour un Émigré! Il n'en est pas un qui ne l'envie! quelle raison pourra donner le marquis de la rejeter? On cherchera la véritable raison, voilà ce que je crains, et voilà ce que la duchesse pourrait lui faire entrevoir. Adieu, ma chère Victorine, je suis entre la crainte et l'espoir; avec quel plaisir j'apprendrais que le marquis consent à n'être plus malheureux!

LXV

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

J'ai fait part, ma chère Émilie, à ma mère et à mon oncle de votre lettre, et ils ont applaudi à la généreuse résolution du comte d'Ermenstein. « Je lui envie, a dit mon oncle, la satisfaction de faire la fortune d'un aussi brave homme, et j'ai regretté plus d'une fois de n'avoir pas une fille ou une nièce à marier. » Mon oncle va à Francfort et il parlera à la duchesse. Ma mère et lui n'ont pas élevé le plus petit doute sur le consentement du marquis, et ils se livrent à la joie de le voir heureux et à l'agréable idée de vivre avec lui. Pour moi je vous avoue que j'ai craint quelquefois de n'avoir pas l'air aussi satisfaite, et alors je faisais effort pour me monter à leur ton; la crainte d'un refus et les commentaires qui en seront la suite affectaient mon esprit. Mon mari est entré à la fin de la conversation, on lui a fait part du

sujet que l'on traitait, et la satisfaction qu'il a montrée est une preuve que nos conjectures sont fondées ; car il n'aime pas assez le marquis pour être sensible à ce qui lui arrive d'heureux. C'est demain, pas plus tard, que mon oncle parlera à la duchesse, et dans trois ou quatre jours, nous saurons la décision du marquis ; les craintes que vous avez de son refus me troublent, mais, en y réfléchissant, elles se dissipent un peu ; les avantages qu'on lui offre sont si grands, surtout dans sa position; il a vu la jeune comtesse et m'en a parlé avec éloge; une passion, quelque violente qu'elle soit, quand elle est privée de tout espoir, peut-elle aveugler au point de se refuser au sort le plus heureux ? Et si je consulte la raison, si je lui accorde quelque empire, elle doit arrêter sur les bords du précipice celui que la passion entraîne. Cependant, vous le dirai-je, ma chère amie, hier soir, en m'occupant de cette affaire, je me supposais en pareille circonstance, je me voyais pauvre et délaissée, mon cœur en même temps dominé par la plus violente passion, et je sentais que les plus grands avantages me seraient vainement offerts, s'il fallait les acheter par un mariage; mon consentement me paraîtrait une véritable infidélité, et chacune des familiarités que le mariage autorise autant d'outrages à l'amour. Comment, le cœur tout rempli d'un autre, peut-on sans fausseté, se permettre les plus petits témoignages d'affection, que les liens du mariage changent, pour celui qui les reçoit en preuves d'amour ? Comment, me disais-je, se réduire à la nécessité de tromper, ou à celle de rendre quelqu'un malheureux ? Enfin, si mon amour est connu de la personne qui l'inspire, n'est-elle

pas en droit de regarder tout ce que je lui ai dit comme des mensonges; mes regards passionnés, mes gestes, mes manières, comme le produit d'un habile artifice? Mais laissons ma façon de penser et de sentir, lorsqu'il est question des hommes : ils ne sont pas capables des mêmes délicatesses, croyez que le marquis, et je le souhaite bien vivement, acceptera les brillantes et flatteuses propositions de mon oncle; ce n'est pas que je le crois faux; mais les hommes le sont tous en quelque sorte, par cette habitude de galanterie qui est l'imitation et le jargon de l'amour, et le goût du plaisir est leur suprême loi. Il n'en est pas ainsi de la femme honnête; elle ne sépare jamais le plaisir de l'amour. Je cherche, hélas! en quelque sorte querelle aux hommes pour y envelopper le marquis; mais je crains bien qu'il ne soit que trop à distinguer parmi eux; je crains que ses sentiments ne se rapprochent trop des miens; alors il refuserait, et quel serait mon chagrin, ma chère amie, de voir que, dans tous les sens, je suis entraînée à le rendre malheureux! Il aurait sans moi accepté ce que lui offre la fortune; sans moi, les malheurs de son pays seraient sans effet pour lui, et le plus grand qu'il aurait éprouvé serait donc de m'avoir connue. Cette idée me trouble à l'excès, et je ne sais en vérité ce que je dois craindre et désirer. Après-demain, le Commandeur nous rendra compte de sa négociation; vous en serez instruite aussitôt. Adieu, mon Émilie, vous avez moins besoin que jamais, en ce moment, de votre pénétration pour lire dans mon cœur, qui s'ouvre à vous entièrement, ma tendre amie.

LXVI

LE COMMANDEUR DE LŒWENSTEIN A MADAME LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

J'ai fait votre commission, ma chère sœur, auprès de Mme la duchesse, et nous n'avons pas eu besoin d'attendre la réponse du marquis, il était chez elle ; j'ai fait part à ce brave homme des intentions favorables de notre ami le comte d'Ermenstein : il y a été aussi sensible qu'il le doit ; mais un obstacle insurmontable l'empêche d'accepter d'aussi flatteuses propositions, et je n'ai rien à répondre. Son nom, m'a-t-il dit, ne lui appartient pas, mais à toute sa maison dont il est le chef, et il ne lui est pas permis de l'enterrer dans l'oubli, d'éteindre ainsi le souvenir d'une longue suite d'illustrations et de services ; enfin son père vit, et quoique philosophe et peu attaché aux préjugés de la naissance..., je l'ai arrêté, par parenthèse, sur ce mot de *préjugés :* « Dites *droits*, Monsieur le Marquis », et c'est tout ce que j'ai eu à reprendre dans son discours. « Mon père ne fera pas, a-t-il dit, le sacrifice qu'on exige ; les mêmes principes qui le font demander le porteront à le refuser : c'est par un juste attachement à son nom, que M. d'Ermenstein désire que le mari de sa petite-fille le perpétue ; le même motif doit m'empêcher de renoncer au mien. »

Je n'ai rien eu à répondre à un tel raisonnement, et n'ai pu qu'applaudir à la noblesse des sentiments de ce

cher marquis, malgré mon chagrin de voir manquer une affaire aussi avantageuse pour lui. Le marquis, au reste, m'a plusieurs fois répété que le nom d'Ermenstein était glorieux à porter, et que s'il lui était permis de renoncer au sien, il ne pourrait l'échanger contre un plus illustre. Je me suis étendu alors avec plaisir sur l'antiquité et la splendeur de la maison d'Ermenstein, avec laquelle la nôtre a plusieurs alliances ; je ne lui ai pas même laissé ignorer qu'un célèbre généalogiste de l'ordre Teutonique, en changeant *er* en *ar*, et *men* en *min* et *stein* en *ius*, ce qui n'est pas trop forcé, faisait remonter cette maison au grand Arminius, ou Irmenstal.

Je vous prie, ma chère sœur, de faire part au comte de ce qui s'est passé dans notre entrevue, et de lui dire que je n'ai rien oublié, comme vous le voyez, de ce qui pouvait donner au marquis une juste idée de la grandeur de sa maison ; parlez-lui aussi de la reconnaissance et des regrets du marquis, et dites que ce digne homme a parlé de lui avec une haute considération, et avec beaucoup d'estime de la jeune comtesse. Adieu, ma chère sœur, comptez toujours sur ma tendre affection, et embrassez pour moi ma chère nièce.

LXVII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Le marquis refuse, ma chère Émilie, lisez la lettre de mon oncle que je joins ici, et tâchez d'excuser, auprès de

vos amis, un refus qui ne doit avoir rien d'étonnant à leurs yeux. Je juge d'eux par mon oncle, qui ne désapprouve pas le marquis. Croyez-vous, mon Émilie, que l'attachement du marquis à son nom soit son véritable motif? Je suis tentée de le désirer pour n'avoir pas à me reprocher d'être le principe de son malheur, si la fortune continue à le maltraiter; mais il a tant de justesse dans l'esprit, il est tellement supérieur aux illusions de la vanité qu'il est bien difficile de croire qu'il ait pu mettre dans la balance la fortune, et quelques syllabes; au reste, il a des espérances très fondées d'un sort passable; son père vit; ses biens ne sont pas confisqués, et il doit lui faire passer des fonds considérables; s'il n'a pas la grande fortune qui lui était assurée sans la Révolution, il aura de quoi se soutenir honorablement, et avec son nom, de la valeur, une bonne conduite, il n'est rien à quoi il ne puisse prétendre dans un pays ou dans un autre. Puisse-t-il être heureux autant qu'il le mérite! c'est le vœu que je forme du plus profond de mon cœur, et c'est celui de tous ceux qui le connaissent; vous en conviendrez, ma chère Émilie, et l'offre que lui a faite le comte d'Ermenstein en est la preuve. Que n'ai-je une sœur, mes parents la lui offriraient, et nous jouirions tous avec une extrême satisfaction de sa société. Adieu, ma chère amie.

CHAPITRE XVII

MARIAGE DU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

LXVIII

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Les émigrés raisonnent à perte de vue, Monsieur, sur le présent et l'avenir; les uns désespèrent, les autres voient la contre-révolution prête à s'opérer. Une de mes amies s'entretenait avec moi de sa situation, et me demanda mon sentiment sur la durée des événements actuels. « J'ai dépensé imprudemment, me dit-elle, des sommes assez considérables, abusée par les espérances que faisaient naître en moi mes compatriotes, et je vois de jour en jour combien ils se trompent. » Je lui fis part des raisonnements que contenait votre lettre à mon cousin, et ils ne sont pas faits pour favoriser l'espoir d'un prompt et heureux changement; elle en fut frappée et revint me revoir, le lendemain, après avoir fait de profondes et tristes réflexions. C'est une femme à peu près de mon âge, expatriée comme moi, comme dix mille autres, et qui n'a d'autres ressources pour vivre qu'une petite industrie dont elle a jusqu'ici tiré un assez bon

parti. Elle attend quinze à dix-huit mille francs, et c'est le seul secours qu'elle puisse espérer jusqu'au moment très incertain du rétablissement de la monarchie. Que fera-t-elle de ce capital ? Si elle le place en rentes sur un pays, elle court des hasards; la guerre, des troubles à craindre dans l'intérieur des États rendent douteux les moyens et le crédit des plus puissants; la fortune des particuliers est liée à celle des gouvernements, et dépend en outre de leur propre conduite; les banquiers de Gênes, de Venise donnent des intérêts trop médiocres, et quand il s'agit de la subsistance, on ne peut s'exposer à aucun hasard, ni faire le plus petit sacrifice. Voilà bien des raisonnements et les plus grands intérêts de l'Europe calculés pour six ou sept cents francs de rente; mais mon amie est fondée à dire : *Guenille, soit, mais guenille m'est chère !* Dans cette incertitude, l'idée lui est venue de passer en Amérique, d'y employer ses fonds en terre et de vivre bien sobrement, hélas ! sur un sol qui n'est menacé d'aucun ébranlement. Ce parti demande du courage, elle n'en manque pas, et l'idée de n'être à charge à personne l'affermit dans ce projet. Si l'on en croit la plupart des émigrés, la Révolution touche à sa fin ; mais elle dure depuis quatre ans, et depuis quatre ans ils se livrent au même espoir toujours déçu : c'est cet espoir qui a fait consommer, à la plupart, des capitaux qui, s'ils avaient été ménagés, les mettraient aujourd'hui au-dessus du besoin. Mon amie craint de se livrer à de nouvelles illusions ; elle veut prendre un parti pour échapper à l'indigence et s'affranchir de toute dépendance : elle vous connaît de réputation et me prie de vous demander votre

avis sur son projet de passer en Amérique et vos conseils pour y former un établissement. Faites-moi l'amitié, mon cher Président, d'y réfléchir avec attention, et de m'écrire ce que vous pensez ; votre avis sera reçu par mon amie avec soumission, comme la décision d'un oracle, et par moi avec reconnaissance comme une nouvelle preuve d'une amitié qui fait depuis si longtemps le bonheur de ma vie. Adieu, mon cher Président, je n'ai rien à vous dire sur nos tristes affaires que vous ne sachiez, et pour vous parler de quelque chose qui vous intéresse, je vous dirai que le marquis se porte bien, mais que son cœur est bien malade ; il fait chaque jour le projet de ne pas voir la comtesse, pour le repos de cette charmante femme et pour le sien, et comme les joueurs, chaque jour, il manque à son serment ; il me rappelle ces vers qui sont, je crois, de Voltaire, et peignent si bien les faibles humains :

Le matin, je fais des projets,
Et, le long du jour, des sottises.

Adieu, comptez, mon cher Président, à jamais, sur ma tendre amitié.

LXIX

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Je n'ai pas besoin, Madame la Duchesse, de beaucoup de réflexions pour former mon avis sur la proposition de votre amie. Le parti de passer en Amérique est bon pour

un homme jeune, actif et qui possède un capital de cinquante ou soixante mille livres; mais il ne convient point à une femme, et surtout lorsqu'elle n'a jamais eu, comme je suis porté à le supposer dans votre amie, aucune habitude de détails économiques, d'ordre et de soins. Abattre des bois, défricher, semer, planter, construire une maison, tout cela est au-dessus des facultés d'une femme habituée à l'opulence, et à l'insouciance des détails que donnaient une grande fortune, et la dissipation de la vie de Paris. Voilà, Madame, ce que j'ai à répondre, non à votre amie, mais à celle qui se cache sous ce masque, à vous enfin, Madame la Duchesse; car il m'a été facile de deviner que vous aviez pris ce détour pour ne pas alarmer ma tendre amitié. Vous n'ignorez pas que j'ai des fonds suffisants pour nous faire vivre tous deux dans l'aisance, et vous savez que mon projet est de vous rejoindre avant peu, d'habiter le séjour qui vous conviendra, et de confondre nos fortunes jusqu'à des temps plus heureux. Je serais donc fondé à vous reprocher de faire un outrage à l'amitié ou à votre ami; mais je sens que vous vous êtes dit qu'on peut recourir à un ami dans un besoin pressant, et lui demander un secours passager; qu'il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de lui enlever chaque jour une partie de son bien-être, de restreindre ses jouissances. Une telle délicatesse semble pouvoir s'allier avec l'amitié qui souffre des privations d'une personne chère. Cependant, Madame, ces sacrifices ne doivent-ils pas être plutôt enviés que redoutés par celle qui en est l'objet ? Vous pouvez aussi mettre dans la balance quelques jouissances du superflu avec la privation du nécessaire pour vous. J'abrège des

détails qui fatiguent désagréablement mon cœur, et je passe au moyen qui m'est venu dans l'idée pour concilier votre bien-être, ma satisfaction, et votre délicatesse ; je vous offre, Madame la Duchesse, de rendre tous nos intérêts communs. Le don de votre main me permettra de vous procurer dans ce moment une vie exempte d'inquiétude, et le don de tout ce que je possède vous en assurera après moi la continuation. Je n'ai point goûté le plaisir d'être riche quand une grande fortune était mon partage, mais en mettant à vos pieds ses faibles restes, j'éprouve la plus douce satisfaction qui puisse remplir un cœur. Songez, Madame la Duchesse, que des personnes qui s'aiment et s'estiment ne sauraient trop dans ces malheureux temps resserrer les nœuds d'une tendre affection et renforcer mutuellement leur courage au milieu de l'abandon général où ils vivent dans les pays étrangers. Si je ne vous croyais pas supérieure à toute vanité, je me reprocherais de vous faire perdre, par notre union, un rang et un titre qui avaient naguère tant d'éclat en France, et distinguent honorablement chez l'étranger; mais vous savez apprécier à leur juste valeur les choses et les temps, et les personnes. Réfléchissez, ou plutôt écoutez la voix de votre cœur, et soyez assurée qu'il tient à vous de faire le bonheur de ma vie. Adieu, Madame la Duchesse, j'attends impatiemment votre réponse, et vous renouvelle mon tendre et respectueux attachement.

LXX

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Votre lettre ne me laisse rien à dire, mon cher Président, et un *oui*, que je répéterai en face des autels avec une sensible joie, sera toute ma réponse. Le bonheur dont je me fais l'idée pénètre mon âme de la plus douce satisfaction; décidez, mon tendre ami, du jour, du moment où je serai entièrement à vous, où vous me tiendrez lieu de tout, de parent, d'ami, de patrie; croyez que je serai fière de porter le nom de l'homme le plus estimable que je connaisse et que je me ferai un honneur de devoir tout à l'amitié. C'est après avoir passé par tous les orages de la vie que nous arrivons au port, et le bonheur qu'un de vos amis définissait: l'intérêt dans le calme, sera à jamais notre partage. Notre jeune ami est dans le ravissement de notre union; il ose depuis quelques jours soulever le voile de l'avenir, et l'espoir brille à ses yeux si longtemps obscurcis par le malheur. Adieu, mon tendre ami, arrivez et nous serons heureux.

LXXI

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Vous êtes, dites-vous, mon cher et jeune ami, enchanté de mon mariage; mais vous en seriez surpris, si vous ne

connaissiez pas autant les excellentes et aimables qualités de la duchesse de Montjustin, parce que vous avez toujours cru voir en moi de la répugnance pour un semblable lien. Rien n'est plus vrai, et des nœuds indissolubles m'ont toujours paru contraires non seulement au bonheur, mais à la nature humaine, et la faculté du divorce peut seul les rendre supportables. Quel homme, en y réfléchissant, pouvait se décider à s'unir pour la vie entière, comme l'on faisait en France, d'après les seules convenances de la naissance et de la fortune? Comment pouvait-on se résoudre à éprouver toute sa vie l'humeur, la contradiction, les caprices d'une femme, à lui confier son honneur, puisque tel était le préjugé, à mettre son amour-propre en commun avec un être qui peut le faire souffrir sans cesse; à se priver enfin à jamais de la faculté de choisir un objet propre à faire notre bonheur? L'assemblage de tant de dangers et d'inconvénients m'a empêché jusqu'ici de me marier, et voici l'idée que je me suis faite depuis longtemps de ce lien que je redoutais. Le mariage, suivant moi, ne convient à un homme sage que dans trois circonstances : la première lorsqu'il est amoureux; le bonheur peut dans cette situation n'être pas longtemps son partage, mais il est sûr d'avoir quelques beaux jours : *Il est*, dit La Rochefoucault, *des mariages heureux, il n'en est point de délicieux*. On ne peut rien objecter à l'homme passionné, il voit tout en beau, il voit tout éternel, comment ne céderait-il pas à un penchant qu'il essaierait en vain de combattre, et ne formerait-il pas de nœuds que l'imagination lui présente comme des guirlandes de fleurs? La seconde circonstance est celle où, parvenu à

un certain âge, un homme se trouve attaché depuis quelque temps par une tendre affection à une femme dont il a été l'amant ou l'intime ami; alors tous les deux s'étant mutuellement éprouvés, connaissant leurs goûts, leurs opinions, leurs sentiments, n'ont plus rien à craindre de l'orage des passions remplacées par de doux et solides sentiments, et le mariage est pour eux un moyen de consacrer leur amitié aux yeux de tous, et de passer agréablement la soirée de la vie. La troisième circonstance vous paraîtra singulièrement choisie, c'est celle où un homme riche, parvenu à un âge avancé, sans parents qui l'affectionnent, se trouve étranger à la société et sans intérêt. Alors qu'il fasse la fortune d'une très jeune personne; je dis très jeune, parce qu'il faut qu'elle n'ait encore pris aucun pli, et qu'elle lui offre l'image des beaux jours de la jeunesse. Il faut que, sans espoir de lui plaire comme amant, il soit forcé de se borner à s'en faire aimer par ses bienfaits, ses dons, sa complaisance, à l'amuser, enfin à en être amusé. Une jeune personne répand alors la vie et le mouvement dans sa maison, y attire du monde, chasse de son esprit les sombres nuages de la morosité qui accompagne la vieillesse, ranime dans son cœur la cendre des tendres sentiments. Un vieillard, dans un tel mariage, ressemble à un homme qui se plaît à regarder d'agréables peintures, à voir danser des jeunes filles et à entendre leurs chants. Je me trouve avec Mme de Montjustin dans la seconde de ces positions, et l'émigration y joint un nouveau genre d'intérêt. Pour vous, mon cher marquis, vous vous trouvez dans la première des circonstances que j'ai décrites, j'ose tout espérer

pour vous d'après l'amitié de la famille, et je pense que votre cœur vous dit aussi que la comtesse ne mettra pas d'obstacles à votre bonheur. Adieu, mon jeune ami, et ce n'est pas pour longtemps. J'ai quelques affaires à arranger ici qui m'y retiendront sept à huit jours, et ce temps écoulé, je me rends à Francfort pour être, le reste de ma vie, tout entier à l'amitié.

CHAPITRE XVIII

LE CATÉCHISME D'UN ÉPICURIEN

LXXII

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je m'acquitte, mon cher et jeune ami, d'une triste fonction que l'amitié m'impose. La lettre et les papiers que je joins ici vous apprendront un événement qui m'est aussi sensible qu'à vous; votre père n'est plus, sa mort a suivi de près l'écrit que je vous envoie, et qui contient ses dernières volontés. Vous perdez un père bon, humain, généreux, et plus sensible qu'il ne croyait l'être, et moi je perds un ami fidèle et d'une inaltérable probité. Il s'était fait des principes de philosophie différents des miens, il méprisait les hommes et leurs affaires, et renonçant aussitôt qu'il le put aux emplois et à la fortune, il ne voulut avoir avec le monde que des rapports de plaisirs et de bienfaisance. Croyant devoir suivre une autre route, j'ai pris un rôle actif dans la société, pour être plus utile aux hommes, et j'ai eu la présomp-

tion de remplir avec plus de zèle qu'un autre les fonctions auxquelles je m'étais voué; j'ai espéré que je diminuerais aussi la masse des injustices, qui naissent de l'inattention, de la légèreté et quelquefois de l'improbité. Vous perdez un père qui avait tâché de substituer la raison au sentiment, et qui ne vous en aimait pas moins; son esprit était véritablement dupe de son cœur, et si quelque chose peut adoucir la perte que vous faites, c'est le sort auquel cet homme estimable était exposé. Vous êtes privé d'un père, c'est tout ce que vous verrez et sentirez dans votre douleur; mais il a fini tranquillement au milieu de troubles sanglants, qui ne sont pas encore à leur terme, il a fini au moment où il était menacé d'en être la victime.

Adieu, mon cher et malheureux ami, comptez que tant que je vivrai vous aurez le père le plus tendre. Je vous embrasse mille fois de tout mon cœur.

LXXIII

LE COMTE DE SAINT-ALBAN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Je m'adresse à vous, mon cher Président, parce que le hasard m'a fait connaître votre adresse en Allemagne, et que j'ignore où est mon fils; son attachement pour vous me porte à croire qu'il ne vous aura pas laissé ignorer son sort, et si vous en êtes instruit, je vous prie de lui faire parvenir le paquet ci-joint. Il contient une

lettre pour lui, une assez grosse somme en billets de banque d'Angleterre, et c'est ce qu'il y a de plus intéressant. J'y ai joint une espèce de catéchisme de morale qui peut être utile, lorsque l'on n'est point entraîné par la fougue des passions; prenez, mon cher ami, lecture du tout, et si vous appreniez que mon fils n'est plus, daignez accepter comme un don de la plus tendre amitié la somme portée dans les billets. Si vous n'en avez pas besoin pour améliorer votre sort, ils vous serviront à soulager des malheureux. Adieu, mon cher ami, et pour jamais. Hélas! combien ce jamais me paraît affreux en ce moment..... Recevez, mon cher ami, mes éternels adieux, je touche à la fin de ma carrière, qui a été heureuse jusqu'à ce moment, et je puis, au milieu des sanglantes et journalières exécutions, dire avec plus de vérité que Ninon : *Je ne laisse au monde que des mourants.*

LXXIV

LE COMTE DE SAINT-ALBAN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je profite d'un moment de calme, mon cher fils, pour vous écrire non mes dernières volontés, car je n'ai rien à faire exécuter, mais pour vous instruire de ma situation, et vous faire passer des secours que vous a ménagés mon amitié. Je joins un petit recueil de maximes, croyant vous devoir mes pensées comme ma fortune, afin de vous laisser tout ce que je possède. Si vous n'usez pas de mes maximes, elles seront pour vous ce qu'est le

portrait d'une personne qui nous fut chère, ou qui du moins nous a aimés, elles me rappelleront à votre souvenir; leur ensemble forme en quelque sorte le tableau de mon âme.

Je n'entreprendrai pas de vous donner d'autres conseils, car je sais trop combien ils sont inutiles en général, et à quel point l'imprimerie a détruit l'influence paternelle. Que pourrais-je vous dire, que des écrivains, qui ont beaucoup plus de lumières, ne vous aient bien mieux enseigné ? Mes conseils au reste seraient conformes aux principes que vous suivez, et qui, changés pour la plupart des hommes en préjugés, n'en étaient que plus utiles à la société. La noblesse française et le peuple étaient plus qu'aucune autre nation attachés à leur Roi, et leur cri de *Vive le Roi!* dont l'accent partait de l'âme, avait sa racine dans une longue suite de faits. Aucune race de souverains ne régnait sur un grand peuple depuis un aussi grand nombre d'années, et l'origine de la nation se confondait en quelque sorte avec celle de la dynastie régnante ; de là ce respect profond des Français pour leurs monarques. La majeure partie de la nation leur devait la liberté dont elle jouissait depuis six cents ans : de là cet amour pour ainsi dire inné, et qui, pour n'être pas raisonné, n'en était peut-être pas moins fondé sur la raison. Vous vous êtes ainsi dévoué, mon fils, à la monarchie, sans vous en rendre compte ; une perspective éclatante et l'accueil favorable qu'on vous a fait à la Cour vous ont inspiré de bonne heure un attachement particulier pour le monarque. Ainsi votre éducation, votre naissance, votre ambition et la reconnaissance vous ont rendu

nécessairement partisan de l'ancien régime. J'étais autrefois bien éloigné de penser de même, et mes sentiments se sont ressentis, presque jusqu'à ce jour, de la manière dont j'ai passé ma première jeunesse. Élevé dans un collège, je ne me suis pas regardé comme un être privilégié ; des camarades forts et courageux m'ont appris à me défier de mes forces, et d'autres, spirituels et appliqués, à ne pas m'aveugler sur mes talents sans cesse comparés. Je lisais avec intérêt les anciens auteurs, ils m'inspiraient la haine de l'oppression, et l'amour de la liberté. Ensuite les tragédies de Corneille et plusieurs de celles de Voltaire fortifièrent en moi ce penchant vers cette liberté, idole des anciens peuples. L'histoire des temps modernes ne m'inspirait que du dégoût ; elle me présentait des usurpateurs barbares, des superstitions cruelles et stupides, au lieu des charmantes allégories de l'antiquité ; enfin des noms dissonants hérissés de consonnes, au lieu des noms harmonieux des héros grecs et romains. Les idées de liberté et de grandeur d'âme attachées en quelque sorte au peuple de la Grèce et de Rome, en me faisant contracter du mépris pour nos gouvernements, éteignirent en moi jusqu'au germe de l'ambition ; il aurait fallu, pour lui donner l'essor, être transporté dans le *Forum*. Quand je voyais les courtisans se presser à la toilette de Mme de Pompadour et assiéger la porte de quelques ministres ; quand je songeais que ceux qui s'élevaient aux plus grands emplois n'auraient osé révéler par quels bourbeux sentiers ils avaient dirigé leur marche oblique, je mettais en opposition le brillant Alcibiade ami de Socrate et de Périclès, et les Hortensius, les Cicéron,

régnant par la parole, élevant ou abaissant à leur gré les flots d'un peuple tumultueux; enfin marchant rapidement à la clarté de leurs vertus dans la brillante carrière des honneurs.

L'état militaire était le seul qui convînt à ma naissance, et j'entrai au service par obéissance pour mes parents; mais cet état me répugnait; j'avais de la peine à me résoudre à être l'instrument du caprice des rois et à faire couler le sang des hommes pour une gloire mensongère; la mort de mon père m'ayant rendu libre, je m'empressai de quitter le service.

Depuis cette époque je ne songeai qu'à faire aux hommes qui m'environnaient tout le bien que comportaient mes facultés. L'organisation des êtres animés me parut être ce qu'il y avait de plus admirable dans la nature, et, respectant jusqu'à la vie des animaux, je répétais souvent avec enthousiasme ces sublimes vers de Métastase :

Il torre altrui la vita,
È facoltà commune
Al più vil della terra. Il darla è solo
De numi e de' regnanti.

Je me livrai à l'étude; mais, désespérant de pouvoir approfondir le système physique et moral de l'univers, je me bornai bientôt aux ouvrages de pur agrément. Les plaisirs sont la seule ressource de l'homme ardent et passionné dont l'ambition est contrariée : je ne pouvais prétendre à jouer le rôle de Cicéron et je pris celui de Pétrone. Le goût des lettres et l'amour d'une vie voluptueuse amortirent en peu de temps mon ambition, et jusques à l'assem-

blée des Notables je ne fus occupé que des lettres, de mes plaisirs et du bien que je pouvais faire aux hommes.

La perspective des États généraux réveilla une partie de mes anciennes idées, mais elles étaient tempérées par l'âge. La grande scène qui s'ouvrit bientôt après leur assemblée excita tout mon intérêt. Je pensai qu'il serait possible d'assurer la liberté et la propriété, et que le désir même de conserver ses richesses, qui rend égoïste, pourrait dans un siècle corrompu créer en quelque sorte un esprit public. Je me faisais donc l'idée d'un gouvernement tel que le peint Tacite, et qui est le mélange des trois genres de gouvernement. Ce beau songe fut bientôt suivi d'un funeste réveil ; la prise de la Bastille m'apprit qu'il n'y avait plus de Roi.

Le trésor de l'opinion était épuisé, celui du fisc ne l'était pas moins, et je me rappelai alors ces mots du marquis de Mirabeau, imprimés dès le temps de Louis XV : « Sire, vous avez vingt-quatre millions plus ou moins de sujets, et vous en êtes réduit à ce point de ne pouvoir obtenir leurs services. » Je présageai le massacre du malheureux monarque et de sa noble et infortunée compagne ; mais un assassinat juridique ne se présenta pas, je l'avoue, à mon esprit. La *Déclaration des droits de l'homme*, par son titre seul, animait le peuple, flatté d'entendre parler de ses droits. Les hommes ne naissent malheureusement pas égaux en droits, car dans l'état de nature l'homme faible ou inepte n'a pas un droit égal à celui de l'homme fort et adroit, sur les animaux propres à sa subsistance. La nature, s'il m'est permis de me servir d'une telle comparaison, semble avoir établi un arbre de *Cocagne*, au haut

duquel sont les objets nécessaires à la subsistance de l'homme et à sa conservation. Les plus adroits et les plus agiles atteignent le but, les autres languissent et meurent. A cette maxime des droits de l'homme il faudrait substituer celle-ci : « les hommes naissent égaux en droits à la protection de la loi ». Il n'est point de vérité absolue et les hommes se trompent bien moins faute d'entrevoir la vérité que faute d'en apercevoir les limites. Les mots décevants d'égalité chatouillèrent l'oreille du peuple ; il se crut reporté aux premiers âges d'un monde fabuleux, et appelé à partager avec les riches. Ah! combien, mon fils, il est faux que la nature qui s'embarrasse si peu des individus ait fait les hommes égaux; et combien on s'éloignerait de l'humanité en voulant rapprocher les hommes de ce que l'on appelle l'état de nature. Le monde considéré sous cet aspect n'offre qu'une scène de douleur, uniforme et dégoûtante : des millions d'êtres doués du sentiment et de la vie, qui ne se conservent qu'aux dépens, qu'au prix des souffrances et de la destruction, d'autres êtres qu'ils dévorent, et qui ont de commun avec eux la sensibilité, peut-être même la pensée. Quels crimes ne seraient pas consacrés par le récit des guerres perpétuelles et sanglantes des habitants de l'air, des mers et de la terre! Que le système de Pope est absurde, et qu'il est insultant pour l'humanité souffrante ! La nature fournit des germes, mais c'est à la raison, à la perfectibilité, dont l'homme a été doué, de les cultiver, les modifier et les développer.

On commençait à parler de républiques ; j'avais été leur admirateur dans ma jeunesse, et je relus avec le plus vif intérêt l'histoire de la Grèce et de Rome. Combien

alors je jugeai différemment ces temps et ces mœurs que mon esprit n'avait considérés que sous le côté brillant que présente la réunion des plus grands talents. Entraîné par les circonstances à approfondir, je trouvais autant de barbaries exercées par ces hommes si polis, si éloquents, que par des hordes sauvages. J'aperçus aussi, en réfléchissant attentivement, qu'il n'y avait jamais eu de véritable démocratie. La noblesse parmi les *Grecs* donnait un ascendant marqué, et Rome avec ses consuls, ses dictateurs, ses patriciens, ne présente aucune apparence d'égalité. Comment imaginer, me dis-je alors, d'établir sur d'immenses proportions une machine qui n'a pu dans la Grèce réussir, même en petit ? Revenu des erreurs qui avaient enchanté ma jeunesse, je commençai à douter des avantages que retire l'homme du progrès des lumières, j'allai même jusques à croire qu'il était fatal par delà un certain degré; enfin je fus frappé de voir que toutes les religions s'accordaient avec mon sentiment. Toutes sont en effet fondées sur le danger d'éclairer les hommes: ouvrez la Bible, qui est une histoire sacrée et véritable, dont les autres nations ont emprunté les idées pour appuyer leurs fables, vous verrez, dans ce livre, Dieu interdire à l'homme le fruit de l'Arbre de vie, qui communique la science du bien et du mal. Vous entendrez Dieu qui dit en parlant d'Adam : il se croit semblable à nous. Le peuple, qui, brisant tous les liens, croit pouvoir gouverner, ne serait-il pas cet Adam qui se croit semblable à Dieu ? La fable de *Pandore* est une copie de la Bible, et cet ingénieux emblème apprend également le danger de la curiosité de l'esprit. Il en est de même

de celle de *Prométhée* qui ravit le feu du ciel, et du Satyre qui brûle sa barbe, en s'approchant du feu; enfin les anciens mystères n'étaient-ils pas des précautions prises pour circonscrire la propagation des lumières dont l'abus est si dangereux? En voyant les fondateurs des religions les appuyer toutes sur cette même idée, ne serait-on pas fondé à croire que les hommes, dans des temps reculés et dont on ne peut fixer l'époque, avaient atteint le dernier degré des lumières qu'ils peuvent acquérir, et qu'une grande révolution ayant fait périr la plus grande partie de cette race d'hommes, les plus éclairés parmi ceux qui restèrent, frappés des inconvénients de la science, crurent devoir faire leurs efforts pour la proscrire, et établirent des religions d'après ces principes? Pénétré de ces idées, je déplorai les fatales lumières du XVIIIe siècle, et prévoyant les malheurs qui devaient résulter de la fermentation de la lie de la nation, je me retirai dans ma terre. On m'a cru misanthrope dans le monde, tandis que la philanthropie était en quelque sorte chez moi une passion. Le premier des hommes de ce siècle est à mes yeux J. Howard, parcourant l'Europe et l'Asie pour examiner la situation des malheureux détenus dans les prisons, et descendant dans les plus affreux cachots pour adoucir le sort des victimes des institutions sociales.

Jugez, d'après ces sentiments, de l'horreur que m'inspirent les temps présents, et même l'avenir qui me paraît chargé des plus sombres nuages. Si les Français sortent victorieux du grand combat où ils sont engagés, et si leur gouvernement se soutient pendant quelques années, quel

État sera à l'abri de la contagion démocratique, s'il n'use pas des plus grandes précautions? La doctrine de Luther s'est établie en moins de trente ans sur les ruines du catholicisme ; les peuples étaient alors plus superstitieux, et les idées qu'il s'agissait d'établir pour la plupart abstraites; enfin il fallait être à un certain point instruit pour discuter et persuader; il n'en serait pas de même des idées de liberté, appuyées de l'exemple d'une grande nation, ornées de la gloire du succès. Je ne serais pas étonné que le chef de l'empire, frappé de ces considérations, ne proscrive à la paix la langue française de la Cour et de ses États, n'interdise l'entrée des ouvrages écrits en cette langue et ne renvoie de son armée tous les déserteurs français. Une langue ne peut être dominante sans que les idées qu'elle transmet prennent un grand ascendant sur les esprits, et une nation qui parle une autre langue que la sienne perd insensiblement son caractère.

Après avoir passé une assez longue vie dans un cercle de plaisirs et d'émotions agréables, la Révolution marchant à pas de géant m'a fait connaître que j'aurais peine à me dérober aux fureurs de ses agents; je ne crains point la mort, c'est-à-dire de cesser d'être, mais je redoute infiniment la douleur. Il est évident que, menacé fortement d'une fin douloureuse, après avoir vécu sain et heureux, aussi longtemps que le comporte la nature humaine, la raison me dictait de mettre un terme à ma vie et de me rendre maître de mes derniers moments pour en écarter les horreurs dont les aurait environnés la barbarie révolutionnaire; c'était abandonner un vase qui

ne contenait plus que la lie d'une liqueur enchanteresse : ce n'était que diminuer de quelques mois une carrière qui n'offrait plus que des craintes et des troubles, et qu'est-ce que ce peu de temps de plus à vivre, comparé aux souffrances et à l'humiliation de la captivité, à une mort violente, soufferte et donnée de sang-froid ? J'étais déterminé à user d'un poison aussi sûr que prompt, que j'ai toujours porté sur moi depuis la Révolution, lorsque la nature bienfaisante m'a épargné cette peine. Ma poitrine s'est affectée, et le mal augmentant sans me faire souffrir, m'a conduit insensiblement au dernier terme. Je me suis alors occupé de vous faire passer les fonds que j'avais rassemblés pour vous ; tâchez de les placer sûrement en pays étrangers, car ils sont peut-être votre dernière et unique ressource. Il faut avant tout se garantir de la misère ; tout autre malheur doit peu affecter un homme jeune et bien portant ; mais le besoin, la dépendance et le mépris des autres empoisonnent la vie, flétrissent l'âme et abâtardissent le génie. Je ne vous demande point de vous souvenir de moi, car je ne suis pas assez insensé pour exiger et attendre, d'un être aussi mobile et changeant que l'homme, des sentiments durables, et ces sentiments ne me serviraient à rien. Je ne vous parlerai pas non plus de ma tendresse paternelle : ôtez de ce sentiment l'amour de la domination, et la vanité de se perpétuer, ôtez-en l'habitude, que reste-t-il ? La domination ne m'a jamais plu et me fatiguerait ; la vanité, j'ai passé ma vie à la combattre ; l'habitude, j'ai peu vécu avec vous, et nos goûts et nos sentiments diffèrent comme nos âges. J'ai donc pour vous ce sentiment que produit l'im-

pression d'un objet qui plaît; votre figure m'intéresse, votre esprit m'est agréable, et votre cœur m'a paru bon; tout cela joint à la raison m'a conduit à m'occuper de vous rendre heureux. Quel est ce sentiment? Ce n'est pas celui qu'on appelle amitié? non, car il suppose des rapports d'âge et de goûts, c'est donc *affection*, *prédilection*, et tel est mon sentiment pour vous. Adieu, je ne serai plus quand vous recevrez cette lettre.

Si quid novisti rectius istis
Candidus imperti : si non, his utere mecum [1].

La vertu n'est pas une chose arbitraire, mais il faut savoir la définir, et en séparer tout ce qui tient à l'exaltation de l'âme. La vertu est l'amour de l'ordre et l'art d'opérer son propre bonheur sans aucun dommage pour autrui; de l'habitude de cet ordre résulte une satisfaction intérieure, qui écarte de nous le trouble, les regrets, l'incertitude, et nous encourage à suivre la même route.

Chacun doit s'empresser de faire aux autres le bien que comportent ses facultés, sans attendre de reconnaissance, et sans mettre dans ses actes de bienfaisance rien de passionné qui puisse compromettre le repos.

L'homme ne peut arriver à la bonté dont il est susceptible que par la réflexion et le calme; l'homme passionné a toujours entre les mains une arme dangereuse de laquelle il doit, ainsi que les autres, se défier.

1. Horace.

Ce qui doit nous dégoûter de la science, c'est que jamais elle ne nous apprendra ni l'origine du monde, ni le premier principe des êtres, ni leur destination.

La science de la morale est la seule utile à l'homme; elle doit être pour lui ce qu'est au pilote la connaissance des vents et des écueils; par elle on connaît les principes qui dirigent les actions des hommes, ce que l'on doit craindre ou espérer d'eux; elle nous éclaire enfin sur nos penchants et nous apprend à les régler.

Deux penchants opposés attirent l'homme en sens contraire : l'horreur de l'ennui et l'amour du repos; le grand art est d'échapper à l'un sans troubler trop violemment l'autre, de trouver un état mitoyen entre la léthargie et la convulsion.

Le plus grand des biens est la volupté des sens; l'art le plus nécessaire au bonheur est de savoir jouir, et de savoir s'abstenir pour jouir mieux et plus longtemps.

Il est bon d'exercer son esprit pour se procurer des plaisirs à tous les âges; il est bon de se former des plaisirs intellectuels, qui servent d'entr'actes aux plaisirs des sens, qui sont les seuls réels [1]; enfin pour que l'imagination leur prête encore de nombreux charmes, prolonge leur durée par d'ingénieuses recherches, et multiplie nos émotions.

Le terme des plaisirs doit être le degré où il deviennent nuisibles à nous ou aux autres.

1. Ceux qui seront surpris de cette assertion n'ont qu'à lire les lettres de Milady Montagu, femme dont les mœurs n'ont point été critiquées, et dont l'esprit est reconnu; ils y trouveront : *les plaisirs des sens sont les seuls véritables.*

Lettre XLIII.

Celui qui a éprouvé dans sa journée la somme de sensations agréables, dont ses organes sont susceptibles sans altération, et dont l'âme a éprouvé des émotions dégagées de trouble, a été heureux ce jour-là, et si le nombre de pareils jours l'emporte dans le cours de sa vie, il peut se dire, en mourant, qu'il a eu de la nature un des meilleurs lots.

Il faut dans les maux physiques employer des remèdes tirés du moral, et dans les chagrins des remèdes physiques, exalter l'âme pour faire diversion à la douleur, exercer et fatiguer le corps pour faire diversion au chagrin.

L'ambition est une passion dangereuse et vaine, mais ce serait un malheur pour la plupart des hommes que d'en être totalement dénués ; elle sert à occuper l'esprit, à préserver de l'ennui qui naît de la satiété ; elle s'oppose dans la jeunesse à l'abus des plaisirs qui entraînerait trop vivement ; elle les remplace en partie dans la vieillesse, et sert à entretenir dans l'esprit une activité qui fait sentir l'existence et ranime nos facultés.

Les grandeurs et la gloire perdent tout leur prix, quand on considère que celui qui sait les mépriser est réellement au-dessus de celui qui est flatté de les posséder.

Les richesses, par delà une certaine mesure, ne servent pas au bonheur ; et l'homme sage doit ôter du prix qu'on y met tout ce qui est relatif à la vanité.

L'habitude semble avoir été donnée à l'homme pour établir un équilibre de biens et de maux ; elle diminue du prix des avantages dont jouit l'homme fortuné, et affaiblit le sentiment des maux et des privations qu'éprouve

l'homme malheureux ; cette compensation bien examinée, on verra qu'il y a moins de différence qu'on ne croit entre le riche et le pauvre.

Ceux qui envient le sort des riches semblent croire qu'ils sont toujours prêts à jouir de tous les objets qui peuvent leur plaire, et qu'ils voient toujours avec une égale satisfaction les objets agréables qui les environnent ; cette erreur est pareille à celle des religieuses dont le prince d'Orange disait : « Elles croient que les maris goûtent « sans cesse avec leurs femmes les plaisirs de l'amour, « que les ambassadeurs écrivent du matin au soir, et « que les militaires ont toujours le sabre à la main. »

Celui qui n'est pas heureux avec de la santé et de l'argent est un fou.

Tout ce qu'il y a de *moral* dans l'amour est factice et dangereux, et il n'y a de bon que le *physique* de cette passion.

Il faut croire assez à l'amitié pour avoir de douces illusions, mais jamais ne s'abandonner assez fortement, pour être surpris de n'avoir embrassé qu'un nuage.

Il n'est personne à qui l'on doive confier des secrets dont la publication peut compromettre la vie et le bonheur ; il faut donc séparer d'avance, dans sa pensée, tout ce qui doit être l'objet d'un profond silence avec le plus intime ami et s'abandonner à lui pour tout le reste. C'est une vaste maison ouverte à l'amitié, dont une seule pièce reste fermée.

Le plus grand plaisir en amitié est de parler de soi, et cet épanchement provient d'une faiblesse mêlée d'amour-propre.

Ce qu'il y a de plus rare parmi les hommes, c'est le secret; les grands y manquent envers leurs inférieurs par une sorte de mépris de leurs intérêts, et on y manque envers ses égaux par le même principe qui leur fait confier leur secret. Il ne faut jamais perdre de vue le proverbe italien : un et un font deux.

Cacher son amour-propre et caresser celui d'autrui est le contraire de ce que font les hommes, et c'est cependant le seul moyen d'avoir avec eux des rapports agréables et de leur plaire.

Il faut éviter les méchants reconnus pour tels, et particulièrement ceux qui joignent à la méchanceté un degré de folie, parce que leurs actions sont incalculables.

A mesure que l'on vieillit, il faut se concentrer d'avantage dans soi-même, se réduire au bonheur sensuel, et restreindre ses rapports avec les autres, parce qu'on n'en peut attendre que des marques du mépris inné dans le cœur de l'homme pour tout ce qui décèle l'impuissance, et que la vieillesse est la plus grande des impuissances.

LXXV

LE PRÉSIDENT DE LONGUEIL A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Vous devez être instruite, Madame la Duchesse, de la triste nouvelle que j'ai été chargé d'annoncer à un homme que nous aimons tous deux avec une égale tendresse; il ne paraissait pas possible qu'il n'y eût rien à ajouter au déplorable événement dont je lui ai fait part; mais la

barbarie du XVIIIe siècle et du peuple le plus féroce n'a point de terme où elle s'arrête. Le malheureux comte de Saint-Alban voyait avec plaisir les progrès d'une maladie qui allait le dérober à la cruauté révolutionnaire ; mais la nature l'avait en vain condamné, la Convention lui a envié sa mort ; que vous dirai-je ? il a été amené à Paris et jugé sans qu'il ait pu entendre son arrêt, vainement prononcé à un homme expirant. Lucain, voulant peindre le dernier excès de la barbarie, dit en parlant d'enfants innocents immolés au berceau, *sed satis est potuisse mori ; c'est assez d'avoir une vie à perdre.* La Convention l'emporte, elle supplicie ceux qui sont sans vie. Le comte a été entraîné sans connaissance à l'échafaud, et avait cessé de vivre avant que la hache l'ait atteint. Je frissonne d'horreur à ce récit, et je l'épargnerais à votre sensibilité, s'il n'était intéressant d'en dérober les affreuses circonstances au fils du malheureux comte. Tâchez donc, Madame la Duchesse, d'éloigner de lui les papiers publics, afin qu'il ignore, s'il est possible, la déplorable destinée de son père ; sa mère a été la victime des affreux spectacles de la Révolution ; deux de ses proches parents ont été immolés à ses fureurs, et la mort affreuse de son père, ajoutée à tant de désastres, fait de notre jeune ami un des hommes les plus infortunés. Je n'ajouterai rien au triste récit que contient cette lettre, car mon esprit éprouve un affreux bouleversement d'idées. Adieu, ma chère et unique amie ; combien il me tarde de vous joindre pour ne jamais vous quitter ! La goutte me retient toujours dans mon lit, mais l'accès est sur sa fin ; j'espère en être délivré d'ici à quelques jours ; ce ne sera jamais assez tôt.

LXXVI

LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN AU PRÉSIDENT DE LONGUEIL

Le coup était porté, mon cher Président, au moment de l'arrivée de votre dernière lettre, le marquis avait été le matin au cabinet littéraire de Francfort, et là il avait lu les détails affreux des derniers moments de son père; il est revenu chez moi comme égaré, et pouvant à peine parler; j'ai en vain essayé de calmer son désespoir, en lui représentant que la mort lui avait dérobé le spectacle des horreurs que la barbarie avait exercée sur un être inanimé; mais cette circonstance semble au contraire ajouter à sa douleur, par l'idée que la mort même n'a pu sauver son père de la rage révolutionnaire. Je vous avoue que j'éprouve aussi le même effet; on est habitué à un certain respect pour les morts, et les indignités qu'on exerce sur leurs restes inanimés nous inspirent une horreur extrême. J'ai voulu engager notre malheureux ami à rester avec moi et à habiter pendant quelques jours une petite chambre de mon humble demeure; il a voulu partir absolument, pour retourner à son ermitage; mais je ne souffrirai pas qu'il reste seul abandonné à sa douleur, et je me rendrai demain auprès de lui. La cruauté semble chaque jour prendre en France de nouvelles forces, il n'est point de villes qui n'ait l'abominable ambition d'imiter les fureurs de la capitale. Je tremble pour ma grand'mère qui est demeurée à Paris; vous

ınaissez mon respect pour elle et mon tendre attache-
nt ; ses quatre-vingts ans ne seront pas un motif
ıdulgence pour les tigres de la France. La mort du
ıte de Saint-Alban renouvelle et augmente toutes mes
reurs pour elle, ainsi que pour quelques autres per-
ınes qui me sont chères. Adieu, mon cher Président,
vous donnerai des nouvelles de notre ami, que je quit-
ai le moins qu'il me sera possible : vous connaissez
sentiments d'estime et le tendre attachement que je
ıs ai voués pour jamais.

CHAPITRE XIX

LE VEUVAGE DE LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

LXXVII

LA COMTESSE DE LOEWENSTEIN A LA DUCHESSE DE MONTJUSTIN

Mon oncle est retenu par la goutte dans son lit, et vous devez, Madame la Duchesse, penser que, sans cet accident, il aurait été voir le marquis. Un peu avant l'arrivée de votre lettre, il nous en parlait avec attendrissement et se reprochait de ne lui avoir pas fait plus d'instances pour l'amener ici ; mais ma nièce, a-t-il dit, si vous lui écriviez de venir, il ne refuserait pas l'invitation d'une belle dame. Je n'ai rien répondu ; il a ensuite fait venir du papier, des plumes et m'a dicté la lettre que je joins ici ; je ne sais si elle déterminera votre cher cousin à venir ; mais j'espère, Madame la Duchesse, que vous voudrez bien l'accompagner, et nous aider, si ce n'est à le consoler, au moins à le distraire.

LXXVIII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je croyais, Monsieur le Marquis, que vous étiez homme de parole ; vous avez promis à mon oncle de venir nous voir, et vous ne doutez pas du plaisir que vous auriez fait à tout ce qui habite Lœwenstein. Mon oncle est très fâché contre vous ; il me charge de vous dire qu'il est malade et qu'il vous attend pour lui tenir compagnie, qu'on s'ennuie quelquefois en famille, et jamais avec ses amis. Vous n'en avez jamais eu de meilleur que mon oncle ; il vous plaint, mais il dit qu'il ne faut pas se refuser aux consolations de l'amitié, dussent-elles être inutiles. Venez donc, Monsieur le Marquis, nous vous désirons tous, et nous partageons votre douleur.

Après avoir écrit sous la dictée de mon oncle, j'ajoute, pour moi, que j'ai l'honneur d'être, avec un bien sincère attachement, votre très humble et très obéissante servante.

La Comtesse de Lœwenstein.

LXXIX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Mon oncle m'a fait écrire au marquis sous sa dictée, pour l'engager à venir ici ; n'admirez-vous pas, ma chère amie, comme mes parents conspirent en quelque sorte pour lui, et, le dirai-je, contre moi ; j'ai beau faire, ils déjouent tous mes plans, contrarient mes plus sages résolutions ; en vérité, je suis tentée de croire au fatalisme et de m'abandonner à ma destinée. Le marquis, malgré sa douleur, ayant cédé aux instances du commandeur, est arrivé ici avec la duchesse. Il est changé comme s'il avait été six semaines malade, son abattement est extrême ; cependant il fait effort pour prendre part à la conversation, et cette contrainte, qui l'empêche de se livrer à ses regrets, lui est salutaire. Sa situation me touche infiniment ; j'éprouve moi-même une sorte de terreur, en me trouvant près d'un homme dont le père a eu une fin si affreuse ; sa vue semble me rapprocher de l'événement, et, malgré moi, mon imagination m'en retrace les horribles circonstances. La duchesse est occupée de lui, et emploie une extrême adresse pour ne pas favoriser ni trop contrarier ses mélancoliques dispositions ; elle évite de prendre le rôle de consolatrice, semble souvent ne pas faire attention à lui, et ne le perd jamais de vue ; enfin elle a tous les ménagements que peut dicter un grand

intérêt, joint à une délicatesse exquise de sentiments, et une grande connaissance du cœur humain. « Sa douleur, m'a-t-elle dit, ne peut être au fond très forte, parce qu'il a peu vécu avec son père ; sa perte n'est donc pas pour lui une grande privation, et ses regrets tiennent à des idées de devoir et à la reconnaissance ; c'est le genre de mort, ce sont ces détails affreux qui ravagent son imagination et aliènent presque son esprit. S'il n'en parle pas, dit-elle, il s'efforce d'écouter des discours indifférents, s'il n'entend pas parler des affaires de France, les sombres idées qui le dominent s'affaibliront. La douleur qui naît d'un profond sentiment est bien plus difficile à calmer. C'est son esprit qui est malade bien plus que son cœur. » Ces raisonnements me paraissent convaincants et me font espérer que le marquis ne sera pas longtemps dans une aussi triste situation. Il montre une extrême sensibilité pour les plus légers témoignages d'intérêt que je lui donne. L'abattement de son âme se montre dans les plus petites choses : si je le regarde avec intérêt, les larmes lui viennent aux yeux, et hier, s'étant empressé de ramasser mon gant, il m'a pris la main en me le rendant, et la sienne tremblait. Venez nous voir, ma chère Émilie, venez contribuer à la guérison d'un malade qui vous est fort attaché ; vous avez conjuré contre lui par amitié pour moi, hélas ! le malheureux n'est pas à craindre à présent. Adieu, ma tendre amie, mon unique amie.

LXXX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Il ne faut pas se familiariser avec le danger, ma chère amie, je ne l'éprouve que trop. Je m'applaudissais du calme qui avait accompagné le séjour du marquis, et, peu de moments après, votre Victorine s'est trouvée dans un grand embarras dont le souvenir la trouble encore. Hier, un instant après le départ de la lettre que je vous ai écrite, mon oncle s'est mis à la fenêtre pour voir un cheval qu'on dit très méchant, et que son piqueur n'a pu dompter; le marquis, étant descendu dans la cour pour le mieux examiner, a voulu essayer de le monter ; à peine a-t-il été dessus que le cheval s'est cabré d'une manière effrayante pour les spectateurs, et, quelques moments après, il s'est renversé sur le marquis ; j'ai fait un grand cri et je me suis évanouie. Revenue à moi, j'ai vu le marquis qui me faisait respirer un flacon de sels d'Angleterre ; toute ma famille m'entourait ; vous pouvez imaginer les idées qui se sont présentées à mon esprit : j'ai été au moment de me trouver mal une seconde fois en remarquant les regards d'observation et d'inquiétude que mon mari portait sur moi, ainsi que sur le marquis ; j'ai balbutié quelques phrases sur l'imprudence de monter, étant encore faible, un cheval pareil ; ma mère a dit qu'elle avait aussi pensé

se trouver mal. J'ai quitté aussitôt le salon pour monter chez moi, où je me suis désespérée de mon accident qui aura donné lieu à mon mari de faire des réflexions désavantageuses pour moi ; je me suis trouvée honteuse de mon embarras; hélas ! me suis-je dit, combien ne doivent pas être humiliée les femmes que leur passion surmonte et réduit à feindre, à tromper et à mentir. Le marquis est parti le matin, et il semble que mon mari soit, comme on dit, plus libre dans sa taille.

Adieu, ma chère amie, je vais m'occuper de ma petite fête, mais j'ai bien peu de disposition à la gaieté ; j'embrasse bien tendrement ma charmante Émilie.

LXXXI

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Nous allons tous dîner chez le Commandeur, je n'ai qu'un moment pour vous écrire et vous mander une très grande nouvelle qui me fait un extrême plaisir. Il s'est passé, ma chère amie, un événement bien important depuis que je vous ai écrit. Le Président est arrivé à Francfort le jour même que la duchesse est partie d'ici, et le surlendemain il n'y avait plus de duchesse de Montjustin, mais une comtesse de Longueil. Le Président n'avait pas la goutte; ainsi rayez cet article, qui vous paraissait peu convenable pour un roman ; il a eu une fluxion de poitrine

qu'il a cachée à la duchesse pour ne pas l'alarmer. Notre amie est établie dans une jolie petite maison à Francfort; son sort est uni à celui d'un homme qu'elle chérit depuis longtemps, et qui a l'estime publique : elle est heureuse et je partage sa félicité. Nous verrons dans deux jours les nouveaux époux; je suis sûre que vous embrasserez la comtesse de bon cœur. Adieu, ma tendre amie.

LXXXII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Je comptais partir après dîner, ma cousine, pour aller passer deux jours chez la comtesse; mais au moment de me mettre à table, j'ai vu arriver un postillon tout en nage, qui m'a remis le billet que je joins ici[1]. La mort d'un homme aussi gros, et qui faisait aussi peu d'exercice, n'a rien d'extraordinaire; mais on est toujours frappé des morts subites. La pauvre comtesse aura eu sous les yeux un triste spectacle, et la bonté extrême de son cœur fera en elle ce que l'affection produit dans les autres. Elle

1. « Monsieur le Marquis, j'apprends que votre projet est de venir ce soir ici, et je m'empresse de vous éviter un affreux spectacle. Le pauvre comte de Loewenstein, après avoir déjeûné ce matin avec nous, sans aucune apparence d'incommodité, nous a quittés pour aller chez lui; mais, à peine a-t-il eu fait quelques pas, que nous l'avons vu tomber auprès de la porte du salon; nous sommes accourus, il était déjà expiré... C'est un coup de sang qui aura vraisemblablement fait périr cet honnête gentilhomme. Vous jugez, Monsieur le Marquis, de la désolation de tout le château. La mère de la comtesse, dont vous connaissez l'excellent cœur, m'a chargé de vous écrire pour vous prévenir de l'affreux accident qui ne lui permettra pas de vous recevoir... »

sera touchée et ingénieuse à se tourmenter; elle se rappellera tout ce que son mari avait de bonnes qualités, les exagérera, diminuera ses défauts, tant il lui est nécessaire d'exercer sa sensibilité, tant il est difficile à cette âme céleste de se laisser surprendre par le sentiment de son propre intérêt, lorsqu'il est opposé à celui des autres. La voilà donc veuve, libre; j'ignore si sa fortune en souffrira, et ce n'est pas là ce qui l'occupe en ce moment. Je ne songe à cet objet qu'à cause de la dépendance où pourrait la mettre une grande diminution dans son revenu. Voyez, ma cousine, si vous ne pourriez pas être utile à la comtesse dans ce moment pour dissiper un peu, je ne dis pas le chagrin, mais la tristesse inséparable de pareilles circonstances. Ah! que ces circonstances, ma chère cousine, feraient former des vœux, exciteraient de flatteuses espérances dans un pays où existeraient des hommes en état de sentir le mérite de la comtesse, et d'être touchés de l'heureux accord des charmes les plus séduisants et des plus grandes qualités. Adieu, ma cousine, il suffit de vous avertir pour que vous fassiez ce qu'il y a de mieux : je m'en rapporte donc entièrement à vous.

LXXXIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

La comtesse et toute la famille sont au château du Commandeur, depuis le triste événement dont je vous ai fait part, et je m'y suis rendu hier d'après les vives

instances que m'en a fait le maître du château. Mlle Émilie est auprès de son amie. On ne peut pas dire qu'il règne une grande douleur dans la maison; on y est plutôt sérieux que triste. Le comte n'était ni aimé ni haï, et personne ne perd rien à sa mort; il ne mettait dans la société ni agrément ni gêne; lorsqu'il s'absentait, il ne faisait éprouver aucun vide, et sa mort ne serait regardée que comme une longue absence, si ses circonstances ne lui avaient donné un caractère tragique. Le Commandeur, qui n'avait pas beaucoup d'espoir de voir son nom se perpétuer par lui, est peu affligé. La mère de la comtesse n'avait à lui reprocher aucun mauvais procédé envers sa fille, mais il tenait la place d'un homme qui aurait pu embellir la vie d'une fille si chère; la mère la plus tendre voyait sans doute avec regret qu'elle devait borner sa satisfaction à ne pas voir malheureuse une personne dont elle aurait acheté de sa vie la félicité. La comtesse, sans rien affecter, paraît véritablement affligée, et le spectacle d'une mort subite a rempli son esprit d'étonnement et d'effroi. Le devoir a sur son âme un empire qui lui fait illusion ; enfin cette intimité que donne le mariage, l'habitude, la bonté de son cœur, lui rendent sensible, dans les premiers moments, la perte d'un homme qu'elle ne pouvait aimer. Il est des événements, des circonstances qui nous font prendre, à nous et aux autres, le change sur ce que nous éprouvons; nous croyons être affligés de la mort d'une personne, quand c'est la mort seule qui fait impression sur nous, et les spectateurs prennent notre émotion pour de la douleur. Je ne suis pas accoutumé à réfléchir sur les sentiments et à les analyser, mais j'aime

à me rendre compte de tout ce qui me frappe dans la comtesse, et quand je la quitte, ses actions, ses gestes, ses plus légers mouvements se retracent à mon esprit; j'en cherche le principe, et le résultat m'offre toujours de nouveaux motifs de l'admirer.

LXXXIV

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

On ne parle dans le château de Lœwenstein, ma chère cousine, que de l'arrivée du prince de *** qui doit venir passer ici deux jours. Tout est en l'air, à la cuisine, à l'office, et l'on s'empresse de meubler un bel appartement. Au milieu de tout ce mouvement, le Commandeur fait semblant de n'être pas flatté autant qu'il l'est réellement de recevoir un aussi grand seigneur. « Eh ! mon Dieu, dit-il à sa sœur, ne semble-t-il pas que vous n'ayez jamais vu de prince, pourquoi tout ce tracas? Donnez-lui un bon dîner comme vous avez coutume, et un appartement honnête comme il y en a plusieurs dans ce château, c'est tout ce qu'il faut; à voir votre occupation, il semblerait qu'il faut lui donner un spectacle et un feu d'artifice. » Il affecte de parler ainsi devant moi; mais je le surprends occupé de donner des soins tout comme sa belle-sœur. Je m'étends sur cette arrivée parce qu'un gentilhomme du voisinage, qui est venu dîner ici, m'a dit que le bruit courait que le prince était amoureux de la comtesse et avait le

projet de l'épouser. La famille serait certainement flattée d'une telle alliance, mais je serais surpris que la comtesse fît de nouveau le sacrifice de sa liberté par aucun motif de convenance. Elle m'a dit bien souvent, avant la mort de son mari, qu'une fille devait se résigner à la volonté de ses parents, à moins de quelque répugnance invincible et bien fondée, mais qu'on ne devait qu'une fois cette soumission, et qu'une veuve pouvait bien, en se remariant, ne suivre que son propre goût ; cependant de si grands avantages se trouvent dans l'alliance dont il s'agit ! un rang qui la met au dessus de la plus haute noblesse, des richesses immenses, des terres superbes, des moyens de placer ses parents à l'armée, ou dans d'autres emplois, tout cela peut faire une exception à des principes généraux. Si je n'étais pas un malheureux émigré, je hasarderais de la disputer à tous les princes du monde, et je vous avoue que ce ne serait pas sans quelque espoir. La comtesse me marque en toute occasion une amitié qui ferait le bonheur d'un frère ; souvent même elle montre, en me voyant, en m'écoutant, un trouble que ne connaît pas l'amitié ; mais ce prince m'inquiète, je deviens démocrate en ce moment, je déteste les princes et suis partisan de l'égalité : c'est après-demain qu'il vient, je vous écrirai la réception. Adieu, ma chère cousine, que j'aime et aimerai toute ma vie bien tendrement.

LXXXV

LA COMTESSE DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je profite d'une occasion, mon Cousin, pour vous répondre sur-le-champ, et je suis tentée de vous dire, que vous êtes bien *nigaud* de ne pas trouver le moyen de pénétrer les dispositions de la comtesse sur son prétendu mariage avec le prince; personne n'est moins capable de dissimulation, et tout se peint malgré elle au moment sur sa charmante figure ; il est donc aisé d'y lire, et comment ne profitez-vous pas, dans cette occasion, de cette facilité? Disposée à accepter les propositions du prince, ou déterminée à les rejeter, dans le premier cas, il est impossible que quelque symptôme de satisfaction n'éclate sur son visage, lorsqu'il est question de lui; dans la seconde supposition, elle doit montrer des mouvements d'impatience et d'inquiétude. Supposons qu'elle ne fasse voir que de l'indifférence ; alors il est clair qu'elle est non seulement déterminée à refuser ses offres séduisantes, mais qu'elle est assurée que ses parents ne lui feront aucune instance; car l'idée d'avoir à combattre leurs sentiments lui causerait un chagrin facile à démêler ; examinez donc bien la comtesse, et vous saurez, et ses intentions et celles de ses parents ; pour moi, je ne doute pas qu'ils ne la laissent absolument maîtresse de refuser le prince, et je serais bien tentée de croire qu'ils lui laisseront encore une plus grande liberté, celle d'épouser un homme qui serait de

son goût, un Émigré même, s'il avait su leur plaire et s'en faire estimer. C'est assez vous en dire, et voilà, je crois, mon cousin, de toutes mes lettres, celle qui vous aura fait le plus de plaisir. Adieu, mandez-moi la réception du prince, et comptez à jamais sur la tendre amitié de votre cousine.

LXXXVI

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Il faut convenir, ma chère cousine, que les femmes l'emportent infiniment sur les hommes pour la pénétration ; les moyens que vous m'indiquez pour savoir les dispositions de la comtesse m'ont paru infaillibles, et j'en ai fait usage, mais il faut avant de vous en instruire, vous parler du prince. Il est arrivé hier, une heure avant dîner, accompagné de deux gentilshommes et ayant à sa suite beaucoup de chevaux et de valets. Le Commandeur était dans sa grande tenue, ainsi que le comte de Lœwenstein, et la comtesse était mise fort élégamment pour plaire à son oncle ; une douzaine des gentilshommes des environs ou de Mayence s'étaient rendus à Lœwenstein pour faire leur cour au prince et chasser avec lui ; ils ont été le recevoir avec le Commandeur au sortir de sa voiture, et sont entrés avec lui ; la comtesse s'était avancée avec sa mère dans l'antichambre, et je les avais suivies ; grands compliments du Commandeur, réception polie et gracieuse de la part des femmes, de la part du prince révérences

sur révérences. Le Commandeur m'a présenté à lui, et suivant l'usage, le prince m'a dit être fort aise de faire ma connaissance. Bientôt après on a parlé de chasse, et le prince a demandé à la comtesse si elle y allait quelquefois ; sur la réponse qu'elle lui a faite, il s'est empressé de l'inviter à venir chez lui, et l'a assurée qu'il avait des chevaux très sûrs à lui offrir. On a averti pour dîner, il s'est placé entre les deux dames, et moi je me suis mis à côté de la comtesse. J'aurais dû vous parler de la figure du prince, et cela ne sera pas long : vous avez vu mille enseignes au prince de ***, landgrave, à l'électeur de *** ; eh bien! vous avez vu le prince, c'est-à-dire un homme gros, blond et sans physionomie ; ses terres, ses chevaux, ses forêts sont pour lui un fond inépuisable de conversation, et tout cela est mêlé de grands compliments aux dames, parce qu'il est persuadé qu'il faut qu'un prince soit galant. Il s'est fort occupé de la comtesse, et avec plus d'attention que ne le comporte la galanterie générale ; j'ai marqué même quelques signes entre lui et un des gentilshommes qu'il avait amenés, et ces signes semblaient dire : n'approuvez-vous pas mon dessein? La comtesse a répondu avec simplicité à ses empressements, et n'a témoigné ni embarras ni plaisir. Le dîner a été long, et les dissertations sur la chasse, les nouvelles de la guerre, les affaires de la France, et les louanges des vins du Commandeur ont fourni une ample matière à la conversation. Au sortir de table, le prince s'est arrêté dans un salon rempli de portraits de famille, où l'on voit entre autres un Lœwenstein, grand chambellan de l'Empire romain sous Conrad Le Salique. Il a admiré l'antique illustration

de la maison, s'est aussi arrêté devant le portrait d'une princesse de son nom, mariée il y a quatre cents ans à un Loewenstein, et a dit à ce sujet au Commandeur qu'il n'ignorait pas que sa maison avait eu l'honneur de s'allier plusieurs fois avec la sienne et que sa quatrième aïeule était Loewenstein ; un instant après, il a regardé très significativement le gentilhomme auquel il avait fait des signes, et son regard voulait dire : vous voyez que l'alliance que je projette n'est pas sans exemple. Il m'a paru, à la manière dont la comtesse était aussi regardée par plusieurs des personnes de la compagnie, que le bruit du mariage était déjà répandu. J'ai voulu m'en assurer, et j'ai dit à un jeune homme qui me paraît assez bien avec le prince : « Si ce que l'on dit est vrai, ce ne sera pas une chose nouvelle, quoique flatteuse pour la maison de Lœwenstein. — Le mariage? m'a-t-il répondu ; il est vrai qu'on en parle et je n'en serais pas surpris : le prince, au retour de ses voyages, a vu la comtesse qui venait de se marier, et en est devenu amoureux autant qu'il peut l'être ; mais il a vu bientôt qu'il soupirerait en vain pour elle, et la chasse et vin de Champagne ont paru achever sa guérison ; depuis qu'elle est veuve, il en parle sans cesse, et il ne pourrait rien faire de mieux que de l'épouser ; elle est comtesse de l'Empire, alliée à plusieurs maisons souveraines, et sa fortune sera plus considérable que celle des personnes de son rang, auxquelles il est en droit de prétendre. La comtesse de son côté ferait fort bien ; elle trouverait dans cette alliance une grande élévation, et tous les plaisirs que peut procurer une immense fortune, enfin le prince est d'un très bon caractère et il la rendrait heureuse. »

Cet homme ne connaît pas, à ce que je vois, la comtesse, s'il croit que le prince peut la rend heureuse; il n'a point l'idée des besoins de son cœur et de son esprit. Je juge le prince, me direz-vous, sans le connaître, mais il montre si promptement ce qu'il n'est pas, que je me soucie peu de savoir ce qu'il est, et au rang et à l'âge près, je ne le crois pas au-dessus du mari de la comtesse. La soirée s'est passée à jouer et à prendre du thé; le prince a été fort occupé de la comtesse, et ses gentilshommes se confondaient en révérences et en empressements pour elle. On est allé se coucher. Le prince doit partir demain pour la chasse et ne doit revenir que plus tard. Adieu, je vous ai fait part de tout; jugez ma cousine, et continuez à votre cousin vos conseils et vos bontés. Je vous écrirai après-demain.

LXXXVII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je ne puis différer un instant, ma chère amie, de vous faire part de ce qui m'est arrivé ce matin. Mon oncle, après avoir déjeuné avec nous, c'est-à-dire avec mon père, ma mère et moi, m'a dit en tenant un verre de vin du Rhin à la main : « Il faut que je boive à la santé de Son Altesse Madame la Princesse de ***. » Nous avons gardé le silence. « Eh bien! vous ne dites rien, ma nièce? — Je dis, mon oncle, que vous avez envie de vous amuser. — Non, rien

n'est plus sérieux ; un gentilhomme du prince est venu hier me faire part de son désir de s'allier avec moi ; mais j'ai répondu que ma nièce était encore dans la douleur d'une perte bien récente, et que je ne pouvais prendre aucun engagement sans l'avoir consultée ; j'ai ajouté qu'elle avait fait notre volonté en se mariant, et qu'il était juste que dorénavant elle disposât d'elle ; enfin j'ai fini par dire que je ferai part à ma nièce, dans quelque temps, des propositions qui m'étaient faites, et dont toute ma famille sera infiniment flattée. » Il s'est arrêté pour nous regarder, et ensuite attachant ses yeux sur moi : « N'ai-je pas bien répondu, ma nièce ? — Tout ce que vous faites, mon cher oncle, est très bien. — Voilà comme sont les princes, ils croient que les bienséances ne sont pas pour eux, et qu'on n'a rien à leur refuser. Les Lœwenstein ont épousé des princesses, et ne sont pas enthousiasmés d'alliances qui leur sont familières. Je trouve que le prince se presse beaucoup. J'ai voulu vous donner, a-t-il ajouté, de la marge, et que ma chère nièce ait le temps de réfléchir. Ce prince nous est arrivé en vérité comme une bombe. Réfléchissez, mon enfant, sur votre état présent et à venir, et sur vos sentiments. C'est beau d'être princesse souveraine, mais on peut être heureuse sans être si grande dame. Moi, par exemple, je préférerais une femme que j'aimerais à toutes les grandeurs que pourrait m'offrir une princesse. Adieu, je vais me promener. » Nous avons gardé pendant quelque temps le silence, ensuite mon père a dit : « Cela mérite grande réflexion ; le prince est un parti tel qu'il est rare d'en trouver, et mon frère aurait pu montrer un peu plus d'empres-

sement. Vous y songerez sans doute à deux fois, ma fille, avant de refuser une alliance aussi honorable; n'êtes-vous pas de mon avis, Madame? en s'adressant à ma mère. — Je pense comme le Commandeur, a-t-elle dit, et c'est à ma fille à en décider. » Mon père semblait chercher à lire dans mes yeux. J'ai répondu que je ferai mes réflexions, et que j'étais charmée qu'on voulût bien me laisser maîtresse de mon sort. Adieu, ma chère Émilie, je vous embrasse de tout mon cœur, qui est bien agité.

LXXXVIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

J'ai été un peu indisposé depuis deux jours, ma chère cousine, et la fièvre ne m'a pas permis de vous écrire; le prince a dîné avec nous hier et est ensuite parti; il est évident qu'il a le projet d'épouser la comtesse et qu'il est même fort aise qu'on devine ses intentions; il n'est pas moins visible qu'il ne met pas en doute qu'une aussi flatteuse proposition ne transporte de joie toute la famille. Je n'ai cependant point vu, dans le Commandeur et la mère de la comtesse, un empressement fait pour lui inspirer cette présomption; il n'y avait pas, dans leurs manières envers lui, une seule nuance distincte du respect, et je n'ai trouvé au Commandeur que plus de dignité. Je n'en dirai pas de même du comte de Loewenstein, il était transporté, et on lisait dans ses yeux qu'il aurait mis son

adorable fille aux pieds du prince. La comtesse avait dans ses politesses un degré de considération de plus qu'avec les autres personnes de la société, et montrait une réserve qui m'a paru être réfléchie et dictée par la connaissance des intentions du prince, qu'elle ne voulait pas avoir l'air d'entendre et encore moins de seconder. J'ai osé quelquefois lever les yeux sur elle dans certains moments et j'ai cru apercevoir dans les siens une expression de bienveillance propre à me rassurer, à m'enhardir même : *que sais-je?* ma cousine, telle est la devise de Montaigne; la comtesse paraît me distinguer; elle s'est aperçue, dans un temps où elle n'était pas libre, de sentiments que je m'efforçais en vain de contenir, et si quelquefois elle a eu de la colère contre moi, jamais elle n'a marqué de mépris; je puis sans présomption me flatter d'être agréable à sa famille, *que sais-je* donc? n'est-il pas possible qu'ils préfèrent une alliance qui leur procurerait une société qui leur plaît; que le Commandeur le plus généreux des hommes ne soit flatté de faire le bonheur de quelqu'un qui l'estime? J'espère, oui j'espère, ma cousine, mais je contiendrai plus que jamais l'essor de mes sentiments; si la comtesse était sans fortune, je serais plus hardi; mais demander une femme qui doit avoir un jour quarante mille florins de rente, lorsqu'on est étranger dans un pays, et qu'à peine on a de quoi vivre... Cependant si la comtesse m'encourage par des bontés marquées, si le Commandeur refuse le prince, laisse sa nièce libre, j'aurai un grand espoir, et je tenterai d'aspirer au bonheur. Adieu, ma chère cousine.

LXXXIX

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN
A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Épargnez-moi, ma chère Émilie, et songez combien peu de temps s'est écoulé depuis la mort de mon mari. Cet affreux spectacle et sa *soudaineté* m'ont consternée; j'ai été saisie d'épouvante et d'horreur; quel serait, grand Dieu, l'état de mon âme, si je perdais une personne chère à mon cœur? Je ne crois pas qu'il soit possible de résister à un pareil malheur. Fasse le ciel que tous ceux que j'aime me survivent, et que leur esprit ait une force que le mien n'aura jamais. Je n'aimais pas le comte, mais j'étais bien loin de le haïr; il ne m'a jamais donné de grand sujet de plainte; il n'avait rien de brillant dans l'esprit, mais ne manquait pas de sens; s'il ne flattait pas mon amour-propre, il l'embarrassait rarement à un certain point, et ses voyages, ses occupations ne permettaient pas que ses assiduités me fussent importunes; enfin je crois qu'il y a beaucoup de femmes plus mal partagées que je ne l'étais. Vous avez toujours eu contre lui une sorte d'aversion que je m'efforçais de vaincre; vous saviez mauvais gré d'être mon mari à un homme, disiez-vous, si inférieur à moi; mais, comme je vous l'ai dit mille fois, sans adopter les illusions de votre amitié, ce n'est point à lui qu'il fallait s'en prendre, mais à toute

la famille. Hélas! que nous laissons peu de traces sur la terre, ma chère Émilie! rien n'est changé dans le lieu que ce pauvre comte habitait, et sans la couleur de mes habits et ceux de mes gens, qui se douterait que quelqu'un a disparu de ce monde, que dis-je, du petit espace que renferme cette habitation? On fait les mêmes choses, aux mêmes heures, et tout va son train accoutumé.

Nous avons eu une quantité de visites depuis quelques jours, qui ont contribué encore à distraire. Le marquis est venu nous voir deux fois, et mon oncle l'a amené dîner hier. Je ne crois pas qu'il aimerait davantage son fils s'il en avait un ; il fait son éloge à la plus petite occasion qui s'en présente, et il nous disait ce matin en prenant du thé: « Le marquis se flatte qu'on pourra lui faire sortir des fonds de France; mais je crois que cela est bien difficile; le brave homme, a-t-il ajouté, avec quel courage il supporte ses malheurs! si j'étais un souverain, il ne serait pas à plaindre; mais, sans l'être, il y a des moyens de lui faire accepter; oui, il y a des moyens de le rendre heureux, je m'entends, ma nièce... n'êtes-vous pas d'avis, mon enfant, que c'est s'honorer soi-même que de venir au secours d'un homme aussi estimable, et je crois qu'il y en a peu qui soient aussi aimables. » Vous pensez bien que j'applaudis de bon cœur à des intentions aussi généreuses. « Hélas! ai-je dit, en regardant ma mère, c'est lui qui nous l'a rendue, c'est par lui que la meilleure des mères respire; jugez par là du plaisir que j'ai à vous entendre parler ainsi. » J'ai lieu de croire, d'après cela, que mon oncle roule dans sa tête quelque projet utile à la fortune du marquis. Ma mère

m'a dit après dîner en souriant : « Avez-vous pris garde, ma fille, à ce qu'a dit votre oncle à déjeuner ? » Et le ton dont ma mère a dit ces mots, et l'intention qu'elle a cherché à mettre dans ses regards m'ont éclairée, et fait songer à ce qui ne m'avait pas d'abord frappée. Je ne veux pas vous en dire davantage ; il m'en coûterait pour m'étendre sur ce sujet, que je laisse à commenter à mon Émilie. Je vous dirai seulement que ma mère n'a pas été plus loin, et a fini en disant : « chaque chose a son temps », et elle m'a embrassée avec une singulière tendresse. On dit qu'une partie des troupes aura des quartiers d'hiver et que le régiment du cher baron sera du nombre. Je partage bien vivement le plaisir que doit vous faire cette nouvelle.

Adieu, ma chère amie.

CHAPITRE XX

MARIAGE DU MARQUIS

XC

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Félicitez-moi, ma chère cousine, je suis au comble du bonheur; je puis aspirer à la main de la comtesse, tout pauvre émigré que je suis; mais ce serait peu de sa main, si le don de son cœur n'y était joint. Vous savez la contrainte que je me suis imposée depuis la mort du comte; j'ai respecté la douleur apparente que prescrit l'état d'une veuve; mais j'ai permis à mes regards cependant un peu plus de liberté et d'expression, et, une ou deux fois, j'ai cru voir que ceux de la comtesse ne m'étaient pas défavorables. Il y a deux jours aussi que, parlant avec chaleur de la félicité dont jouit un de mes amis qui s'est marié à une femme qu'il adorait, elle parcourut de l'œil ses habits de deuil, et elle m'aurait parlé, elle m'aurait expliqué dans le plus grand détail que les usages et la décence ne lui permettaient pas encore de suivre ses sentiments, qu'elle n'aurait pu rien ajouter à ce que j'ai lu dans ses yeux; mais, ma

cousine, il ne s'agit plus de conjectures, j'ai l'assurance d'être heureux.

Aujourd'hui, j'ai été me promener après le dîner avec le Commandeur ; il m'a beaucoup parlé de sa nièce, et m'a dit en me regardant fixement : « Ne pensez-vous pas, Monsieur le Marquis, qu'il faut qu'elle se marie ? Je lui ai répondu que je ne pouvais juger de ce qui lui convenait, mais qu'il y avait une chose sûre pour moi, c'est que celui qui l'épouserait serait le plus fortuné des hommes. — Touchez là, Marquis, vous êtes cet homme. — S'il suffit de connaître tout le prix d'une telle alliance, j'en suis digne, lui ai-je dit ; mais songez-vous, Monsieur, que je n'ai rien en ce moment, et peut-être serai-je à jamais privé de ma fortune ? Mon père a laissé en mourant des fonds assez considérables avec ordre de me les faire passer incessamment ; mais qui sait s'ils arriveront jusqu'à moi ? — Tant mieux s'ils viennent, si non, on s'en passera. — Tenez, Marquis, je vous aime et vous estime, et il n'y a qu'un mot qui serve : j'ai trente mille florins de rente et deux belles terres ; je vous en cède une en ce moment avec dix mille florins de revenu. » Je n'ai pu répondre au Commandeur qu'en me jetant à son col. « Je n'y mets, a-t-il ajouté, que la condition de prendre le nom de Lœwenstein, qui, je crois, ne peut déshonorer personne ; vous y joindrez le vôtre, si vous voulez, et vos armes seront mi-parties ; et quant à la livrée, on pourra également mélanger les galons. — Comment, Monsieur le Commandeur, ne porterais-je pas avec plaisir un nom illustre, le nom de mon bienfaiteur, de mon père, enfin, le nom d'une femme que j'adore ; c'est un bonheur de

plus que tout soit confondu, et l'union en semblera plus intime. » Il m'a embrassé à son tour, même en me serrant tendrement entre ses bras, et m'a dit : « Le Commandeur de Lœwenstein ne sait ce que c'est que de s'arrêter en beau chemin ; venez, et suivez-moi. » Nous sommes entrés ensemble chez la comtesse, qui était avec sa mère. Le Commandeur, dès qu'il les a vues, a dit à sa belle-sœur : « Ne seriez-vous pas bien aise, ma sœur, d'avoir un fils bien élevé, brave, honnête homme ? — Qui en doute, mon frère, quoique cependant Victorine ne me laisse rien à désirer ; mais pourquoi cette question ? — En voici un que je vous ai trouvé (en me montrant), et d'assez bonne mine, comme vous voyez ; eh bien ! c'est votre fils, c'est mon neveu, si la comtesse ne s'y oppose pas. — Qu'en dis-tu, ma nièce ? — Allons nous promener, ma sœur, et parlons à mon frère. Il faut laisser ma nièce s'expliquer avec le marquis : il vaut mieux, si elle le refuse, qu'il n'y ait pas de témoins de sa disgrâce. » Sa belle-sœur a ri, nous a regardés avec attendrissement, et a suivi le Commandeur. Je me suis jeté aussitôt aux pieds de la comtesse, sans pouvoir d'abord prononcer une parole. Je lui ai dit ensuite : « C'est à vous, Madame, à décider de mon sort. — Levez-vous, Marquis, m'a-t-elle dit, toute troublée et interdite. — Non, Madame, en prenant ces mains que j'ai couvertes de baisers enflammés, c'est à vos pieds que je dois attendre mon arrêt : prononcez si je dois vivre ou mourir. » J'ai répété ces mots plusieurs fois, toujours à genoux, et mes larmes inondant ses mains. — « Vivez », m'a-t-elle dit enfin avec un sourire enchanteur. Je ne vous peindrai pas les transports de ma joie, et si je vou-

lais vous en donner une idée, je me comparerais à un aveugle-né à qui on vient d'ôter la cataracte, qui est inondé d'un torrent de lumière, qui, pour la première fois, lui fait voir une femme qu'il lui avait suffi de toucher et d'entendre pour l'adorer. Lorsque le calme a été un peu rétabli, et que j'ai pu dire quelques mots de suite, j'ai fait à la comtesse le récit de ce qui s'était passé entre le Commandeur et moi. « Il faut bien que j'obéisse à un si bon oncle, a-t-elle dit, en me jetant un regard plein de la plus douce bienveillance. Peu à peu, je suis parvenu à obtenir qu'elle lui obéirait sans regret, ensuite avec plaisir, enfin, enfin, mon ambition croissant sans cesse, j'ai emporté l'aveu d'une tendre amitié, tendresse aurait mieux valu, amour encore plus ; mais il y a du tendre et je suis satisfait.

Je ne suis plus le même homme, un nouvel univers, un monde enchanté semble s'offrir à moi. Tout prend un aspect riant, tout s'embellit : j'aime tout ce qui m'environne, et je suis tenté d'embrasser tous ceux que je rencontre. Il faut que je finisse les détails de mon heureuse journée.

Le Commandeur est rentré avec son frère et sa sœur. « Monsieur, a-t-il dit à son frère, voilà des gens qui se sont haïs dès le moment qu'ils se sont vus. » La comtesse, à ces mots, a rougi. « N'êtes-vous pas d'avis qu'ils se raccommodent ? » Il m'a pris la main au même instant et m'a conduit vers le comte, qui m'a embrassé de fort bonne grâce, et m'a dit : « Vous avez pu voir que je suis toujours porté à être de l'avis de mon frère, mais jamais je n'ai eu autant de plaisir à me trouver d'accord avec lui. » Le Com-

mandeur a pris ma main, celle de sa nièce, les a jointes; enfin, que vous dirai-je? Il nous a fait embrasser. « Est-ce un rêve? » me suis-je écrié, et j'ai embrassé et la mère, et le Commandeur, et le père à dix reprises. Des larmes qui n'étaient point amères, je crois, ont coulé sur les joues de la comtesse : est-il possible que tout ce que je vous dis soit vrai!... est-il possible que tant de bonheur se soutienne! que dis-je, qu'il augmente encore!... non, ma cousine, je ne puis suffire à ce que j'éprouve. Quelque malheur affreux viendra détruire cet enchantement; je suis ivre de joie en vous écrivant, et tout à coup, une secrète terreur me saisit, de noirs pressentiments affligent mon esprit. Que pourrait-il m'arriver!... l'oncle, la mère, le père, la comtesse conspirent en ma faveur. Six semaines, quarante jours, sont bientôt passés, et alors je suis l'heureux possesseur de la céleste Victorine; alors rien ne peut plus me séparer d'elle..., pourquoi trembler!... pourquoi tressaillir!... mon bonheur m'accable, il m'effraie, ma cousine. Pardon, mille fois, du désordre de cette lettre; il est trop tard pour la recommencer; croyez-vous que je puisse dormir? Vous pensez que l'agitation de la joie me tiendra éveillé; eh bien! encore une fois, c'est de l'effroi que souvent me cause tant de bonheur.

BILLET DU MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL INCLUS DANS LA LETTRE CI-DESSUS

Je vous ai écrit hier au soir, ma chère cousine, et je rouvre ma lettre pour vous dire encore deux mots avant le départ de mon exprès. J'étais à prendre du thé avec

la charmante famille qui m'a adopté. Un domestique qui descendait de cheval est entré, et a remis un paquet au Commandeur. Il s'est retiré près d'une fenêtre, a lu une lettre et parcouru des papiers. Nous avons causé pendant ce temps d'affaires indifférentes. Un demi-quart d'heure après, il s'est approché de la table et a dit : « Ma sœur, j'ai envie de boire un verre de votre bon vin de Tokaï. » On en a apporté une bouteille, le Commandeur a rempli cinq petits verres. « Victorine, a-t-il dit, tu ne hais pas le vin de Tokaï, et vous, Monsieur le Marquis, c'est un excellent vin, il faut que vous buviez tous à ma santé. Je me sens en joie, aujourd'hui. » Alors il a pris son verre d'une main, et de l'autre un papier qu'il a présenté à la comtesse; puis a dit en avançant son verre vers le sien et vers le mien : « J'ai l'honneur de boire à la santé de Monsieur et de Madame la baronne de ***. Lis donc, Victorine. » Et elle a lu une donation de la baronnie de *** avec l'usufruit pour moi en cas que je perde la comtesse. Vous jugez de l'attendrissement des spectateurs et des transports de ma reconnaissanee.

Adieu, je finis, et c'est aussi bien fait, car un volume ne contiendrait pas ce qui se passe dans mon cœur et dans mon esprit. Le plus heureux des hommes embrasse la plus chérie et la plus courageuse, la plus obligeante, la plus raisonnable et la plus spirituelle des cousines passées, présentes et futures.

XCI

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

Je n'ai pas dormi de la nuit, ma chère amie, en songeant au groupe heureux dont votre lettre m'a donné l'idée. Quoi! vous et le baron, le marquis et moi, heureux le même jour, et vos parents et les miens ne formant qu'une seule famille, et s'applaudissant du bonheur de leurs enfants! Quoi! vous et moi, pénétrées d'une mutuelle affection et goûtant les mêmes plaisirs! Je vois le baron et le marquis unis d'une tendre amitié se communiquer mutuellement leur bonheur, s'entretenir des craintes et des espérances qui l'ont précédé; et vous et moi, ma chère Émilie, que n'aurons-nous pas à nous dire! Nous avons assisté quelquefois ensemble à une pièce nouvelle, et chacune se plaisait à dire à l'autre ce qu'elle éprouvait; il semblait que nous participions aux mêmes émotions; notre plaisir croissait lorsqu'il était également senti par nous deux; tout cela était passager et finissait avec la pièce; mais lorsque nos cœurs seront livrés à des sentiments semblables vifs et durables, quelle sera notre félicité! Mon imagination ne connaît pas de bornes, quand il s'agit de l'union de nos cœurs; vous dirai-je à quel point elle s'égare? Je songe quelquefois à nos enfants, je songe à nous reproduire pour nous confondre. Adieu, ma tendre amie.

XCII

LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Vous me comblez de joie, Madame la Duchesse, en acceptant les offres que mon cœur vous faisait intérieurement de ne former qu'une famille; quelle charmante image je me fais des jours que je passerai avec vous! et que le marquis sent vivement le plaisir d'une telle réunion! Vous croyez que mon cœur, dès les premiers instants que je l'ai vu, s'est senti entraîné vers lui, et vous intéressez ma gloire à cet aveu; s'il peut ajouter à son bonheur, je ne balancerai pas à le faire : son bonheur est, dès ce moment, la seule loi qui me dirige et l'unique principe que je consulterai le reste de ma vie. Je sens, comme vous me le faites entendre, qu'il y aurait quelque risque de faire un tel aveu à tout autre homme, parce qu'en général ils préfèrent la sagesse à la vertu, mais la prudence, qui dérive toujours de la défiance, répugne à mon cœur lorsqu'il s'agit du marquis. Je veux qu'il pénètre dans ses plus petits replis, et que dans tous les instants de ma vie, il lise toujours la plus secrète de mes pensées. Dites-lui donc, Madame la Duchesse, que je l'ai aimé, puisqu'il y met tant de prix; mais dites-lui surtout que je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

XCIII

LE COMTE DE LONGUEIL AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je crois, mon cher marquis, que vous êtes, après le cardinal Maury, le seul qui ayez gagné à la Révolution. Votre fortune ne surpasse pas comme la sienne celle que vous aviez en France, mais elle est honnête et deviendra plus considérable, et le bonheur que vous avez eu de rencontrer une femme charmante et d'obtenir sa main est au-dessus de toutes les fortunes. Je me rendrai avec grand plaisir à votre invitation; oui, j'assisterai à l'union de deux époux, qui me seront dans peu également chers, et je prends l'engagement de passer chaque année quelques jours chez vous. Je conçois que votre bonheur vous accable en quelque sorte. C'est l'effet de la surprise; c'est l'effet de la violence de la passion; les transports de la joie ne durent que quelques moments, l'âme ensuite se concentre dans elle-même, et se répand peu au dehors. Il est trois sortes de gens qui parlent peu, ce sont les savants, et les gens fort heureux ou fort malheureux; ainsi on peut dire que le savoir, la douleur et le bonheur sont muets. Les uns ont trop à dire pour parler, et les autres ne trouvent point d'expressions qui puissent les satisfaire. La nature même leur refuse les moyens ordinaires de manifester leurs sentiments : il n'est point de larmes pour les grandes douleurs. J'ai souvent remarqué dans les sociétés de Paris de jeunes

femmes entourées chez elles de sémillants adorateurs qui cherchaient à plaire et obtenaient quelques marques de bienveillance, qu'ils regardaient comme des faveurs; ce n'était pas parmi eux que je cherchais l'amant heureux; je voyais entrer un homme qu'on saluait d'un sourire, qui ne s'empressait pas de parler, qui était pensif ou distrait; voilà, disais-je, l'amant fortuné, et je me trompais rarement. Malgré tout ce que je viens de dire, j'espère que votre société n'aura rien de triste, et que si elle n'est pas joyeuse elle sera satisfaite. Parlez à M. le Commandeur de mon admiration, et dites-lui que je partage votre reconnaissance; offrez mes respects à Mme la comtesse, et demandez-lui son amitié pour un homme à qui votre bonheur est plus cher que le sien. Je vous félicite et vous embrasse de tout mon cœur. *Vale et ama.*

CHAPITRE XXI

LA MORT DE LA REINE

XCIV

LA COMTESSE DE LONGUEIL A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

La plus affreuse nouvelle à laquelle on devait depuis longtemps s'attendre, Mademoiselle, nous empêchera, mon cousin et moi, d'aller demain dîner chez vous ; peut-être influera-t-elle aussi sur vos dispositions, et vous fera remettre votre concert. La fille de Marie-Thérèse, la descendante de vingt empereurs, a succombé sous la hache des bourreaux. Un sentiment d'horreur m'empêche de vous tracer les circonstances de sa déplorable fin, qu'on a cherché à rendre plus affreuse que celle du Roi, en y joignant l'ignominie des traitements. Je me bornerai à vous dire que l'infortunée Marie-Antoinette a montré jusqu'au dernier moment un courage héroïque et sans aucune ostentation. Croirez-vous, Mademoiselle, que dans cet effroyable événement il y ait quelque chose de plus étonnant encore que l'attentat lui-même, quelque chose

qui puisse rendre encore les Français plus odieux ? Il était possible à l'esprit de supposer que des sujets tremperaient leurs mains parricides dans le sang de leurs souverains; l'histoire en fournit quelques exemples; mais qui que ce soit n'aurait imaginé, aucun philosophe n'aurait pu prévoir, que le supplice d'une Reine ne produirait pas une grande sensation. Les lettres qui ont apporté cette nouvelle s'accordent à dire que le peuple, familiarisé avec les supplices, habitué à voir tomber chaque jour les têtes des plus illustres personnages, à entendre outrager la majesté royale, et avilir un nom auguste qu'on a cherché à remplacer par une ridicule dénomination, que ce peuple, abreuvé de sang, avait confondu le supplice de la Reine avec celui de mille autres victimes ; que ce spectacle affreux n'a rien eu de plus étonnant pour lui que les autres scènes sanglantes du même genre. Cette monstrueuse indifférence, cet endurcissement au crime, ne sont-ils pas pires, à vos yeux, que la fureur ? Nous avons tous pensé, en lisant ces détails, que les transports de la rage sont moins atroces que l'insensibilité des Parisiens. Mme de Lœwenstein sera bien affectée de ce déplorable événement. Elle a dans sa chambre un portrait de l'immortelle Marie-Thérèse, que je lui ai souvent vu contempler avec plaisir ; quels souvenirs lui retracera ce portrait où règne la majesté et la bonté !... Adieu, Mademoiselle, daignez dire mille choses pour moi à notre amie, et agréer mon tendre attachement.

XCV

LE VICOMTE DE *** AU MARQUIS DE SAINT-ALBAN

Je m'empresse, mon cher Marquis, de vous donner une bien bonne nouvelle : Son Altesse vient de vous accorder de son propre mouvement le commandement d'un bataillon. Je n'ai pas besoin de vous dire combien il est flatteur d'avoir, dans les circonstances actuelles, sous ses ordres, cinq compagnies composées en partie de gentilshommes. Il y a parmi les simples soldats des capitaines, des lieutenants-colonels, des officiers qui ont le brevet de colonel. La noblesse française ne s'embarrasse pas des grades, quand il s'agit de servir son Roi, et l'on verse des larmes d'admiration, en voyant des hommes, blanchis dans le commandement, s'honorer d'être soldat ou cavalier. Ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de son Altesse, qui me charge de vous faire part du choix qu'elle a fait de vous et de vous prévenir qu'il se passera quelque chose d'intéressant avant peu ; je jouis de la satisfaction que vous éprouverez en apprenant cette nouvelle, et de l'espérance qu'il nous semble enfin permis de concevoir ; je vous renouvelle avec bien du plaisir mon fidèle, ancien et éternel attachement.

Le vicomte de ***.

P.-S. — Je vous envoie à tout hasard vingt-cinq louis, mon cher Marquis, pour votre route, afin que rien ne puisse s'opposer à votre impatience. Si vous n'en avez

pas besoin, vous me les rendrez en arrivant, mais ne vous faites aucun scrupule d'accepter ce faible service.

XCVI

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Lisez, ma chère Comtesse, et vous verrez à quelle loi je suis forcé d'obéir. Vous hâteriez vous-même mon départ si je balançais, et je me figure vous obéir en m'arrachant à vous. Je n'hésite pas, ô ma divine amie ! mais mon cœur est déchiré, et mon esprit presque égaré en consommant un aussi douloureux sacrifice. Il faut que je vous fuie au moment où l'espoir brille à mes yeux. Ah ! combien la perspective du bonheur se recule dans un affreux lointain !... Mais quoi, est-il vrai que je vous quitte ? est-il donc dans l'univers entier une force qui puisse m'y contraindre ? Malheureux que je suis ! elle existe cette force, c'est mon Roi, c'est l'honneur !... Vous m'appelez, je crois, ma chère Comtesse, vous me retenez et me dites : « Quel engagement avez-vous pris ? n'avez-vous pas déjà assez fait ?... vos blessures sont à peine guéries... » Ah ! si vous m'appeliez !... J'en frémis..... Que deviendrais-je ? Mais vous ne seriez plus alors cette céleste Victorine que j'adore ; cette Victorine sur qui la voix du devoir a tant d'empire, et qui sait elle-même combattre et vaincre. Daignez prendre pitié de moi et relever mon courage abattu de ses propres efforts ; que les témoignages de votre bonté me rassurent sans cesse, me

soutiennent pendant une aussi cruelle absence ! Promettez-moi, je vous en conjure à genoux, qu'à dater du moment de mon retour, une semaine ne s'écoulera pas sans que je sois le plus fortuné des hommes. Agréez mon admiration et tous les sentiments d'un cœur rempli de vous.

XCVII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Je suis arrivé ce matin, ma chère cousine, au quartier général, et j'ai été reçu du prince avec une extrême bonté. Il m'a paru bien plus grand dans une espèce de grange, où je l'ai trouvé logé, que dans son château de Chantilly ; je ne voyais pas là les superbes tableaux qui représentent les batailles du grand Condé, mais je le voyais lui-même ; je voyais en lui la simplicité de l'oncle d'Henri IV, disant froidement au comte de Rove, son beau-frère, dont le cheval venait de lui casser la jambe : *Vous voyez combien les chevaux fougueux sont dangereux un jour d'affaire.* Les grands hommes sont comme les athlètes qui perdent à être vus couverts des plus beaux habits ; c'est nus qu'il faut les voir pour juger leurs belles proportions. C'est dans l'adversité qu'il faut juger les hommes.

Trois générations sont animées du même zèle, brillent de la même valeur, et la frugalité des Spartiates semble naturelle à des princes habitués aux délices d'Athènes. Je me suis en quelque sorte efforcé, ma chère cousine, pour

payer ce tribut à l'héroïsme, parce qu'il m'est presque impossible de vous entretenir de quelque chose d'étranger au sentiment qui remplit mon cœur et mon esprit. C'est une gêne insupportable pour moi que de me trouver au milieu d'hommes agités du plus grand intérêt, et je parais, en écoutant les détails les plus curieux, sortir d'un profond rêve. Je prends part quelquefois à ce qu'on dit, comme les sourds qui s'efforcent de prendre un air affectueux ou riant, pour faire croire qu'ils comprennent ce que l'on dit d'intéressant ou de plaisant. J'ai retrouvé ici plusieurs de mes anciens camarades, qui m'ont comblé d'amitié, et demain nous espérons joindre les patriotes. La poste ne partira qu'après-demain ; ainsi, ma chère cousine, vous aurez le succès de notre attaque.

P. S. — Je vous envoie, ma chère cousine, un bulletin, qui contient tous les détails d'un avantage que nous avons remporté; donnez-moi en retour de vos nouvelles, et parlez-moi de la comtesse, de la santé de tout ce qui l'intéresse. Soyez auprès d'elle le plus souvent possible, en attendant l'heureuse époque qui nous réunira à jamais. Elle vous aime pour vous, et un peu aussi pour moi; je voudrais que vous vous arrangeassiez avec Mlle Émilie, pour que l'une de vous fût toujours auprès d'elle. C'est le plus sûr moyen d'écarter l'inquiétude de son esprit, de rendre son espoir supérieur à ses craintes.

XCVIII

LE MARQUIS DE SAINT-ALBAN A LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Qui m'eût dit, il y a six mois, ma chère Comtesse, qu'un jour mon premier devoir après un combat serait de vous rassurer. C'est pour moi un très grand plaisir de reconnaître vos droits, votre empire, dirai-je votre propriété, en vous rendant compte de tout ce qui me concerne. Nous avons livré hier aux patriotes un combat qui a duré six heures. Ils ont d'abord été enfoncés et fait une perte considérable, mais ils sont revenus à la charge ensuite avec des troupes fraîches, et ils ont été au moment de l'emporter par le nombre d'hommes renaissant, et à force de canons; nous sommes cependant restés maîtres du terrain, et ils ont été obligés de se retirer à une lieue, fort en désordre. On estime à deux mille hommes leur perte, et la nôtre est de trois cents. Je ne vous ferai point de détails militaires; mais je vous dirai que d'ici à huit ou dix jours, il n'y aura pas d'affaires importantes, et seulement quelques affaires de poste, qui n'engagent qu'une petite partie de notre armée. N'ayez point d'inquiétude sur mon compte, mon adorable amie; le destin n'a pas tant fait pour moi, pour en rester là. On est souvent et longtemps de suite aussi peu exposé, à l'armée, que dans une ville éloignée de l'ennemi. Je n'ai jamais songé à ma conservation, mais chaque jour à présent je m'applaudis d'exister, d'avoir un jour de plus. Il arrivera, celui où, jetant les yeux sur l'univers entier, je ne verrai personne à qui

je puisse envier quelque chose ; je ne verrai rien qui soit l'objet d'un désir pour moi. Les plus grands empereurs avaient encore des souhaits à faire, pour la gloire ou la puissance ; mais moi, et permettez que je dise vous, nous n'aurons de vœux à former que pour la durée de notre bonheur. Je suis tout entier à l'espoir, aucune crainte ne me trouble et ces heureux pressentiments ne seront point trompés. Je n'éprouve de désirs que de voir aller le temps plus vite. Encore six semaines!... elles s'écouleront ma chère amie, toutes lentes qu'elles paraissent. Ménagez votre santé, calmez votre âme vive et sensible, dissipez-vous par quelque voyage. Je pratique ce que je vous recommande, mais j'en ai plus de moyens et d'occasions. On vient m'avertir pour aller à un conseil. Adieu, mon adorable amie, mon univers. Je baise mille et mille fois vos belles mains, la main dont le don est à envier par tout ce qui respire.

XCIX

BERTRAND A MADAME LA COMTESSE DE LŒWENSTEIN

Je remplis les ordres de Mme la comtesse en lui donnant des nouvelles de mon cher maître ; il se porte comme un charme, et il est toujours à cheval : il m'est avis que cela lui est bon ; car, lorsqu'il est seul chez lui, il va et vient sans cesse. Il veut lire, et voilà qu'il jette son livre ; il écrit, déchire, et il est, pardonnez-moi le mot, tout *ahuri*. M. le Prince est venu deux fois le voir, et je crois qu'ils en ont dit de bonnes sur nos

malheureuses affaires ; on dit que M. le marquis est encore un grand politique, outre qu'il est un si brave homme. J'ai quelquefois entendu M. le Président, qui est un grand esprit, dire en montrant la tête de mon maître : *il y a du monde au logis*. Nous avons frotté par deux fois ces enragés de patriotes ; il y en a beaucoup parmi eux qui n'ont tant seulement pas de souliers ; ils se font tuer comme des mouches, et pour un bon Français de tué ou de blessé, il y a cinquante patriotes à bas ; mais c'est leur canon qui les rend forts, ils en ont autant que de fusils, c'est une manière de parler. Je quitte M. le marquis le moins que je puis, et lorsque je crois qu'il y a quelque échauffourée, je suis le plus près possible, avec un bon sabre et des pistolets, comme je l'ai promis à Mme la comtesse. De grandes batailles, il n'y en a pas, mais ce qu'ils appellent des affaires de *poste*. Ce n'est pas qu'il n'y fasse chaud aussi ; mais tout le monde n'en est pas, et en voilà plusieurs où M. le marquis n'était pas, parce qu'il était resté dans les lignes. Mme la comtesse peut se faire expliquer tout cela ; mais je crois qu'elle le sait, parce que tous les seigneurs de sa famille ont été à la guerre, et on les entend parler. J'ai l'honneur de la prier de recevoir le respect de son

très humble serviteur

BERTRAND.

P. S. — Si je manque à quelque chose, Mme la comtesse voudra bien m'excuser, parce que je ne suis pas accoutumé à écrire à des dames comme elle.

CHAPITRE XXII

DÉNOUEMENT

C

LE COMTE DE LONGUEIL A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM

J'ai l'honneur de vous envoyer, Mademoiselle, un paquet dont le détail est bien triste à vous faire: il renferme une copie d'une lettre de M. le vicomte de *** qui vous apprendra la perte que nous avons faite, et j'ose dire la France; plus une lettre pour vous recommander la comtesse dans l'affreuse situation où elle se trouve; cette lettre a été dictée au marquis par le plus noir pressentiment, que l'avenir n'a que trop justifié; enfin, à ces deux lettres est joint un portrait de la comtesse, fait par le marquis avec cette inscription:

Natura la fece et poi ruppe la stampa.

Les expressions me manquent, Mademoiselle, pour continuer, pour m'étendre sur un pareil sujet; quel funeste devoir vous avez à remplir: car c'est de vous seule que la comtesse peut apprendre l'horrible sort du marquis, l'excès de son propre malheur. Que pourrais-je

vous dire et vous conseiller? votre prudence et votre amitié iront par delà ce que je pourrais prévoir et recommander. Mme de Longueil est malade en ce moment, et plongée dans le plus affreux désespoir; elle semble se multiplier pour éprouver à la fois et le sentiment de sa profonde douleur, et celui de la comtesse et du Commandeur. Si près d'être heureux, quel coup de foudre! J'ai à m'occuper des dernières dispositions de notre ami, dont son amitié m'a confié l'exécution: elles seront littéralelement suivies; c'est un triste et douloureux ministère; mais le plus désolant est celui dont vous êtes chargée; rappelez tout votre courage, Mademoiselle, pour apprendre à notre amie l'excès de son infortune. Je vous envoie une copie du testament et un récit affreux qui vous instruira de tout. J'espère qu'après-demain je pourrai me rendre auprès de vous avec Mme de Longueil; puissions-nous, Mademoiselle, aider à vous soutenir dans vos douloureuses fonctions, et les adoucir en les partageant. Agréez mon profond respect et mon fidèle attachement.

Mme de Longueil vous embrasse tendrement, et sa main, tremblante de douleur, ne lui permet pas de vous écrire deux lignes que ses larmes effaceraient.

CI

LE VICOMTE DE *** AU COMTE DE LONGUEIL

J'ai à remplir, Monsieur le Comte, un bien douloureux devoir auprès de vous; nous avions un ami, hélas! il

n'est plus : agité d'un noir pressentiment, il me remit, quelques jours après son arrivée à notre armée, un portefeuille qu'il me pria de faire déposer dans quelque lieu sûr, pour vous être remis s'il périssait dans cette campagne. Il a toujours été, depuis qu'il nous a joints, en proie à une profonde tristesse, dont il m'a fait connaître la cause sans entrer dans de grands détails; mais il m'en a dit assez pour que je sois sûr qu'il existe en ce moment une personne bien malheureuse. N'ayant pas la force de vous faire un récit déchirant, j'ai fait transcrire un article de l'une des infâmes gazettes qui circulent en France; il vous apprendra ce que ma main répugne à tracer. J'imagine que votre malheureux ami vous charge de quelque commission, peut-être bien pénible à remplir; mais qui connaît mieux que vous, Monsieur le Comte, les devoirs de l'amitié, et quel homme a plus que vous de courage et de sensibilité? Notre ami se plaisait souvent à s'entretenir avec moi des obligations qu'il vous avait et de vos généreux sentiments. Recevez, Monsieur le Comte, l'hommage bien sincère de mon respectueux attachement, et conservez-moi un peu de part dans votre souvenir.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE...

Le... 179...

« On a transporté ici le 20, un fameux aristocrate, appelé ci-devant le marquis de Saint-Alban, et comme il avait été fait prisonnier en combattant contre la Répu-

blique, son procès n'a pas été long à faire. Amené hier devant le tribunal révolutionnaire, lorsqu'on a demandé son nom, il a répondu : le marquis de Saint-Alban. Le peuple a témoigné aussitôt son indignation par des huées; mais, dès que le président a eu dit de se taire, le peuple, plein de respect pour la loi et pour ses organes, a gardé le plus profond silence. L'ex-noble a eu l'insolence de jeter les yeux sur l'assemblée d'un air méprisant, et a cru faire quelque chose de beau en répétant : « je m'appelle le marquis de Saint-Alban. » On lui a demandé s'il n'avait pas été pris les armes à la main contre les troupes de la République, et il a répondu, suivant leur langage ordinaire, qu'il se glorifiait d'avoir combattu pour son Roi et sa patrie, et de mourir pour la défense d'une aussi belle cause, qui était celle de l'humanité. Alors le président a dit qu'il n'y avait rien de plus à entendre. Bientôt après, sa sentence lui ayant été prononcée, il a voulu haranguer le peuple; mais le président a fait aussitôt signe de le faire sortir. Alors le ci-devant marquis, ayant tiré son mouchoir, et s'étant un peu baissé comme pour en faire usage, s'est frappé d'un stylet très mince et est tombé à l'instant sans vie. On a ramassé un papier qui était tombé de dessous sa redingote, et le peuple s'est avancé en foule pour en entendre la lecture; mais il était si rempli de sang qu'on a eu peine à en lire d'autres mots que ceux-ci : *Je n'ai pas voulu souffrir qu'une main infâme s'approchât de moi, et la mienne achèvera seule le sacrifice de ma vie, que je fais à mon Roi et à ma patrie.* Le peuple, au mot de Roi, est entré en fureur, s'est jeté sur le corps inanimé de l'aristocrate, qu'on n'a pu l'empêcher

de mettre en pièces. L'humanité se révolte de ces sanglants excès; mais dans tous les pays les racines de l'arbre de la liberté ont été arrosées de sang, et comment pouvoir contenir un peuple qui voit outrager son gouvernement et des lois qui lui sont si chères? On a su le même jour que le marquis avait passé à écrire la nuit qui avait précédé le jour de sa mort, et l'on a trouvé plusieurs papiers écrits de sa main, et répandus dans divers endroits de la prison, qui contenaient des exhortations aux prisonniers pour se révolter, et un plan de conjuration contre la République. Tous ces papiers ont été remis au concierge, et l'on a signifié aux prisonniers que celui qui en garderait un seul serait guillotiné sans être même écouté, etc., etc.

CII

MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIN A LA COMTESSE DE LONGUEIL

J'ai reçu, Madame la Comtesse, le paquet que vous m'avez envoyé. J'y ai trouvé le portrait de mon amie, et une lettre du marquis écrite avant son départ; mais, Madame, je n'ai pas la force de parler d'autre chose que de la comtesse : elle est instruite, comme vous le verrez, par une lettre du Commandeur que je vous envoie ; son état est très alarmant, et sa raison est comme égarée. La fièvre et l'abattement se succèdent, et les plus noires vapeurs l'obsèdent ; *échafaud*, *bourreaux*, voilà les mots

qu'elle prononce sans cesse. Tâchez de venir au plus tôt; elle me parle souvent de vous; elle vous parle comme si vous étiez présente. On m'appelle pour retourner auprès d'elle, et je ne puis vous écrire que ce peu de lignes qui vous perceront le cœur; le mien est déchiré. Hélas! je sens vivement le malheur de mon amie, et je songe que je pourrais être aussi malheureuse. Adieu, Madame la Comtesse.

CIII

LE COMMANDEUR DE LŒWENSTEIN A MADEMOISELLE ÉMILIE DE WERGENTHEIM.

MADEMOISELLE,

Voilà le moment de donner des preuves de votre amitié à ma malheureuse nièce, et je vous prie de venir auprès d'elle sans perdre un seul instant. Vous savez combien le marquis de Saint-Alban était cher à toute la famille, à moi, à ma pauvre nièce; l'année ne se serait pas passée sans qu'il entrât dans cette maison qui l'honorait, le chérissait : hélas! il n'est plus de bonheur pour moi, pour nous. Je pressais depuis longtemps ma nièce d'aller dîner à deux lieues d'ici, chez ma bonne amie la comtesse d'Alfinbourg, et elle avait enfin accepté; mais sa mère qui est incommodée n'a pas pu venir avec nous; elle m'a dit, pendant la route, qu'elle avait reçu une lettre du marquis, qui la rassurait beaucoup, en lui man-

dant qu'il avait passé plusieurs jours aux avant-postes, mais qu'il était rentré dans la ligne. Je lui ai expliqué ce que c'était, et elle a paru fort tranquille. Hélas ! Mademoiselle, mon cœur saigne en me rappelant les espérances auxquelles s'est livrée ma pauvre nièce. Nous avons parlé de divers arrangements, et je l'ai assurée que le mois de janvier ne se passerait pas sans qu'il se formât une alliance qui ferait notre bonheur à tous. Quelle reconnaissance ne m'a-t-elle pas témoignée, en me rappelant le don que je lui avais fait de ma terre et baronnie de *** ! Nous sommes arrivés, comme vous voyez, Mademoiselle, fort gais et forts contents chez la comtesse, qui nous a fait la meilleure chère du monde. On a joué après le dîner, et les parties faites, le baron de Blomberg a tiré de sa poche *le Moniteur*, qu'il a lu tout haut. Ma nièce n'a pas paru y faire grande attention, et causait à voix basse avec la comtesse. L'article du tribunal révolutionnaire est venu, et sur la liste des victimes il a lu d'abord plusieurs noms obscurs, et, continuant, il a lu : « Henri-Victor Saint-Alban, ex-marquis » ; un cri perçant s'est fait entendre, c'est ma pauvre nièce qui était tombée sans connaissance. J'ai regardé l'article pour voir si c'était bien son nom, et je n'ai pu en douter. On a eu toutes les peines du monde à faire revenir ma nièce, et quand elle a repris ses sens, elle nous a regardés avec un air qui m'a déchiré le cœur. Hélas ! Mademoiselle, tout ce qui était autour d'elle fondait en larmes, quoiqu'il n'y eût que quelques personnes instruites du sujet de sa douleur. « Les monstres ! s'est-elle écriée, retirez-vous, bourreaux ! » Elle a perdu connaissance à plusieurs

reprises; il n'a pas été possible de songer à la ramener, et je n'aurais pu soutenir pendant la route un tel spectacle. La comtesse l'a fait conduire dans une chambre, et je suis resté seul avec elle, auprès de ma malheureuse nièce. Elle tient dans ses mains un portrait du marquis qu'elle inonde de larmes, qu'elle approche sans cesse de ses lèvres, ou presse sur son cœur, et elle s'écrie quelquefois : « Je vous rejoindrai bientôt, mon cher marquis. » Voilà, Mademoiselle, l'état de votre amie; arrivez, je vous prie, vous seule pouvez lui donner quelque consolation, s'il en est, ou du moins la calmer. Ne perdez pas de temps, je vous en conjure, au nom de votre tendre amitié pour cette femme infortunée. Je suis avec un profond respect, Mademoiselle,

Le Commandeur de Lœwenstein.

CIV

BERTRAND A JENNY

Tu sais sans doute à présent, ma chère Jenny, que j'ai perdu mon cher maître. J'avais comme une idée de ce qui est arrivé à ce brave homme que je n'oublierai jamais. Ton pauvre Bertrand aurait été pris avec lui, s'il avait pu le suivre, il serait à présent *ad patres;* mais il aurait accompagné jusqu'au bout son cher maître, et qui sait s'il ne l'aurait pas dégagé des mains de ces enragés, car tu sais que j'ai le bras bon. Hélas! je l'ai vu, ma chère amie,

entre les mains de ces coquins de patriotes, et je courais comme un fou, pour envoyer des cavaliers à leurs trousses et le rattraper. C'est moi qui ai fait part de ce malheur à M. le vicomte qui commande le corps, et il était bien fâché. Il m'a dit comme cela : « Bertrand, venez demain chez moi. » J'y suis été et je ne pouvais lui parler, tant la douleur me serrait le cœur. Ce bon seigneur m'a pris la main et il avait lui-même les larmes aux yeux. « Vous perdez un bon maître, mon cher Bertrand, et moi un excellent ami. — Mais, Monsieur, lui fis-je, il ne mourra peut-être pas ? — Ah ! mon ami, il faut le regarder comme mort entre les mains de ces gens-là, et je sais qu'ils le mènent à Paris » ; et puis il m'a dit : « Voilà un paquet qu'il faudrait porter à M. le comte de Longueil; il renferme les dernières volontés du marquis, et je crois savoir ses intentions pour vous, dont vous n'aurez pas lieu d'être mécontents. Voilà cent douze ducats qu'il m'avait remis il y a trois jours. Servez-vous-en pour les frais de votre route, et vous remettrez le reste à votre arrivée à M. le comte de Longueil. » J'ai baisé mille fois les mains de ce bon seigneur, et je suis parti pour aller trouver M. le comte. Quand j'ai paru devant cet honnête homme, il m'a dit aussitôt : « Mon pauvre Bertrand, je suis sûr que vous êtes bien affligé » ; il a levé les mains au ciel; ensuite il a ouvert le paquet de M. le vicomte. J'ai remis à M. le comte cent six ducats des cent douze que m'avait remis M. le vicomte, en lui disant que j'avais tâché de dépenser le moins possible. « Le tout vous appartient, mon cher Bertrand, et vous êtes plus riche que vous ne pensez. » Il a ouvert alors un petit tiroir où il m'a montré des rouleaux. Je n'en ai jamais

tant vu, ma chère Jenny, et j'étais là comme une pierre, d'étonnement, et il en a compté neuf d'une fois, en disant: « Cela fait dix »; — tu entends, parce que j'en avais cent, et il en a compté encore plus de deux cents, et il m'a dit: « Tout cela vous appartient, mon cher Bertrand. » — Je me suis mis à pleurer. « Ah! Monsieur, lui dis-je, M. le Marquis était bien bon; mais comment peut-il donner tout cela à Bertrand? il ne mérite pas cela, Monsieur; qu'il ait un morceau de pain, voilà qui est bon pour lui. » — « Vous n'êtes pas le seul, m'a dit M. le comte, à qui le marquis a songé en mourant, et voilà des fonds considérables que l'on a trouvé moyen de lui faire passer par la voie de la Suisse, et j'allais l'en prévenir lorsque j'ai appris la fatale nouvelle. » Il m'a fait après cela la lecture d'un article du testament de mon cher maître, que j'ai écouté tout en tremblant. « Il faut que vous en ayez une copie, me fit-il, et comme cela n'est pas long, je vais le transcrire et le signer »; et il m'a remis cet article, que j'ai baisé mille fois tout en pleurant. Te voilà donc, ma chère Jenny, avec bien de bons ducats; car toi et moi ça ne fait qu'un. N'ai-je pas raison? et tu penses de même : tout ce que tu as est à ton pauvre Bertrand. Que je serais content, ma chère Jenny, d'avoir toute cette fortune, si Monsieur vivait! il serait lui même bien content j'en suis sûr, ce bon seigneur, de voir son Bertrand heureux. Il m'avait bien des fois promis qu'il me donnerait de quoi vivre et faire un bon petit commerce; je me souviens toujours de mon pauvre père, qui avait à Troyes une belle et bonne auberge, connue à cent lieues à la ronde. C'était *le Lion d'Or*, et on y faisait

des biscuits excellents, dont les plus grands seigneurs faisaient provision en passant. J'en ai la recette, et qui nous empêcherait d'en faire! Sans le feu qui a pris à la maison et l'a toute brûlée (je me souviens encore de cela comme si j'y étais), Bertrand n'aurait jamais été domestique. J'étais là comme le poisson dans l'eau, et l'argent roulait dans la maison; mais tout est pour le mieux, ma chère Jenny, et j'aurais été vingt ans dans la misère, que je n'en serais pas fâché, vois-tu, s'il fallait cela pour avoir connu Jenny. Je serai presque aussitôt que ma lettre à Lœwenstein, ma chère amie, avec mon petit trésor. Ah! mon Dieu! qu'il m'en coûtera pour revoir la cousine de mon maître, et Mme la comtesse; pour celle-là, si elle en mourait, je n'en serais pas surpris. Ah! mon Dieu! mon Dieu! quand je songe que cette brave dame, qui aimait tant mon maître, allait être ma maîtresse! mon cœur saignera, je t'assure, bien fort en rentrant chez le bonhomme Schmitt, en voyant la chambre de mon maître. Adieu, ma chère Jenny, je t'embrasse de tout mon cœur. Fais bien mes compliments, je t'en prie, à M. Jean et dis bien des choses à la bonne Madeleine.

CV

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Qu'ai-je à vous apprendre, hélas! Madame la Comtesse; la raison de notre amie est absolument égarée. Elle a

voulu rester seule, pendant un jour et demi; elle n'a pas mangé, quelque instance qu'on lui ait faite. Comme la contradiction est funeste dans l'état où elle est, on s'est conformé à ses idées, et on l'a laissée seule; tel a été l'avis du médecin, qui nous a fort engagés à éviter la plus légère irritation, et à entrer même dans son sens. Nos précautions ne paraissent pas avoir eu grand succès, et ce matin son esprit était absolument aliéné. Quand je suis entrée dans sa chambre : « J'entends, a-t-elle dit, j'y vais, le tombereau est-il là?... c'est celui de la Reine... je ne suis pas si grande dame qu'elle, pourquoi n'irais-je pas? » — Le médecin avait un habit noir, elle l'a pris pour un prêtre : « Je meurs innocente, Monsieur, donnez-moi l'absolution. » Elle a voulu couper ses cheveux, nous nous y sommes fortement opposés, et elle les a relevés; ensuite prenant le portrait du marquis : « Vous m'appelez, vous êtes là-haut, mon cher? J'y vais, qu'attend-on? » Elle est retombée sur son lit comme épuisée. Une demi-heure après, elle s'est relevée, et avec un rire forcé, que je ne puis vous rendre, elle a dit : « Mais je vais dans un monde où il fera bien plus beau, n'est-ce pas, Monsieur? » s'adressant au médecin. Cette scène a fini par un long assoupissement, et à son réveil elle a été encore plus agitée : toujours parlant de bourreaux et de guillotine, comme s'ils étaient sous ses yeux. Elle continue à ne rien prendre; elle est insensible aux pleurs de sa mère et à ceux de son oncle, ainsi qu'aux miens. Je ne sais comment je puis soutenir ces déchirantes scènes; ma mère veut que je revienne chez elle, mais je la conjure de me laisser ici jusqu'à votre arrivée. Adieu, Madame la Comtesse, combien

votre âme doit souffrir au milieu de tant d'infortunes, qui se succèdent pour la déchirer! heureusement votre courage égale votre sensibilité.

CVI

MADEMOISELLE ÉMILIE A LA COMTESSE DE LONGUEIL

Le délire a subsisté toute la nuit et dure encore; les plus effrayantes convulsions se sont jointes à cet état, et le médecin désespère. C'est tout ce que je puis faire que de rester un quart d'heure de temps en temps dans sa chambre; le spectacle est affreux; elle s'est mise, cette nuit, le visage tout en sang; elle fait des cris qui sont entendus au fond de la cour. J'ai frémi lorsqu'en entrant ce matin, je l'ai entendu dire : « On coupe ses cheveux, qu'on me les donne... ah ! gardez tout, bourreaux ! » Le médecin vient d'entrer, il a prié la mère et le père de la comtesse de sortir, et a fait refuser la porte au Commandeur. Il s'est ensuite approché de la malade et a levé les yeux au ciel. Je lui ai demandé s'il y avait quelque nouvel accident. « Hélas! m'a-t-il dit, elle a des soubresauts dans les tendons, c'est un symptôme bien fâcheux; sortez de grâce, Mademoiselle. Je n'ai pas voulu la quitter, et me suis fait apporter à dîner dans son cabinet de toilette. Adieu, Madame, à demain; mes yeux sont enflés et ma tête est étonnée; il semble qu'elle va se fendre. Vous êtes attendue par toute la famille, avec bien de l'impatience, et je suis au désespoir de ne pouvoir me trouver à votre

arrivée ; mais vous savez que je suis obligée de me rendre pour deux jours à Mayence. Vos soins ne laisseront rien à désirer pour notre amie, et je vous conjure de me donner de ses nouvelles, demain au soir. Adieu, Madame.

CVII

LE DOCTEUR SIVERMARUS A LA COMTESSE DE LONGUEIL

MADAME LA COMTESSE,

Personne, ici, n'a la force de vous écrire, et l'on exige de moi que je vous apprenne une affreuse nouvelle : vous avez perdu une tendre amie, et la nature est privée d'un de ses plus beaux ornements. On n'entend ici que des sanglots, dans quelque endroit qu'on aille. Lors du fatal moment, il y avait deux cents paysans dans la cour, qui venaient savoir de ses nouvelles, et, aussitôt, on a entendu un gémissement universel et des cris de désespoir. Tout le monde part demain. Je suis, avec respect, Madame la comtesse,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Le Docteur SIVERMARUS.

FIN

CONCORDANCE

ÉDITION DE 1904	ÉDITION DE 1797	ÉDITION DE 1904	ÉDITION DE 1797
—	—	—	—
Lettre 1	Lettre 2	Lettre 32	Lettre 57
— 2	— 3	— 33	— 61
— 3	— 4	— 34	— 62
— 4	— 6	— 35	— 63
— 5	— 9	— 36	— 64
— 6	— 10	— 37	— 65
— 7	— 11	— 38	— 66
— 8	— 14	— 39	— 68
— 9	— 17	— 40	— 69
— 10	— 18	— 41	— 70
— 11	— 19	— 42	— 71
— 12	— 20	— 43	— 74
— 13	— 21	— 44	— 75
— 14	— 22	— 45	— 76
— 15	— 23	— 46	— 77
— 16	— 24	— 47	— 78
— 17	— 25	— 48	— 79
— 18	— 28	— 49	— 80
— 19	— 29	— 50	— 81
— 20	— 30	— 51	— 82
— 21	— 31	— 52	— 83
— 22	— 32	— 53	— 85
— 23	— 33	— 54	— 97
— 24	— 34	— 55	— 99
— 25	— 38	— 56	— 102
— 26	— 39	— 57	— 103
— 27	— 41	— 58	— 105
— 28	— 43	— 59	— 106
— 29	— 47	— 60	— 107
— 30	— 55	— 61	— 108
— 31	— 56	— 62	— 109

ÉDITION DE 1904	ÉDITION DE 1797	ÉDITION DE 1904	ÉDITION DE 1797
—	—	—	—
Lettre 63	Lettre 110	Lettre 86	Lettre 143
— 64	— 111	— 87	— 144
— 65	— 112	— 88	— 145
— 66	— 113	— 89	— 147
— 67	— 114	— 90	— 148
— 68	— 116	— 91	— 150
— 69	— 117	— 92	— 152
— 70	— 118	— 93	— 153
— 71	— 119	— 94	— 154
— 72	— 122	— 95	— 155
— 73	— 123	— 96	— 156
— 74	— 124	— 97	— 157
— 75	— 126	— 98	— 158
— 76	— 127	— 99	— 159
— 77	— 129	— 100	— 161
— 78	— 130	— 101	— 163
— 79	— 131	— 102	— 164
— 80	— 134	— 103	— 165
— 81	— 135	— 104	— 166
— 82	— 136[1]	— 105	— 167
— 83	— 140	— 106	— 172
— 84	— 141	— 107	— 176[2]
— 85	— 142		

1. La lettre 137 est publiée en note p. 254 du présent volume.
2. Le volume I de l'édition de 1797 contient les lettres de 1 à 29; le volume II, de 30 à 85; le volume III, de 86 à 115; le volume IV, de 116 à 176.